
UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

L'HOMME AU GANT

DU MÊME AUTEUR A LA MÊME LIBRAIRIE

*Le Rêve d'Antoinette. Roman.......... 3e édition.
(Prix du concours spiritualiste de 1913.)

*Le Prince. Roman........................ 3e édition.

*La Méprise de Colette. Roman........ 3e édition.

*Le Cœur et la Tête. Roman .... 6e édition.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1921.

EVELINE LE MAIRE

L'HOMME AU GANT

ROMAN



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

L'HOMME AU GANT

PREMIÈRE PARTIE

I

La pluie tombe sans relâche, lourde et monotone sur la campagne grise qui s'étend devant moi. Les champs détrempés et battus par l'averse exhalent de lourdes plaintes sinistres comme un râle. Un malaise physique me pénètre peu à peu et ajoute son poids à ma torpeur morale. Le silence m'oppresse... Nul bruit autour de moi, que celui de la pluie au dehors, et de mon cœur dans ma poitrine, mon pauvre cœur malade dont j'entends les soubresauts intermittents et tumultueux. Si, dans un élan de volonté, je m'efforce d'oublier ce qu'il m'a fait souffrir, il se rappelle à moi par un peu de douleur, et semble murmurer :

« C'est par le cœur seulement que tu as vécu et que tu dois mourir. »

Alors, impuissante, je me souviens.

Lorsque je regarde en arrière, j'ai peine à croire à la réalité de tant d'années passées dans la quiétude indifférente que j'appelais *ma vie*... Je le sais aujourd'hui, ma vie n'a commencé que le jour où j'ai senti battre mon cœur.

Tout ce qui a précédé cette éclosion, enfance, adolescence, première jeunesse, est confondu pour moi dans un brouillard grisâtre où je distingue çà et là quelques points lumineux, et, — plus fréquentes, — quelques taches sombres. C'est tout ce que, — sans effort de mémoire, — j'ai gardé de mes joies et de mes peines d'antan.

Cette demi-mort me plaisait. Malgré une ou deux amitiés passionnées, je me croyais invulnérable aux faiblesses du cœur. Mes proches partageaient mon illusion, et m'appelaient « la Raison même ».

« Toi qui es de marbre », me disait ma meilleure amie.

Je ne protestais pas, et j'éprouvais un peu de pitié pour les soucis amoureux des jeunes filles de mon âge.

Pourtant, je crois aujourd'hui que, vers vingt ans, j'avais la certitude d'un *moi* inconnu, car à cette époque j'écrivais dans mon livre bleu, mon seul confident :

« Je me sens une grande puissance d'aimer. Je ne l'ai pas gaspillée en petite monnaie... Je garde, comme de beaux louis d'or, mon cœur tout entier pour celui qui saura le prendre un jour... si celui-là existe. Alors, ce sera jusqu'à la mort. »

Mais, en écrivant cela, j'étais bien sûre que *celui-là* n'existait pas.

L'amour ne m'a pas conquise brusquement. Je ne suis point passée, d'un seul coup, des ténèbres à l'éblouissement. Il est venu en moi comme vient le soleil après la nuit, dans la transition de l'aube à l'aurore, et de l'aurore à la clarté du jour.

Ma première rencontre avec Régis Bertal ne marque pas d'époque dans l'histoire de mon cœur; il me faut faire effort pour en retrouver les détails :

C'était un jour d'hiver, à l'académie Barratin. Le modèle, une Italienne de seize ans, posait à genoux, enveloppée de longs voiles. Daisy n'était pas encore là. Vers la fin de la première séance, M. Barratin, le directeur de notre école, entra dans l'atelier, suivi d'un jeune homme que je ne connaissais pas.

La présence d'un homme était si rare à l'académie que les élèves suspendirent leur travail. Moi, sans m'occuper de lui, je vidai sur ma palette un tube de couleur rose. Tout en préparant un ton de chair, j'entendais la voix persuasive de M. Barratin vanter les mérites de son école et la science des professeurs.

— Un nouvel élève, pensai-je, un monsieur! C'est Daisy qui va être contente!

Et je tournai la tête pour regarder l'étranger.

Assez grand, mince et blond, il n'avait rien d'intéressant dans la physionomie, et j'aurais pu le rencontrer vingt fois sans le remarquer jamais. Il semblait un peu gauche, ou timide, gêné peut-être par tous ces yeux attentifs levés sur lui.

— Nous n'avons pas de chance! soupirai-je.

M. Jacksen, le seul homme de l'atelier, le regardait d'un air malveillant.

Quand il fut parti, mes compagnes entourèrent M. Barratin.

— C'est un Américain, n'est-ce pas? demanda Élisabeth Bosquet.

— C'est un Canadien français, expliqua M. Barratin.

— Comment le trouvez-vous? me demanda Simone Généraud.

— Suffisamment laid, répliquai-je en reprenant mon travail.

Daisy entra sur ces entrefaites. Elle fut accueillie par des exclamations.

— Une grande nouvelle! — Pourquoi arrivez-vous si tard! — Nous avons eu des visites.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-elle avec son délicieux accent étranger.

— Je vous annonce un nouveau condisciple, fit solennellement M. Barratin.

— Vous avez entendu, Daisy, *un nouveau,* c'est un homme, expliqua Élisabeth Bosquet.

— Un homme!

— Oui, un homme, quoiqu'il n'ait ni barbe ni moustache. On le prendrait pour un de vos compatriotes.

Ma petite amie poussa un cri de plaisir.

— Un homme! enfin! ce n'est pas trop tôt.

Jacksen, vexé, faisait la tête. Il se mêla cependant à la conversation, disant :

— Il n'est pas beau.

— Nous ne sommes pas habituées aux beaux hommes, répliqua Daisy d'un air indulgent.

Et toute joyeuse, elle se mit à son chevalet.

— Sérieusement, comment est-il ? me demanda mon amie deux heures plus tard, comme nous sortions de l'académie.

— Je préfère vous laisser la fraîcheur de vos premières impressions, répondis-je, et à vrai dire, je l'ai si peu regardé !

— Oh ! vous, d'abord, vous ne comprendrez jamais rien aux hommes ! s'écria Daisy indignée. Ils ne vous intéressent pas.

Et elle me prit le bras en riant pour rentrer à la maison.

II

Pour satisfaire mes goûts artistiques, et aussi pour me mettre entre les mains un moyen de gagner ma vie, maman, à la mort de mon père, me permit d'étudier la peinture à l'académie Barratin.

Enthousiasmée de mes débuts, et pleine de confiance dans mon avenir, elle poussa même la sollicitude jusqu'à transporter nos pénates dans un appartement incommode et trop petit, du quartier Montparnasse, mais qui jouissait du voisinage immédiat d'un atelier, mon rêve! Une porte intérieure fit communiquer l'atelier avec l'appartement, et là, j'installai mon attirail de peintre, mes livres, mes ambitions et ma tranquillité.

Tous les matins, j'allais à l'académie; l'après-midi, je travaillais chez moi.

L'année suivante, une compagne vint peupler ma chère solitude.

Il était arrivé chez M. Barratin une jeune Américaine, intelligente et fine, pleine de vie, d'indépendance et de gaieté. Nos natures dissemblables s'attirèrent, nous nous liâmes d'amitié. Justement, un atelier se trouvait libre dans notre maison, Daisy en prit pos-

session sans délai, et sa joyeuse humeur mit un sourire dans notre existence.

Bien que je fusse son aînée de deux ou trois ans, il y avait en elle, grande voyageuse, tant d'expérience du monde et de la vie, que je me sentais parfois une petite fille à côté d'elle. Elle résolut de m'émanciper. Ma mère et ma tante qui l'aimaient beaucoup se rendirent à ses raisons : c'est presque entièrement à Daisy que je dois la liberté complète, l'indépendance de vie qui m'est devenue si chère, et dont je ne saurais plus me passer aujourd'hui.

Cette année-là, il y avait plusieurs jeunes gens à notre école, ce qui ravissait mon amie. Très coquette, elle adorait le flirt et les hommages; très honnête, elle se faisait toujours respecter et se moquait souvent de mes amicales gronderies, quand elle abusait trop de son pouvoir séducteur.

— Avez-vous cinquante ou vingt-six ans? me demandait-elle alors. Je n'ai jamais vu de fille comme vous! Cela ne vous fait aucun plaisir, que le petit Lusano soit amoureux de vous, je le parierais.

— Vous gagneriez, Daisy. Le pauvre Lusano m'ennuie prodigieusement.

Et c'était bien vrai. Les soupirs de mon adorateur, ses assiduités remarquées de tous nos camarades produisaient sur moi un effet nerveux qui me le fit bientôt prendre en grippe. Daisy n'en revenait pas; elle m'appelait « cœur de pierre », et me considérait comme un phénomène.

A sa seconde année de cours, qui devait être la dernière, ma petite amie eut une grosse déception : le

hasard voulut que l'élément masculin fît presque totalement défaut parmi les élèves de notre atelier. Il y avait bien Jacksen, un Norvégien, mais Jacksen comptait si peu! Pourtant, il n'était pas plus mal qu'un autre, comme je tâchai de le persuader à Daisy, pour la consoler.

— Taisez-vous, répliqua-t-elle, vous n'y entendez rien. Je vous accorde que Jacksen ait, comme tout le monde, deux yeux, un nez et une bouche, et même quelques cheveux éparpillés sur son crâne. Cela ne suffit pas pour le rendre possible. Avouez que votre petit Lusano était cent fois plus gentil!

— Je ne vois pas la différence, Daisy.

— Vous ne voyez pas!!! Eh bien! mettez des lunettes.

Et elle énuméra toutes les imperfections de Jacksen : il se croyait irrésistible, il souriait comme ceci, il parlait comme cela... et maladroit et gaffeur par-dessus le marché! Il n'était bon qu'à faire les corvées, et encore!... Bref, Jacksen ne comptait pas. Aussi la perspective d'avoir enfin un jeune homme dans son entourage combla-t-elle de joie l'exubérante Américaine.

La première impression fut médiocre. En apercevant Régis, Daisy fit une moue désappointée.

— Ce qu'il a l'air « moche! » me glissa-t-elle dans le tuyau de l'oreille.

Jacksen faisait le joli cœur. Il affectait de nous traiter toutes avec familiarité, plaisantant avec l'une, appelant l'autre par son prénom, débitant des fadeurs à celles qui voulaient bien le lui permettre. Je fus la seule dont il ne s'approcha pas. Lui, le nouveau venu,

installait tranquillement son chevalet et son tabouret. Comme il ne m'intéressait guère, je ne me souviens ni de ses gestes ni de ses regards, ce jour-là.

... Ces menus incidents que j'évoque sont enveloppés dans la grisaille de ma préexistence. Mes regards en arrière ne distinguent, dans ce brouillard confus, que de petits faits, des impressions que je veux recueillir ici.

Régis Bertal se lia très vite avec ses camarades d'atelier. A mon heureuse surprise, trois ou quatre jours plus tard, Daisy, l'œil brillant, me dit en entrant chez moi :

— Vous savez, ma petite Thérèse, le nouveau n'est pas si « moche » que cela : d'abord, il dessine très proprement, puis, ce n'est pas un rapin, c'est un homme du monde; enfin, cela ne m'étonnerait pas du tout qu'il aimât le flirt. Oh! je ne dis pas qu'il soit beau. Que voulez-vous! il ne faut pas être trop exigeant en ce bas monde.

Les réflexions de Daisy m'incitèrent à regarder notre camarade, le lendemain, quand j'arrivai à l'académie.

Il causait avec la jolie Élisabeth Bosquet, de cette façon respectueuse et confidentielle qui plaît tant à certaines femmes. Lisa semblait ravie et faisait la coquette.

Je constatai ensuite que sa mise, très soignée, était bien celle d'un homme du monde. Nous n'avions plus ici les chevelures léonines, les cravates flottantes et les vestons débraillés auxquels nous avaient habituées nos camarades de l'année précédente. De toute évidence,

Régis Bertal était un homme bien élevé. Cette constatation me fut agréable. Plusieurs fois, ce matin-là, mes regards furent attirés vers lui, et retenus par la grâce de ses gestes. J'oubliai même les traits heurtés de son visage tandis que, d'une main élégante, il mettait sur la toile les touches légères de son pinceau, ou que, d'un mouvement rapide et souple, il se penchait pour ramasser le mouchoir de sa compagne de droite et le crayon de sa voisine de gauche.

Au repos du modèle, toutes ces demoiselles papillonnèrent autour de lui. Jacksen, qui riait jaune, ressemblait à un dindon faisant la roue.

A ma profonde surprise, moi qui me réfugiais d'habitude avec un livre dans un coin, je laissai le livre fermé et je m'approchai du groupe babillard.

— Vous aimez beaucoup l'Amérique, n'est-ce pas? demandait Daisy.

— Beaucoup. Elle est ma seconde patrie.

J'avais entendu déjà la voix de Régis, mais vaguement, dans le brouillard ouaté de mon indifférence. Je la remarquai ce jour-là pour la première fois.

La voix de Régis est un de ses plus grands charmes. Douce, caressante, finement nuancée, elle s'adapte à toutes ses émotions et les fait partager.

« Quel admirable acteur vous feriez! » lui dit un jour Daisy.

C'est peut-être bien avec cette voix-là qu'il a pris mon cœur.

Le jour dont je parle, je fus frappée de la parfaite harmonie qui existait entre l'homme et la voix, et je ne sais pourquoi, cette découverte m'enchanta comme

l'aurait fait celle d'une œuvre d'art ignorée du vulgaire.

« Mes compagnes ont-elles vu comme moi, pensai-je, que cette attitude et ce timbre semblent fondus l'un dans l'autre? Que, chez cet homme, les gestes épousent les intonations au point qu'ils deviennent inséparables dans le souvenir? Il y a des voix plus belles, plus chaudes, plus vibrantes; il n'y en a pas de plus prenante que celle-ci. Mes compagnes l'ont-elles remarqué comme moi? »

L'idée que j'étais seule à comprendre ce charme me plut au point que, sur-le-champ, je résolus de n'en rien dire à personne pour mieux goûter la saveur de ma découverte.

Ce fut la première impression que fit sur moi Régis Bertal; impression peu profonde, car, hors de l'académie, jamais ma pensée ne s'arrêtait sur lui. Cependant, quand j'étais avec l'une ou l'autre de mes compagnes, il me fallait sans cesse entendre son nom. Il était devenu le grand sujet des conversations de toutes les jeunes filles de l'atelier.

En effet, Daisy l'avait bien jugé : Régis Bertal aimait le flirt, ou du moins, il flirtait éperdument avec Élisabeth Bosquet, avec Madeleine, avec Suzanne, avec toutes, excepté la petite Durand sur qui Jacksen s'était rabattu, en désespoir de cause, et qui, inhabituée aux hommages masculins, ne pouvait croire à son bonheur. Donc, Régis papillonnait de l'une à l'autre, apportant des fleurs, des livres, des bonbons, des billets de concert; invitant celle-ci pour le thé, celle-là pour une excursion, sans voir que, de jour en jour, Daisy se faisait plus froide à son égard.

Ce n'est pas qu'il la négligeât, loin de là, mais je la soupçonnais jalouse des prévenances qu'il avait pour les autres.

Au fond, je commençais à croire qu'elle avait le cœur pris...

III

Régis Bertal venait depuis un mois à l'académie Barratin, et c'est à peine si, deux ou trois fois, nous avions échangé quelques mots quand, un matin, il m'aborda pendant le repos du modèle.

— Mademoiselle, dit-il, j'ai reçu hier, d'un de mes amis d'Amérique, une lettre où il est question de vous.

Sur mon geste de surprise, il expliqua :

— Walter Brown.

— Vous êtes l'ami de Walter Brown ! m'écriai-je.

Cet Américain avait été notre voisin pendant six mois, avant l'arrivée de Daisy ; c'est son atelier, devenu libre par son départ, que mon amie avait loué dans notre maison. Quelques services rendus de part et d'autre, la similitude de goûts et d'occupations nous avaient mis en relations ; il avait fait plusieurs visites à ma mère et pris plusieurs fois le thé avec nous. Depuis son départ, je recevais à Pâques et à Noël d'aimables lettres de lui. Le souvenir que j'en gardais était un souvenir doux et tranquille, comme celui d'un bon chien fidèle. La pensée que Régis Bertal le connaissait me fut agréable.

— Vous êtes l'ami de Walter Brown ?

— Je suis plutôt l'ami de son frère, mademoiselle,

Gerald Brown, qui a dit à Walter que je travaillais chez Barratin...

— Et Walter, sachant que j'y travaille aussi, a pensé que vous m'y rencontreriez? interrompis-je.

— C'est bien cela, mademoiselle. Alors... il a eu la gentille idée de m'envoyer un mot d'introduction pour madame votre mère et pour vous, dont il se rappelle l'aimable accueil avec une reconnaissance attendrie.

— Nous l'aimions beaucoup, fis-je un peu émue.

— C'est un si gentil garçon! Si vous me le permettez, mademoiselle, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous... le jour que vous m'indiquerez.

Cette demande me causa un vif sentiment de plaisir, et j'indiquai le lendemain comme le jour qui me convenait le mieux. Je regrettai ensuite d'avoir montré tant de hâte : ce monsieur si entouré ne croirait-il pas avoir fait une conquête de plus?...

Toutes nos compagnes nous regardaient, très curieuses et un peu inquiètes. Daisy se fit l'interprète du sentiment général en me demandant, dès que nous fûmes dans la rue :

— Qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Qui?

— Eh bien! *lui*. Voyons, ne soyez pas si taquine.

— Vous parlez de M. Bertal, sans doute. Il m'a demandé la permission de me faire une visite chez ma mère.

Daisy me regarda bouche bée, un bon moment, croyant à une plaisanterie.

— Voyons, Thérèse!

— C'est la vérité, chère amie... Que trouvez-vous là de si extraordinaire?

— Vous êtes la seule, ou à peu près, à qui il ne fasse pas la cour.

— Raison de plus.

— Thérèse!... vous êtes méchante.

Un peu honteuse de ma taquinerie, je me hâtai de calmer l'émotion de Daisy en lui expliquant les choses. Je crus qu'elle allait sauter de joie. La pensée de voir Régis hors de l'académie, d'avoir avec lui des relations de famille, de société, la comblait de bonheur.

— Quand doit-il venir? demanda-t-elle.

— Demain.

Elle poussa un gémissement de regret.

— Demain, c'est ma leçon de modelage.

Je le savais bien; et là, en pleine rue, sous le soleil pâle de février, je compris enfin que c'était pour cela seulement que « demain » me convenait si bien. J'avais beau m'expliquer à moi-même qu'il y avait d'autres raisons, ma conscience troublée me répétait toujours :

« Tu as choisi demain pour avoir sa visite à toi toute seule! »

A quel mobile avais-je obéi en agissant ainsi? Faut-il voir là un premier rayon confus de l'aube qui devait m'annoncer la vie et la lumière?... Peut-être, car les impressions que je reçus alors de Régis Bertal sont les seuls souvenirs que garde ma mémoire dans la grisaille de ces jours à la fois si proches et si lointains.

La première de ces impressions fut — comme je l'ai dit — à l'académie, quand je remarquai l'harmonie de sa voix. C'est à la maison que je reçus la

seconde, dans notre salon bien clos, à cette visite où Daisy n'était pas là.

Il nous avait parlé de sa famille française, de sa vie au Canada, et de son goût pour Paris. Ma mère tâchait de lui faire dire que j'étais douée miraculeusement pour l'art, et moi, près de la cheminée, les yeux sur la flamme sautillante, je me sentais bien. Ma mère se dérangea pour prendre au mur un tout petit tableau que j'avais peint l'année précédente et qu'elle aimait beaucoup. Ce mouvement me tira de mon heureuse torpeur; je levai les yeux, et je rencontrai le regard de Régis posé sur moi...

Ce regard, ce premier regard, puis-je dire, il est gravé au plus profond de mon cœur, d'où il ne s'effacera jamais; regard qui pénètre, qui insiste et qui caresse en même temps... D'autres yeux plus beaux m'avaient regardée plus amoureusement, jamais ils ne m'ont troublée comme ces yeux-là.

Il me dit alors quelque chose. Quoi? Je n'en sais plus rien, ni ce que je lui répondis. Ma mère lui fit admirer mon tableau, et, rendue à moi-même, je me moquai de mon émotion.

Mais le soir, seule dans ma chambre, je fermai les yeux pour retrouver ce regard fugitif; et l'oreille tendue pour chercher dans le silence la voix ensorcelante, je me surpris à murmurer :

« L'entendre, de cette voix-là, dire des mots d'amour avec ce regard dans les yeux... »

IV

A sa première visite, Régis ayant manifesté le désir de voir mon atelier, je l'invitai à venir chez moi, quelques jours plus tard, avec Daisy et Lisa Bosquet.

Celle-ci fit beaucoup de frais pour lui ; par contre, Daisy, fidèle à la tactique qu'elle avait récemment adoptée, se montra hautaine et quelque peu dédaigneuse. Cette attitude, dont il ne s'était pas aperçu à l'académie, surprit Régis, et... de ce jour, ce fut à mon amie qu'allèrent tous ses soins, surtout quand Élisabeth n'était pas là : ses deux flirts ne faisaient pas bon ménage. Un jour vint où il lui fallut faire son choix.

Je fus la première à connaître le dénouement de cette petite comédie.

Un dimanche, j'allai chez Élisabeth lui reporter un vase qu'elle m'avait prêté pour une nature morte.

Elle était seule, maussade et assez déprimée.

— Il y a quelque chose qui ne va pas? lui demandai-je.

— Il y a que j'en ai assez de cette sale académie, et que vous m'y avez vue hier pour la dernière fois.

— Qu'est-ce qui vous prend, Élisabeth ? fis-je étonnée.

— Je ne plaisante pas, Thérèse, je me repose huit jours, et la semaine prochaine j'entre chez Vilarel.

— Pourquoi, mais pourquoi ?

— Parce que, chez Barratin, le professeur est un pompier...

— Oh!... protestai-je.

Elle continua sans s'émouvoir.

— Et que les élèves me déplaisent, oui, tous, excepté vous.

— Cependant, vous sembliez être en termes d'excellente camaraderie avec...

— Avec Bertal? Ah! celui-là, n'en parlons pas, s'il vous plaît.

— Je veux bien, mais...

— Un individu qui m'invite hier à prendre le thé chez Rumpelmeyer, et qui me fait poser jusqu'à six heures, sans daigner venir! Oh! je ne l'ai pas attendu davantage! Et sa lettre d'excuse, je l'ai déchirée en mille morceaux. Je ne veux plus le voir, c'est fini.

La veille, Daisy et moi, nous avions rencontré par hasard Régis Bertal aux Tuileries, il nous avait accompagnées dans nos courses, et à six heures seulement, à son immense consternation, il s'était souvenu d'un rendez-vous pour cinq heures!...

Amusée par cette coïncidence, je balbutiai de vagues paroles de consolation.

— Il faut dire aussi, ajoutai-je, que vous êtes souvent bien imprudente avec Bertal...

Élisabeth ne me laissa pas achever.

— C'est fini, je ne veux plus le voir. D'ailleurs, j'en ai assez; depuis quelque temps, il me porte sur les nerfs.

De peur d'entendre prononcer le nom de Daisy, j'abrégeai ma visite. Vers la porte, Élisabeth m'arrêta.

— Quel dommage qu'il soit si mufle, dit-elle. Il est tellement artiste! et si charmant quand il veut.

Je vis des larmes dans ses yeux, tandis qu'elle me montrait au mur, dans un cadre ancien, une très belle gravure représentant l'*Homme au gant,* du Titien.

— C'est lui qui me l'a donnée, dit-elle, c'est son tableau préféré.

En effet, il parlait souvent de cette œuvre du grand artiste vénitien, et jamais il ne passait auprès du Louvre sans faire à l'*Homme au gant* une visite fervente.

Cette gravure détonnait au milieu des élucubrations fantaisistes qui l'entouraient dans cette pièce. Élisabeth Bosquet avait en art des goûts audacieux, et l'ornementation de sa chambre le prouvait bien.

— C'est son tableau préféré, mais ce n'est pas le vôtre, remarquai-je. Il y a des gens qui se torturent pour deviner les goûts de ceux à qui ils veulent faire un cadeau. M. Bertal ne se donne pas tant de peine, il offre ce qui lui plaît, à lui, sans s'inquiéter du reste.

Pour reposer mes yeux des décorations impressionnistes qu'affectionnait Lisa, ou peut-être pour chercher ce qui, dans cette œuvre du Titien, plaisait tant à Régis, je restai silencieuse, le regard attaché au portrait de l'*Homme au gant.* A mesure que je le regardais, un charme étrange opérait en moi : ce visage se confondait peu à peu avec un autre visage sans beauté, dont le regard m'avait émue; ces yeux brûlant d'un rêve

passionné s'emplissaient d'une grâce caressante; ces traits énergiques se modifiaient, devenant semblables aux traits de l'*autre,* animés de la même vie, au point que je crus voir les lèvres s'ouvrir et que je tendis l'oreille pour recueillir la voix ensorcelante. C'était Régis avec tout son charme, mais un charme plus ardent, que rien ne trahissait dès l'abord, qui s'insinuait peu à peu, et vous prenait jusqu'au cœur.

— Ne trouvez-vous pas qu'il lui ressemble? dit auprès de moi la voix d'Élisabeth Bosquet.

J'avais tout oublié, ma compagne, ses portraits de femmes aux chevelures vertes, ses paysages fantastiques et ses fleurs de cauchemar. Pendant toute une longue minute, rien n'avait existé pour moi, que l'*Homme au gant,* s'animant d'une vie mystérieuse et troublante qui le rendait semblable à un Régis passionné.

La question d'Élisabeth me ramena brutalement à la réalité.

— Ne trouvez-vous pas qu'il lui ressemble? répéta-t-elle, la main tendue vers l'image enchantée.

— Oui, peut-être...

— Je ne m'en suis pas aperçue tout de suite, continua-t-elle, puis, un jour que je pensais tout particulièrement à Bertal et que je regardais sa gravure, cette ressemblance m'a frappée au point que j'ai cru le voir lui-même, vivant, à côté de moi. A mesure qu'il me plaît moins, cette impression diminue; ce qui n'empêche pas que, même pour les indifférents, Régis Bertal a quelque chose de l'*Homme au gant.*

— Oui, c'est vrai, Lisa.

— Et non seulement il lui ressemble, reprit-elle avec animation, mais il y a, dans ce tableau, une allégorie de son caractère... Ainsi, ce gant... ce gant qui cache la main détendue... Quand je suis avèc Bertal, j'ai toujours l'impression d'une énigme à côté de moi. Son caractère est-il fort ou faible? Je n'en sais rien; son charme est un gant où se cache son secret. Et c'est peut-être parce qu'il sent tout cela, ou même parce qu'il le sait, qu'il a un goût si vif pour ce tableau.

— Avez-vous fait part de vos observations à M. Bertal, Lisa?

— Oui.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il a souri sans répondre. Surtout, n'allez pas lui raconter toutes les bêtises que je vous dis, Thérèse. Et laissez l'académie Barratin croire ce qu'elle voudra de ma disparition.

J'aurais cru me rendre coupable d'indiscrétion en répétant cette conversation à Daisy; je la laissai donc s'étonner comme le reste de la classe de l'absence de Lisa. A mesure que les jours passaient sans ramener la transfuge, Régis semblait de plus en plus content : il pouvait, maintenant, papillonner à son aise autour de ma petite amie, et, certes, il ne s'en priva pas. Daisy, très heureuse de ses attentions, continuait cependant, par un caprice inexplicable, à le traiter parfois comme son plus cruel ennemi. Il en souffrait un peu, et, sur ce point, je devins bientôt sa confidente, car notre amitié mutuelle grandissait chaque jour.

A mon vif plaisir, il venait souvent à mon atelier,

amené d'abord par de bons prétextes : un livre à m'apporter, un renseignement ou un service à demander... Sa commission faite, il s'asseyait sur le divan, près de la cheminée, il allumait une cigarette, et nous causions. Le plaisir d'entendre sa voix dans des paroles dites pour moi, adressées à moi, me berçait un moment, comme l'eût fait quelque mélodie exécutée par un artiste. Il me semblait exquis d'être seule à en jouir, et seule aussi à voir un Régis Bertal que les autres ne connaissaient pas. Dans celui qui causait avec moi, je ne retrouvais rien du papillon flirteur de l'académie Barratin. Où étaient les sourires langoureux, les petits soins, les poignées de main attardées?... Chez moi, c'était un causeur charmant, raffiné de manières et d'intelligence, artiste et cultivé, s'intéressant aux choses les plus graves; sa politesse respectueuse me plaisait, et aussi le ton d'amicale camaraderie dont se nuancèrent nos conversations.

Quand nous avions bien parlé art, musique ou littérature, il regardait la pendule, poussait un petit cri et se levait, l'air confus.

— Est-il possible que je sois là depuis si longtemps! disait-il. Renvoyez-moi, mademoiselle Thérèse, j'abuse de votre bonté.

— Vous m'avez fait plaisir, répondais-je en toute simplicité.

Alors, il me remerciait d'un sourire et, la main sur le bouton de la porte, ne se décidait point à s'en aller; moi qui savais pourquoi il s'attardait ainsi, j'attendais sans rien dire la suite inévitable. Enfin, après mille détours, il prononçait le nom de Daisy.

Il en parlait pendant quelques minutes, une flamme heureuse dans les yeux, ou bien il se plaignait doucement des rebuffades de ma capricieuse amie; puis il partait content quand il avait tout dit.

V

Mon atelier plein de souvenirs! en fermant les yeux, je le revois.

La lumière adoucie de la large baie, en plein nord, fondait les ombres, adoucissait les formes. Les murs étaient couverts d'une toile verdâtre, ornée d'une frise aux couleurs violentes. Sur le panneau ouest, un divan chargé de coussins, la cheminée et — du sol au plafond — tous mes livres, rangés sur des rayons. A l'est, mon piano, le casier à musique et ma table à écrire. En face de la fenêtre, un vieux bahut. Au centre, le chevalet, le tabouret, une table pour les couleurs. Et partout, suspendus, les tableaux, les gravures, les études que j'aimais. Sur la cheminée, j'avais groupé les photographies de mes parents, de mes compagnes préférées; Daisy, en place d'honneur, souriait dans un cadre d'or bruni.

C'est là que je passais mes après-midi. Mon amie y venait presque chaque jour après son déjeuner. Ma mère et ma tante m'y faisaient de courtes visites avant de se rendre à l'ouvroir ou au patronage qui absorbaient leur temps; je les recevais sans interrompre mon travail pour profiter des bonnes heures de lumière. Lorsque venait la nuit, j'allais à mon piano; l'esprit

content du travail accompli, un peu lasse d'une saine lassitude, je jouais par cœur tout ce qui venait sous mes doigts, jusqu'à ce que la nuit complète m'empêchât de distinguer l'ivoire du clavier.

Régis Bertal entra chez moi un soir, à cette heure de crépuscule. Je jouais une ballade de Chopin. Il me fit signe de continuer et m'écouta, assis sur le divan à sa place favorite.

Quand j'eus fini, il faisait si sombre que je ne voyais de lui que sa silhouette brune sur la cretonne claire des coussins.

— N'allumez pas, dit-il, on est si bien comme cela! Il n'y a rien que j'aime comme une bonne causerie dans le jour qui s'en va.

Je le voyais à peine. Je n'avais de lui que sa voix qui m'avait plusieurs fois émue. Mon cœur battit un peu plus fort; ce fut une minute intense qui me laissa sans parole et sans pensée. Avant d'avoir compris mon geste, d'instinct je tournai le commutateur électrique et, du plafond, tomba sur nous une gaie lumière voilée de rose.

— Pourquoi? demanda-t-il.

Puis, aussitôt, il ajouta :

— C'est vrai, vous avez raison.

Déjà mon émotion était passée. Il était devant moi, debout, la main tendue.

— Pardon de vous importuner encore, dit-il, je voulais vous demander l'adresse de l'homme qui est venu apporter des dessins à l'académie la semaine dernière. Vous la rappelez-vous?

Je lui confessai mon ignorance dont il prit fort bien son parti, et je demandai à mon tour :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu à l'atelier ce matin? C'était le jour du professeur.

— Pour rien. Cela ne me disait pas.

— Seriez-vous capricieux, monsieur Régis?

— Quelquefois.

Il s'approcha de la cheminée, et s'accouda, silencieux, devant le portrait de Daisy. Moi, je sentais que je ne devais rien dire. Quand il le voudrait, s'il le voulait, il trouverait en moi l'oreille attentive dont il avait besoin.

— Comme elle sait bien faire souffrir! dit-il enfin, prenant à deux mains le cadre d'or bruni.

Il le reposa doucement à sa place et se tourna vers moi.

— J'ai été misérable hier toute la journée, continua-t-il. Je l'avais rencontrée au Luxembourg, après déjeuner, et elle m'a traité comme un chien.

— Ce sont les taquineries d'une espiègle qui vous font souffrir à ce point! exclamai-je, le cœur serré. Pourquoi les prendre au sérieux?

— Il n'y a pas d'espièglerie là dedans, reprit-il. Ses paroles les plus cruelles sont dites pour me faire le plus de mal possible; elle sait choisir les mots, le temps, l'occasion pour que ce soit bien douloureux. Alors, elle rit, parce qu'elle voit qu'elle a réussi.

— Vous exagérez.

— Je souffre... et hier j'ai souffert à pleurer. J'ai voulu venir ici; il me semblait que le seul moyen de soulager ma peine serait de vous voir et de vous parler; vous êtes quelque chose d'elle! Jamais je n'ai désiré la présence de personne comme la vôtre hier.

— Il fallait venir ! fis-je émue.

— Je n'ai pas osé.

J'allai à lui et, posant ma main sur son épaule :

— Mon ami, ne répétez jamais ce mot-là, et venez ici quand vous voudrez, en vous disant : « C'est mon amie qui me recevra. »

— Vous êtes bonne, Thérèse, — laissez-moi vous appeler par votre nom ! — Je n'ai jamais eu confiance en personne comme en vous. Chaque fois que je souffre, c'est à vous que je pense, et pourtant, je vous connais si peu !

— Moi, il me semble que je vous connais très bien, répliquai-je. Aussi ne craignez pas de me laisser voir vos peines, et ne cherchez plus de prétextes pour venir jusqu'ici.

— Comme ce sera bon ! dit-il avec élan.

Et délivré de toute contrainte, il me parla de Daisy. A son ton plein d'amertume, je devinai qu'il souffrait surtout dans son orgueil; il s'irritait de trouver en mon amie une résistance d'autant plus douloureuse pour lui que Daisy avait des cheveux d'or et des yeux d'azur d'une exquise beauté. L'un et l'autre s'entêtaient à ce jeu : plus il lui rendait de soins, plus elle le rudoyait, et lui, loin de se lasser, redoublait d'empressement et de chagrin.

Ce chagrin était-il profond? Je ne voulais pas le savoir. Tandis qu'il me parlait, je ne voyais qu'une chose : il souffrait à cause de Daisy, et c'est à moi qu'il en faisait la confidence. J'en éprouvais un sentiment bizarre et très douloureux où je goûtais un âpre bonheur.

Quand il fut parti, j'éteignis toute lumière pour mieux retrouver son regard et sa voix, pour mieux penser aux choses qu'il m'avait dites. Une phrase me revenait sans cesse, mêlée à tout le reste, avec la régularité d'un battement de cœur :

— Je n'ai jamais eu confiance en personne comme en vous !

Cette obsession portait en elle une joie trop vive qui me faisait mal. Avais-je enfin trouvé le trésor d'amitié si longtemps désiré ? N'allais-je pas, comme au temps de Robert Cressy, vers une déception plus cruelle encore ? Je ne calculais rien, je ne me reconnaissais plus. Je ne me demandais pas où était ma tranquillité heureuse, la forteresse imprenable de mon indifférence. J'avais la tête en feu, le cœur en tumulte, j'étais heureuse, et je souffrais tant que j'éclatai en sanglots.

— Thérèse, es-tu là ?

C'était ma mère qui entrait avec Daisy.

— Thérèse ?

— Je suis là.

— Pourquoi n'as-tu pas de lumière ? Es-tu malade ?

L'anxiété de cette question me ramena sur cette terre.

— Ce n'est rien, rien du tout, je me repose.

Elles entrèrent à tâtons, pour me dire en quelques mots l'emploi de leur journée. Je ne les écoutais pas. Mon oreille percevait seulement le timbre chantant de l'Américaine dans son français délicieux et, le cœur serré, je me disais :

— Il l'aime, oh ! comme il l'aime ! Restez encore, Daisy, demandai-je au moment où, toujours à tâtons,

elle allait sortir avec ma mère pour me laisser reposer.

Quand elle fut auprès de moi sur le divan, je lui dis sans détours :

— Daisy, comment pouvez-vous être si méchante?

Comme elle ne comprenait pas, je précisai :

— Ne savez-vous pas que vous faites souffrir Régis Bertal?

— Il vous l'a dit?

— Oui.

Elle se blottit contre moi, et appuya sa tête sur mon épaule.

— Je ne suis pas méchante, dit-elle après un long silence.

— Daisy, si vous n'êtes pas méchante, pourquoi lui parlez-vous si rudement? Pourquoi repoussez-vous ses plus innocentes attentions? Pourquoi lui dites-vous tout ce qui peut le blesser? Par dépit de son flirt avec Élisabeth et les autres, vous avez tout fait pour lui plaire, et maintenant, il souffre. Daisy, vous faites la coquette, vous jouez un jeu dangereux.

Elle ne répondit pas tout de suite; ses mains tremblaient entre les miennes.

— Thérèse, dit-elle enfin, je ne suis ni méchante, ni coquette, mais, c'est vrai, j'ai joué un jeu dangereux... N'oubliez pas que je suis fiancée. Mon Ralph me permet bien de flirter et de rire; il ne me permettrait pas de laisser prendre mon cœur.

Sa voix fléchit sur ces derniers mots, et moi, dans l'ombre, je mis un long baiser sur son front de petite fille énergique et loyale.

VI

Je commençais à aimer, puisque je commençais à souffrir; mais dans mon orgueil, je n'en convenais pas. Une sorte d'exaltation, soigneusement cachée à tous, remplaçait la douceur de ce qui avait été jusque-là ma vie; je l'attribuais au bonheur d'être sur le chemin d'une véritable amitié.

Tout, autour de moi, prenait un aspect nouveau. Je découvrais de la beauté dans ce que j'avais cent fois regardé sans le voir. Quand Régis me disait : « J'aime cette couleur, cette symphonie, ce tableau », je discutais mon opinion sans le convaincre, et quelques jours plus tard, je me surprenais à penser comme lui : « J'aime ce tableau, cette couleur et cette symphonie. »

Il venait très souvent chez moi; j'ai gardé le souvenir de toutes les choses qu'il m'a dites et j'adorais sa lumineuse intelligence. Quand, laissant les questions d'art ou de philosophie, il me parlait de lui-même, je ne disais plus rien; j'écoutais sa voix, devenue plus prenante encore, qui me contait ce qu'il avait laissé là-bas, au Canada, ce qu'il espérait en France, ses goûts, ses rêves, et, — toujours nous en arrivions là, — son gros chagrin, Daisy. Pour ne pas lui faire mal,

je refoulais les mots amers ou ironiques qui me venaient alors aux lèvres... Je n'osais pas lui dire le secret qui l'eût consolé, et comme je croyais n'avoir pour lui qu'une bonne amitié, je m'ingéniais à lui faire plaisir en lui ménageant l'occasion de causer avec Daisy, — car, par dépit, il n'allait presque plus à l'académie Barratin où nos camarades se seraient ri de sa disgrâce.

Il me témoignait, de ma complaisance, une gratitude qui me faisait mal. Quand je le voyais très heureux d'une rencontre avec mon amie, je souriais, je me déclarais contente, et rentrée chez moi, je me sentais triste à mourir. Je ne voulais rien comprendre à mes accès de chagrin, et je ne m'émerveillais pas de l'intensité de vie dans laquelle j'étais plongée. Pourtant, j'écrivis une fois dans mon petit livre bleu :

« Je me plaignais, l'an passé, de ne pas sentir ma vie. Si j'ai proféré cette plainte devant Dieu, il m'a magnifiquement dédommagée. Aujourd'hui je sens tout, si fortement que ma tête se perd, et que je crois que j'en puis mourir. »

— Qu'avez-vous donc, Thérèse? me demandait souvent Daisy, quand elle voyait mon air absent, mon sourire tourmenté, mes joues fiévreuses ou pâlies. Quelquefois, on vous croirait malheureuse ou malade; le lendemain, il s'échappe de vous un rayonnement qui m'éblouit. Si vous n'étiez pas vous, la Thérèse de glace au cœur imprenable, je jurerais que vous êtes amoureuse.

— Petite folle! m'écriais-je en l'embrassant.

« Petite folle! » répétais-je, seule devant mes

pensées. Suis-je capable d'autre chose que d'amitié, moi ?

Pourtant, Daisy revint plusieurs fois à la charge; elle alla même jusqu'à nommer quelques jeunes gens de notre connaissance, mais pas une fois elle ne fit d'allusion à Régis. De cela, je ne m'étonnais point; elle savait que lui et moi nous étions devenus de grands amis et qu'il ne me cachait rien de ses sentiments pour elle ; or, bien loin d'en prendre ombrage, je reprochais à mon amie d'être trop dure pour son admirateur, je leur ménageais des entrevues, je semblais tout faire pour favoriser la passion dont elle voulait se défendre. Ce n'était donc pas lui qui avait pris mon cœur...

C'est aujourd'hui seulement que je comprends combien je fus imprudente et coupable. Si Daisy avait été moins sage et moins loyale, j'aurais pu l'amener à s'engager dans une voie dangereuse où elle aurait perdu son repos et brisé peut-être le brave cœur confiant qui l'attendait là-bas, en Amérique, sur la foi de promesses librement échangées. Il y avait plus de sagesse à ce moment-là, dans cette jolie tête folle, que dans celle de la Thérèse au cœur imprenable, celle que ses amis appelaient « la Raison même » ! J'étais aveuglée, je voulais seulement, par orgueil, persuader aux autres et à moi-même que je n'éprouvais nulle jalousie ; je voulais peut-être aussi, à force de souffrance, étouffer le sentiment qui, déjà, me remplissait le cœur.

La société de Daisy me faisait mal, et jamais je ne l'ai tant recherchée qu'à ce moment-là. Il m'arrivait

souvent de monter chez elle au lieu de l'attendre chez moi, aux heures où j'étais sûre qu'*il* ne viendrait pas; et souvent aussi, je l'emmenais faire une promenade au bord de la Seine ou dans le jardin du Luxembourg. Le printemps était exquis cette année-là.

Je me souviens surtout d'un soir parfumé, doux comme un soir d'été; nous marchions lentement, sans rien dire, dans les rues calmes qui environnent Notre-Dame-des-Champs. La veille, Régis m'avait dit :

— J'étais triste, j'ai voulu vous voir; vous m'avez rendu la paix.

Tout en respirant la brise de printemps, je ne pensais qu'à lui, et je ne le savais pas.

Quand nous rentrâmes chez nous, la concierge remit à Daisy un paquet d'assez grandes dimensions que mon amie emporta en faisant mille commentaires.

— Serait-ce déjà l'encadreur? demandait-elle. Il n'est pas si expéditif, d'ordinaire, et puis il n'emballe pas comme cela. Pourvu que ce ne soit pas un cadeau de Mme Pichard! Elle m'a menacée de me donner une de ses études! Venez avec moi, Thérèse, nous allons e déballer ensemble.

Un peu intriguée moi-même, je suivis mon amie dans son atelier, où je l'aidai à retirer le mystérieux objet de son enveloppe. Nous vîmes alors, dans un cadre ancien, une adorable reproduction de l'*Homme au gant* du Titien.

Le visage de Daisy s'empourpra.

— Quelle jolie gravure! balbutia-t-elle. Ce doit être de Régis Bertal. Il a une passion pour ce tableau-là.

— Voici quelque chose qui vous expliquera le mystère, ma chérie, dis-je en montrant une toute petite enveloppe glissée entre le cadre et le verre du tableau.

Le son de ma voix m'étonna; j'écoutais mes propres paroles comme si elles eussent été proférées par quelqu'un que je ne connaissais pas.

Déjà, l'enveloppe était ouverte, et Daisy m'en faisait lire le contenu, quelques mots sur une feuille de bristol :

« Daignez l'accepter par déférence pour le Titien.
« R. B. — Avril 1913. »

— Alors, si je le refuse, je manque de respect au Titien, dit Daisy d'un ton badin. On ne peut pas vous mettre plus gentiment le couteau sous la gorge. Ah! quel diplomate que votre ami Régis!

Une flamme joyeuse éclairait les beaux yeux bleus qui me regardaient. La voix vibrante, Daisy continua :

— Voilà ce que c'est que d'accorder une faveur à ce monsieur. Il en profite aussitôt pour vous gratifier d'un cadeau difficile à refuser.

— Une faveur, Daisy?

— Ah! Thérèse, c'est bien la dernière fois que je lui permets de me baiser le bout des doigts!

Je ne savais pas si elle plaisantait ou non; je savais seulement que quelque chose dans ma poitrine me faisait mal à crier.

— Que racontez-vous là, Daisy? demandai-je, pour dire quelque chose.

— Je dis la vérité, ma petite Thérèse. Après dé-

jeuner, quand j'ai traversé le Luxembourg pour aller à ma leçon de modelage, Régis Bertal était sur mon passage, comme par hasard. Nous avons fait ensemble un bout de chemin. J'étais de bonne humeur; alors, je ne lui ai rien dit de désagréable, je ne lui ai même pas parlé des jeunes gens qui me font la cour pendant la classe d'aquarelle! Dans sa joie, il a profité d'un moment où nous étions seuls pour me prendre la main droite. J'ai bien essayé de la retirer, mais plus rapide que moi, il a pu mettre deux petits baisers sur mes ongles, ici.

— Vous l'avez retirée mollement votre main, Daisy? fis-je de ma voix étrangère.

— J'aurais peut-être pu le faire plus vite, Thérèse... Il faisait beau, j'étais de bonne humeur; au lieu de me fâcher, j'ai ri. Là-dessus, il a rebroussé chemin, sans doute pour préparer son cadeau de remerciement.

D'un ton espiègle, elle ajouta :

— Il a peur que je le refuse. Dois-je l'accepter?

Je me sentais fâchée, indignée même, contre elle et contre lui. Ma réponse s'en ressentit.

— Faites comme vous voudrez, Daisy.

— Si vous dites cela, Thérèse, vous qui m'encouragez toujours à être aimable avec lui, c'est que je dois refuser. S'il se fâche, vous ne me gronderez pas.

A cette minute, je ne pensai plus à ce qui serait bien ou mal pour Daisy, je voyais seulement Régis, son chagrin si mon amie n'acceptait pas son présent, et son étonnement quand il saurait que j'avais encouragé cette décision. J'eus peur qu'il ne me demandât mes raisons, peur de voir dans ses yeux un regard

hostile, peur de la moindre poussière sur le cristal de notre amitié.

— Je ne vous ai pas dit de refuser, ma chérie, repris-je doucement. Vous êtes libre.

— Puisque je vous demande conseil, Thérèse.

— Eh! bien... Acceptez.

— Par déférence pour le Titien, n'est-ce pas? fit Daisy joyeuse; et puis, — vous ne le direz pas à Régis, — parce que j'ai, comme lui, une passion pour ce tableau-là.

Pourquoi avait-elle une passion pour ce tableau-là, et surtout pourquoi ne fallait-il pas le dire à Régis? Je ne lui demandai pas.

Il me fallut donner mon avis sur la place qui convenait le mieux à la gravure, dans l'atelier; il me fallut aussi attendre que le thé fût prêt, pour en prendre ma part, et je pus enfin descendre chez moi. J'ouvris d'abord mon piano, mais mes doigts glissèrent sans force sur le clavier, et retombèrent sur mes genoux. Je voulus penser à ce que je ferais le lendemain, et ce faisant, j'avais la sensation très nette de me mentir à moi-même, par lâcheté, pour échapper à l'impression de catastrophe qui me serrait le cœur.

Qu'y avait-il donc ce soir-là de plus dur pour moi que la veille? Ne savais-je pas qu'*il* était amoureux de Daisy? Dans leur courte entrevue, elle avait fait la coquette; ces deux baisers au bout des doigts, ce n'était rien moins que rien pour des habitués du flirt comme ils l'étaient tous deux! Je me disais tout cela, mais je dus bientôt en convenir, je souffrais comme jamais je n'avais souffert.

Soudain, je me pris à rire pour refouler les larmes qui me montaient aux yeux.

— Je connais maintenant tous les secrets de Régis, pensai-je en persiflant. Sa manière suprême de faire la cour à une femme consiste à lui offrir son portrait, sous le prétexte de l'*Homme au gant*, du Titien. J'ai bien fait de ne dire à personne que j'avais vu celui d'Élisabeth Bosquet. Décidément, le silence est d'or.

A ce moment, ma tante entra chez moi, avec une provende de nouvelles à me conter. Elle ne remarqua pas que je ne l'écoutais point.

VII

Régis ne me parla jamais du présent qu'il avait fait à Daisy. Elle l'en remercia brièvement hors de ma présence, et de cela, il ne fut plus question.

D'ailleurs, chose étrange, il me parlait moins souvent de mon amie, il se montrait moins soucieux de la rencontrer, bien que l'époque approchât où, ses études terminées, Daisy devait quitter la France pour retourner en Amérique.

Je crus bien faire, un jour de juin, en leur préparant l'occasion de se voir.

— Nous allons dîner au Pavillon Royal toutes les quatre, ma mère, ma tante, Daisy et moi, dis-je à Régis; n'aimeriez-vous pas à être des nôtres?

— En ce moment, je traverse une crise de paresse, me répondit-il, et l'idée de sortir le soir ne me fait pas du tout plaisir.

— Oui, mais... Daisy sera là. Elle part la semaine prochaine, cette occasion ne se retrouvera pas.

— Vous êtes trop bonne, Thérèse, dit-il avec un bon sourire.

Et allumant une nouvelle cigarette, il ajouta :

— Mais vous êtes plus royaliste que le roi.

— C'est vrai?

— C'est vrai.

Cette petite phrase dite par plaisanterie me combla d'une joie qui m'étonna. Lui, tout en fumant sa cigarette aux senteurs de miel, continua :

— J'éprouve un sentiment étrange. Il me semble parfois que Daisy n'est plus là, qu'elle est déjà partie très loin...

— Et?...

— Et je n'en souffre pas.

... Tandis que nous dînions toutes les quatre au Pavillon Royal, Daisy remarqua à plusieurs reprises mon entrain inaccoutumé, et l'air de bonheur qui rayonnait autour de moi.

Le souvenir des jours suivants reste confus dans ma mémoire. Je me rappelle seulement mon absolue conviction de ne plus aimer d'amour, bien que toute ma vie fût suspendue à l'effet que produirait sur Régis le départ de Daisy.

Encore aujourd'hui, je m'étonne de la tranquillité qu'il montra après cet événement. Me cachait-il alors sa véritable pensée ou bien éprouvait-il une sorte de paix à ne plus voir l'objet de son tourment? Je n'ose me dire : « Son caprice était-il fini? » Car je crois qu'il a sincèrement aimé son délicieux bourreau.

Ce départ, qui me laissait beaucoup de tristesse et beaucoup de loisirs, nous rapprocha encore, Régis et moi.

Depuis quelque temps, il avait cessé d'aller chez Barratin. Cette décision m'engagea à suspendre mes cours plus tôt que l'année précédente, afin de jouir un peu de Paris en été, avant notre départ pour la Savoie.

Ces semaines de juillet 1913! Furent-elles chaudes ou froides, pluvieuses ou ensoleillées? Je ne m'en souviens plus, mais je sais qu'elles furent merveilleuses.

A côté de l'amour qui semblait dormir, l'amitié poussait en mon cœur des racines profondes; je respirais avec délices toutes ses fleurs embaumées. Je n'étais plus seulement l'amie de Régis; lui-même, tous les jours devenait davantage mon ami. Du temps de Daisy, c'était de lui que nous parlions toujours; maintenant, très souvent, nous parlions de moi. Après plusieurs mois de bonne amitié, Régis s'était aperçu qu'il ne savait rien de ma vie profonde, alors il voulut me connaître et ce désir me fut doux. Je ne me méfiais pas.

Croyant sincèrement avoir arraché de mon cœur tout ce qui n'était pas la simple amitié, sûre d'être bien guérie de mon amour, je ne craignis pas, un jour, de lui laisser voir mon secret si jalousement gardé jusque-là.

Nous avions fait ensemble une pochade au jardin des Tuileries, et nous revenions à pied, par les quais et la rue des Saints-Pères. Ce sont de petits détails, mais ils restent gravés en moi avec la netteté des grands événements.

La voix de Régis avait, ce jour-là, des inflexions plus caressantes encore que de coutume; j'éprouvais plus que jamais le besoin d'être bien connue de lui. Un mot qu'il prononça, et dont je ne me souviens plus, amena sur mes lèvres la grande confidence :

— Je ne suis qu'une femme comme les autres, Régis, et moi aussi j'ai un cœur qui peut souffrir.

— Cela, Thérèse, je ne le crois pas. Vous êtes trop au-dessus des misères de ce monde!

— Est-il possible, répliquai-je, que mon ami me connaisse si mal!... Je ne veux vous cacher aucune de mes faiblesses, Régis; tout ce printemps... je crois que j'ai eu le cœur pris.

Il eut un petit rire incrédule, mais très intéressé, il demanda :

— C'est vrai?

— C'est vrai.

— Et vous ne m'en avez rien dit!... Et je ne m'en suis pas aperçu!

— Vous étiez trop occupé de vous-même.

Avec un grand sourire, il continua :

— Thérèse amoureuse!... Je voudrais bien savoir de qui.

Toute ma vie, j'ai eu horreur des demi-confidences; on dit tout à un ami, et on ne dit rien aux indifférents. Puisque j'avais commencé, je devais aller jusqu'au bout. M'arrêter eût excité trop vivement la curiosité de Régis, ou l'eût peiné, et dans les deux cas, eût donné trop de valeur à mon aveu, le jour, — que je sentais inévitable, — où il obtiendrait toute la vérité.

J'expliquai donc, d'un ton que je m'efforçais de rendre léger :

— Tout cela appartient au passé, je puis vous le dire aujourd'hui, Régis : c'est de vous que j'ai été amoureuse, un tout petit peu.

Il ne répliqua rien, et moi, plus troublée que je n'aurais supposé, je n'osais plus le regarder. Nous marchâmes un bon moment en silence. J'aurais voulu

qu'il parlât, et je le redoutais en même temps.

Il dit enfin :

— Je crois que vous vous trompez, Thérèse.

— C'est bien possible, répondis-je.

Je rentrai chez moi, contrariée d'avoir trop parlé, contrariée aussi de voir accueillie par un doute la confidence que j'avais faite à mon ami. Parfois, je désirais qu'il oubliât tout ce que je lui avais dit; parfois je voulais qu'il comprît bien ce qu'il y avait eu pour lui dans mon cœur.

Je sais maintenant que mon aveu éclaira dans sa mémoire mille faits oubliés jusque-là et qui bientôt lui ouvrirent les yeux. Il comprit enfin; et moi, j'aurais dû me taire; mais dans ces alternatives de crainte et de désir, j'avais perdu quelque peu de ma paix reconquise, et malgré moi, je fis des allusions qu'il eût été plus sage de ne pas faire.

Ainsi, Régis me parlant d'une exposition que nous avions vue au printemps avec Daisy, je pus seulement lui répondre :

— Je n'ai même pas regardé ces tableaux dont vous parlez.

— Pourquoi?

— J'étais trop malheureuse ce jour-là!

Il fit un geste de surprise, ouvrit la bouche pour une question, et, se rappelant sans doute les détails de ce jour envolé, où il s'était montré si heureux de voir Daisy, il ne me demanda rien.

Je mis bien vite la conversation sur un autre sujet, mais l'esprit de Régis était ailleurs, et, sans transition, il me dit :

— Comment avez-vous pu être si bonne, chère Thérèse? Je vous ai fait souffrir, et je ne m'en doutais pas!

La douceur de sa voix m'attendrit jusqu'aux larmes. Il s'en aperçut et, très ému lui-même, continua :

— Ne croyez pas que ce que vous m'avez dit me donne le moindre plaisir de vanité. Vous avez souffert à cause de moi, cette pensée me fait mal, et c'est tout.

— Oublions cela, répliquai-je. Je suis bien guérie maintenant, je ne souffre plus. Au contraire, l'épreuve m'a rendu plus chère encore l'amitié qui nous unit.

— Un seul mot, Thérèse. N'avez-vous jamais eu de rancune contre Daisy?

— Jamais. La pauvre petite, ce n'était pas sa faute si vous l'aimiez.

D'un ton humble, je conclus :

— Je vous ai fait voir ma faiblesse, alors, vous me jugez capable de tous les mauvais sentiments.

— Chère petite amie, dit-il bien vite, vous ne savez pas combien je suis ravi de vous savoir un cœur faible comme les autres femmes! Jusqu'ici, je vous considérais comme un être inaccessible, une sainte que l'on vénère et qui doit rester toujours très haut et très loin. Je sais maintenant que vous pouvez aimer, souffrir, être humaine; vous êtes ainsi plus près de moi; je ne crains plus que vous ne sachiez pas me comprendre, et j'en suis très heureux.

Ces paroles auraient dû me couvrir de confusion. Elles m'apprenaient que j'étais tombée du piédestal où m'avait placée l'aveugle admiration de mon ami... Pourtant, je n'en ressentis qu'une inexplicable douceur.

VIII

Deux jours plus tard, j'étais dans ma chambre, fatiguée d'une après-midi canulaire passée chez nos amis de Meudon, quand Cécile, notre unique bonne, frappa à ma porte.

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

— Mademoiselle, M. Bertal est venu, il a laissé un paquet pour Mademoiselle. Je l'ai porté dans l'atelier de Mademoiselle.

— Bien. C'est tout?

— Il a dit qu'il viendrait demain matin chercher Mademoiselle pour aller peindre.

— Merci.

Un paquet! Je n'avais chargé Régis d'aucune commission pour moi. Qu'avait-il donc apporté?

J'allai bien vite à mon atelier et, pressée comme une enfant curieuse, je déballai, sans examen préalable, l'objet que Cécile avait posé sur le bahut.

C'était... l'*Homme au gant*, du Titien. Une reproduction de moindres dimensions que celle de Daisy, mais plus jolie encore; une gravure en couleurs, adorable et précieuse, dans un cadre plat, sans aucun ornement.

Ma première impression, le ravissement, fut bientôt emportée par un flot de colère et d'indignation.

L'*Homme au gant !* Ainsi, c'était mon tour !

Après Daisy, après Lisa Bosquet, après toutes celles d'Amérique et du Canada, toutes celles que je ne connaissais pas, c'était moi, le caprice du moment ! J'en recevais ce jour-là l'investiture et la preuve. Il ne me savait pas si bien renseignée; sans quoi, il n'eût pas osé !... Voilà donc comment il traitait cette amitié si chère ! Cette amitié, pour lui, n'était sans doute qu'une forme nouvelle de flirt... Après mes confidences, il me considérait comme une nouvelle conquête. Ah ! quelle douleur, mille fois pire que la déception apportée trois ans plus tôt par Robert Cressy. Devais-je donc être perpétuellement déçue?...

L'annonce du dîner interrompit ces amères réflexions. Toute la soirée, je parlai beaucoup, j'eus même des mots drôles qui amusèrent maman et ma tante; mais de bonne heure je me retirai dans ma chambre, pour reprendre le fil de ma colère interrompue.

Je me sentais outragée, et je méditais des représailles. Lui fermerais-je ma porte, désormais? Lui renverrais-je son présent sans lui dire pourquoi? Je ne le savais pas encore; mais, pour commencer, je ne peindrais pas avec lui le lendemain. Cela, c'était chose décidée. Dès mon réveil, je préviendrais Cécile pour qu'elle dît à Régis que je ne sortirais point.

Sur cette belle résolution, j'essayai de m'endormir... Le sommeil fut long, très long à m'apporter l'oubli.

Dès six heures, le lendemain, un beau rayon de soleil vint m'ouvrir les yeux. Il faisait un temps adorable, et ma première pensée fut pour Régis. Chaque

matin, je me demandais ainsi : « Le verrai-je? » Quand je pouvais répondre : « Oui », tout souriait autour de moi.

Ce jour-là, il devait venir me prendre pour peindre en plein air, et c'est moi qui choisissais de ne point aller avec lui. Cette résolution prise la nuit se présentait à la lumière du jour sous un aspect tout nouveau. Je commençai à argumenter avec moi-même :

« Pourquoi ne point voir Régis? Je ne pouvais rompre si brusquement nos relations amicales, et d'ailleurs, je ne le voulais pas. Alors, ne valait-il pas mieux le rencontrer tout de suite pour lui bien montrer ma nouvelle attitude? »

J'inventai mille prétextes, mille raisons de revenir sur ma décision de la veille, et je n'osai point m'avouer la seule qui fût vraie : mon ardent désir de le voir, malgré lui, malgré moi, malgré tout.

Il vint à huit heures, j'étais prête. Il était si gai, si épanoui pour me proposer d'aller au parc Monceau, qu'il ne remarqua pas mon air contraint. Par les rues encore fraîches, nous nous rendîmes à une station du métro. Je n'avais pas soufflé mot de son présent, ce fut lui qui m'en parla tandis que nous attendions le train.

— Thérèse, dit-il très simplement, vous a-t-on remis ce que j'ai porté chez vous hier?

— Une gravure en couleurs? demandai-je.

— Oui, l'*Homme au gant*, du Titien. Vous plaît-elle?

— Elle est très jolie, répliquai-je sans répondre.

Un silence s'ensuivit, qui, je le sentais, étonna Régis. Il s'attendait à quelques remerciements de ma part.

— Je suis content que vous la trouviez jolie, dit-il enfin.

Moi, je ne savais que répondre! Parlerais-je d'autre chose, lui laissant le malaise de ne pas comprendre mon silence? Ou bien, m'expliquerais-je tout de suite, franchement, selon l'habitude que j'avais prise, de penser tout haut devant lui? Cette habitude, qui m'était devenue si douce, prévalut, mais nous étions sur le quai du métro, entourés d'indifférents ou de curieux. Je dis seulement :

— Ces reproductions de l'*Homme au gant,* les achetez-vous à la douzaine, Régis?

Je ne le regardais pas, mais je sentais sur moi son regard, son regard étonné, plein de questions.

— A la douzaine?... répéta-t-il.

Le train sortait avec bruit du tunnel sombre; la foule s'avança au bord du quai. Au moment d'entrer dans notre wagon, je dis encore :

— Il ne me convient pas d'être mise sur le même pied qu'Élisabeth Bosquet.

La porte du wagon se referma sur nous. Je vis, en face de moi, Régis très pâle et dont les lèvres tremblaient un peu. Nous fîmes le trajet sans échanger une parole. Au point d'arrivée, avant de sortir de la station, il prononça d'une voix sourde :

— Thérèse! comment avez-vous pu me dire une telle chose?

Au parc Monceau, nous cherchâmes longtemps une place favorable; aucune ne nous semblait bonne, aucune ne nous semblait jolie. De guerre lasse, nous nous assîmes en face d'un saule dont les longues

branches pleureuses s'harmonisaient bien avec la couleur du ciel et celle des arbres d'alentour.

Je dessinais déjà, que Régis n'avait même pas ouvert sa boîte de peinture.

— Ne faites-vous rien? lui demandai-je.

— Je n'ai pas envie de travailler, répondit-il d'une voix morne.

— Alors, pourquoi êtes-vous venu ici? demandai-je durement.

Il ne répliqua rien. Ses yeux tristes étaient fixés au loin, dans le vague; ses lèvres closes portaient une expression amère dans leurs coins abaissés; il était malheureux. Au lieu de me toucher, ce spectacle m'irrita.

— Est-ce à cause de cette gravure, que vous faites la tête? demandai-je encore.

— Je ne fais pas la tête, Thérèse, j'ai de la peine; voilà tout.

Cet aveu, dit très simplement, fit tomber ma colère, d'un seul coup. Ah! qu'il fallait peu de chose pour me ramener à lui! Pourtant, dans mon âme apaisée, je ressentais encore la douleur que m'avait apportée son malheureux présent. Je dis avec douceur :

— Aussi, Régis, pourquoi m'avoir donné la même chose qu'aux autres? et me l'avoir donné quand j'ai commis l'imprudence de vous dire le secret que j'aurais dû vous taire? Vous me connaissez depuis six mois, et vous ne m'avez jamais fait de cadeau; pourquoi *celui-là,* et pourquoi *aujourd'hui?*

— Vous avez raison, Thérèse, je suis un maladroit; je le comprends maintenant, mais je n'ai pas réfléchi à

tout cela. Avec vous, — c'est un tel repos pour moi! — je ne calcule ni mes paroles, ni mes actes; je parle spontanément, j'agis de même, sûr d'être toujours compris. Hier, j'ai vu par hasard cette gravure chez un marchand, je l'ai trouvée jolie, il m'a semblé que vous l'aimeriez. Alors, je l'ai achetée pour vous faire plaisir, et parce que je l'aimais moi-même. C'est tout. J'ai donné un *Homme au gant* à Élisabeth Bosquet, c'est vrai, mais je croyais que vous ne le saviez pas... et à vrai dire, je l'avais oublié...

— Ne parlons plus de cela, interrompis-je, vos raisons sont bonnes.

— Parlons-en, au contraire, pour n'avoir pas à y revenir plus tard. Vous m'avez dit, Thérèse, que vous ne vouliez pas être mise sur le même pied qu'Élisabeth Bosquet. Comment pouvez-vous faire une telle comparaison? Ne savez-vous donc pas à quel point je vous respecte?... La preuve qu'il n'y a rien d'offensant dans ce malheureux cadeau, c'est que j'en ai fait un semblable à Daisy... Thérèse, vous ne direz pas que je ne respectais pas Daisy.

Il continua, sans voir mon geste pour l'arrêter :

— Je voulais simplement vous faire plaisir, je me suis trompé, c'est peu de chose... Mais vous ne m'avez pas compris, et cela me fait mal.

A ce moment, il leva les yeux sur moi, ses yeux pleins de larmes prêtes à couler.

A cette vue, j'oubliai tout; ma rancune fondit comme neige au soleil. Régis, où étaient vos sourires empressés, vos grâces, vos gestes indolents qui avaient conquis tout l'atelier Barratin? Les autres avaient vu

vos sourires, moi seule je connaissais vos larmes, et pour cela, je vous sentais à moi comme je ne l'avais jamais senti.

— Mon ami, lui dis-je, je ne pensais pas vous faire tant de peine. C'est que, voyez-vous, j'ai eu déjà, en amitié, une expérience cruelle, et la vôtre m'est si précieuse, que je tremble à la seule pensée de la perdre. Je me suis montrée ombrageuse, j'ai eu tort, je le regrette. Donnez-moi la main et oubliez ce que je vous ai dit.

Il prit la main que je lui tendais, la serra doucement et s'efforça de sourire; mais son visage restait triste, et ses yeux désolés.

— Voyons, Régis!

— Thérèse, j'ai peur que *cela* reste toujours entre nous. Quand vous regarderez ce tableau, j'ai peur que cette affreuse pensée vous revienne encore... Je ne le veux pas. Aussi cette gravure, je ne vous la donne pas, je vous la prête. Si, en la voyant, vous retrouvez, — si peu que ce soit, — le soupçon que vous aviez ce matin, rendez-la-moi aussitôt, car elle n'est pas à vous, Thérèse, je ne vous ai fait aucun présent.

Cette proposition, murmurée d'une voie tremblante, me remua profondément. Pour rassurer mon ami, je lui dis :

— Et si, plus tard, je suis sûre de pouvoir regarder le tableau sans mauvaise pensée, si je l'aime beaucoup, je vous demanderai de me le donner.

Cette fois, son regard s'éclaira, il respira très fort, soulagé d'un grand poids, tandis qu'une douceur nouvelle me dilatait le cœur.

Tout travail fut abandonné, ce jour-là. Nous marchâmes lentement dans les allées pleines de soleil; des géraniums éclatants mettaient leur flamme sur l'herbe des pelouses; des roses épanouies déployaient autour d'elles leurs grâces et leurs parfums; les gens que nous rencontrions avaient tous du bonheur dans les yeux. Nous ne disions rien, mais ce silence ne nous pesait pas.

Soudain, Régis parla, comme s'il poursuivait une conversation commencée :

— Pour que nous ne risquions plus de ne pas nous comprendre, Thérèse, nous penserons ensemble, désormais.

Chères paroles! Mon cœur les a recueillies, et ma mémoire les conserve comme un trésor infiniment précieux.

Rentrée chez moi, je sortis la gravure du coffre où je l'avais jetée la veille avec les papiers et les ficelles de son emballage. Elle venait de prendre pour moi une valeur si grande, que je la préférais à toutes les choses que je possédais et que j'avais aimées jusque-là : je la voyais à travers les larmes de Régis, et ces larmes lui donnaient une incomparable beauté.

Tandis que je la tenais en pleine lumière, entre mes mains ferventes, elle devint pour moi comme le symbole mystérieux et sacré de notre amitié; aussi, la pensée de l'exposer aux regards des indifférents me sembla-t-elle une profanation.

Je l'enfermai tout au fond du coffre que seule, je pouvais ouvrir, et hormis ceux de Régis, à qui j'expliquai la chose, d'autres yeux que les miens ne l'ont encore jamais regardée.

IX

La veille de notre départ pour la Savoie, je rencontrai par hasard Régis au Luxembourg.

— Je n'ai pas le temps de m'arrêter, lui dis-je, nous partons demain, et j'ai encore trente-six courses à faire.

— Vous n'en ferez que trente-cinq, ou vingt-cinq, ou pas du tout, répliqua-t-il en riant, mais je vous garde. Vous n'avez pas voulu de moi chez vous, aujourd'hui... Le Ciel qui vous place sur mon chemin s'est chargé de ma revanche. Songez donc, ma petite Thérèse, que nous allons être deux grands mois sans nous voir. Qu'est-ce que je vais devenir, pendant ce temps-là?

— Et moi donc!

Cette exclamation était un cri du cœur. La perspective d'une si longue séparation nous désolait tous deux.

— Profitons donc de la bonne chance qui nous arrive, reprit-il, et donnez-moi un petit moment.

Ce disant, il m'entraîna du côté de la statue de Watteau où deux chaises vacantes semblaient mises là exprès pour nous.

— Est-ce que c'est long, deux mois? demanda-t-il en s'asseyant.

— Très long! répondis-je avec un sourire.

— Vous ne m'oublierez pas, pendant ce temps-là, Thérèse?

— Parlez-vous sérieusement, Régis?

— C'est que l'habitude de vous voir très souvent m'est devenue si douce que je veux la garder toute ma vie.

— Moi aussi, Régis.

— Plus je vous connais, Thérèse, plus ma confiance en vous augmente, surtout depuis que je vous sais humaine et capable de me comprendre dans mes faiblesses. Je sens que je pourrais tout vous dire, même ce que je ne me suis jamais bien avoué à moi-même.

— Vous pourriez tout me dire! Vous ne me dites donc pas tout, Régis?

— Je vous dis tout ce qui est *moi,* Thérèse, mais il y a, dans mon passé, des choses qui ne sont plus moi, que j'ai gardées bien cachées jusqu'ici, et auxquelles je ne veux plus jamais penser. Eh bien! je sens que maintenant je pourrais vous les dire, à vous, et je vous les dirai un jour. Je n'ai pas manqué de confiance envers vous, mon amie... Nous avons tous notre jardin secret, même vous.

Comme je faisais un geste de protestation, il continua :

— Cette déception d'amitié, cette cruelle expérience à laquelle vous avez fait allusion, vous ne me l'avez jamais racontée... Je suis sûre que vous ne l'avez dite à personne.

— C'est vrai.

— Vous voyez bien, Thérèse... votre jardin secret.

— Mais non, Régis, cette petite histoire n'intéresserait personne...

Il m'interrompit et dit avec émotion :

— Tout, de vous, m'intéresse, et je voudrais tout savoir.

— Alors, Régis, moi aussi, je vous raconterai cela plus tard. Aujourd'hui, il fait trop beau; ce grand soleil ne convient pas aux confidences.

... Beaux paysages de la Savoie, vos charmes furent impuissants à me faire oublier la longueur de ces vacances loin de mon ami. Chaque soir j'effaçais un jour sur mon calendrier, et je soupirais de voir s'approcher si lentement la date, — marquée d'une ligne rouge, — de notre retour à Paris.

Le matin du départ, il m'avait dit : « Soyez bonne, écrivez-moi longuement et souvent. » Je lui avais fait la même demande, et dès mon arrivée au lieu de nos vacances, mon seul souci fut d'attendre ses lettres. Chacune de celles qui m'arrivait était mise dans la petite sacoche qui ne me quittait pas, et relue dix fois le jour. Je faisais de cette lecture mes délices et mon tourment, ravie de le savoir malheureux de mon absence, émue de cette finesse d'intuition qui lui faisait deviner, de si loin, ce qui se passait en moi, et qu'il comprenait mieux que moi-même, chagrine aussi quand les pages étaient plus courtes ou moins tendres que je l'avais attendu. Il me disait l'emploi de toutes ses journées, et comment il occupait ses trop nombreux loisirs à faire des visites qu'il avait toujours remises depuis son arrivée à Paris. Les lettres d'introduction qu'il avait apportées du Canada auraient dû

lui ouvrir depuis six mois d'agréables maisons, si son indolence ne les avait laissées dans un tiroir de son bureau. Il trouvait beaucoup de portes closes en cette saison estivale, mais deux ou trois familles étaient encore là et le reçurent aimablement.

« Je prévois un hiver mondain, m'écrivait-il, ce qui ne me réjouit guère. »

Moi non plus, cette perspective ne me réjouissait pas. Je commençais à maudire mon éloignement de Paris, car j'aurais voulu garder Régis pour moi toute seule.

C'était une chose nouvelle dans mon caractère que cet exclusivisme que je découvrais avec stupeur. J'avais toujours reconnu à mes amis le droit d'avoir en dehors de moi des relations et des intérêts, et pourtant j'aimais bien mes amis... Mais comment comparer la torpeur de mon passé avec l'intensité de vie, chaque jour plus grande, de mon présent? Je ne me reconnaissais plus. D'humeur facile, et toujours contente, d'habitude, voilà que je commençais à me sentir des aspirations immenses, et jamais satisfaites. Contemplais-je un coucher de soleil sur la montagne? Sa beauté me faisait mal; éperdue d'admiration, je souffrais en me disant :

« Cela pourrait être encore plus beau... »

La lecture d'un poème que j'aimais entre tous me laissait l'impression d'une perfection incomplète, le désir qu'il contînt autre chose que je n'expliquais pas et qui m'eût apaisée.

Mon amitié exclusive souffrait maintenant de l'élément étranger que Régis introduisait dans sa vie, et

souffrait aussi du passé que ressuscitait en moi le souvenir de Daisy. Il me semblait que mon retour à Paris pourrait seul calmer le tumulte de mes sentiments.

Et les semaines se traînaient, interminables, dans le cadre enchanteur du pays savoisien. La seule minute qui comptât pour moi, chaque soir, était celle où, d'un trait net, j'effaçais sur mon calendrier le jour qui venait de s'écouler.

X

Je ne sais pas qui fut le plus heureux, de Régis ou de moi, quand nous nous retrouvâmes après deux mois de séparation. Nous avions tant de choses à nous dire que, à l'issue de chacune de ses visites, nous convenions de nous revoir le lendemain.

Une réflexion de ma mère m'amena un jour à considérer la place qu'il tenait dans ma vie. J'en fus effrayée.

Pour nous éprouver l'un et l'autre, nous décidâmes de rester toute une journée sans nous voir.

Ah! qu'elle fut longue, cette journée d'épreuve! Tous mes efforts pour m'intéresser à un travail ou à une lecture ne firent que me rendre travail et lecture plus pénibles encore. Plusieurs fois, je sortis, pour rentrer aussitôt, et je comptais les heures qui me séparaient du lendemain. A la nuit noire, je sortis de nouveau. La rue sombre me plaisait; elle me disait que les pires choses finissent, que ce serait bientôt demain... A cette pensée, je riais aux étoiles qui s'allumaient là-haut. Dans mon besoin de calme et de prière, je me dirigeais vers notre église, quand la voix que j'aimais prononça mon nom :

— Thérèse!

Il était là ! En me retournant, je pouvais reconnaître son visage heureux et tourmenté.

— Ah ! j'avais tant besoin de vous voir, dit-il.

— Que faisiez-vous là, Régis ?

— Rien. Je rôdais par ici, dans l'espérance de vous rencontrer. J'avais tant besoin de vous voir ! répéta-t-il.

— Pourquoi ? demandai-je alarmée.

— Je ne sais pas, je suis tourmenté, je souffre, j'ai mille choses à vous dire...

— Mon ami, vous me les direz demain. Aujourd'hui, ayons le courage de tenir notre résolution jusqu'au bout.

J'entrai dans l'église, heureuse et bouleversée, et je ne sus rien dire à Dieu, ce soir-là.

— ... Eh bien ! maintenant, racontez-moi ce qu'il y a.

C'était le lendemain, de bonne heure dans l'après-midi. Régis, assis sur le divan au coin de la cheminée où brûlait le premier feu de la saison, me regardait de ce regard qui m'avait tant impressionnée huit mois plus tôt.

— Il n'y a rien, répondit-il. Aujourd'hui, je vous vois, je suis tranquille, et je ne sais même plus pourquoi j'étais si tourmenté hier. Thérèse, cette journée a été atroce. Je suis resté chez moi, enfermé tout seul, sans rien faire, et je pensais, je pensais. J'aurais voulu vous dire tout ce qu'il y avait dans ma tête ; j'imaginais que sur tel ou tel point, nous ne serions pas du même avis, et cela me faisait mal. Il me semblait nécessaire de vous voir tout de suite pour dissiper tout malentendu. Aujourd'hui, nous sommes ensemble,

je sais qu'il n'y a pas de malentendu entre nous, et j'ai recouvré ma paix. Thérèse, qu'est-ce qui nous obligeait à souffrir ainsi?

— Vous avez raison, nous ne recommencerons plus jamais, approuvai-je avec ferveur.

D'ailleurs, à quoi bon recommencer? La preuve n'était-elle pas faite? Si j'avais été sincère avec moi-même, j'aurais convenu, dès ce moment-là, que Régis était devenu tout pour moi, et que la seule amitié n'apporte pas, dans un jour de séparation, cette langueur et cette souffrance que je me sentais incapable de supporter une seconde fois. J'aurais compris que le brouillard de mon cœur était dissipé, et que je possédais enfin la lumière et la vie. Dans le rayonnement d'aurore qui me ravissait, j'aurais deviné l'éblouissement tout proche, j'aurais pressenti le soleil du grand amour, qui tremblait au bord de mon horizon. Mais je voulais être guérie d'une faiblesse que j'avais jusque-là condamnée, et je ne cherchais point à m'expliquer pourquoi la nouvelle attitude de Régis me rendait si heureuse.

Pendant les vacances, mes souvenirs ressassés avaient fortifié ma conviction qu'il n'avait pas d'amour pour moi. Je le croyais toujours occupé de Daisy, bien qu'il m'en parlât fort peu, et cette pensée me faisait interpréter à ma façon certaines tristesses qu'il ne m'expliquait pas.

Mais, au lendemain de notre journée d'épreuve, sa souffrance avouée, ses regards plus longs et plus doux, me firent pleurer de joie, quand, restée seule, je revis tout cela. Je compris qu'il m'aimait, ou qu'il allait

m'aimer, et, de bonne foi, je crus changés les rôles du printemps précédent :

— C'est trop tard, pensai-je avec un soupir. Quand je l'aimais d'amour, il n'avait pour moi qu'une tranquille amitié, et il commence à m'aimer maintenant que je ne suis plus que son amie. Mais je ne le ferai pas souffrir comme il m'a fait souffrir...

Toutefois, je doutais encore : je me trompais peut-être; et si Daisy revenait, ne le reprendrait-elle pas?

Régis s'aperçut de mon trouble.

— Je ne veux rien de caché entre nous, me dit-il un soir.

— Je ne vous cache rien, Régis.

Je ne mentais pas, car c'est aujourd'hui seulement que je vois clair en mon cœur de ce temps-là.

— Bien vrai? dit-il. Alors, racontez-moi cette déception d'amitié que vous n'avez jamais dite à personne, et moi, je vous ouvrirai la porte de mon jardin secret.

Nous étions dans mon atelier. Maman et ma tante, sorties de bonne heure, devaient passer l'après-midi à l'ouvroir de la paroisse.

Il faisait doux, dehors, et j'avais laissé tomber le feu dans la cheminée; les cendres étaient embrasées; distraitement, du bout des pincettes, j'en faisais jaillir des étincelles. Daisy souriait dans son cadre d'or bruni. Régis ne la voyait pas. Le coude sur son genou et le menton appuyé à son poing fermé, c'est moi qu'il regardait entre ses paupières mi-closes.

Mes souvenirs tourbillonnaient dans ma tête en feu.

Et parce qu'*il* me l'avait demandé, ces souvenirs se traduisirent en phrases que mes lèvres prononcèrent sans ordre, sans art, au courant de ma pensée.

— Régis, je vous ai déjà parlé de Robert Cressy. Vous savez que je l'ai connu il y a trois ans, chez Barratin. Daisy n'était pas encore là et ne l'a jamais vu.

« Robert m'a plu à notre première rencontre. Excusez ma franchise, il était tout le contraire de vous : vif, large d'épaules, brusque, parlant beaucoup, un peu rude parfois, il m'attira par ses défauts mêmes qui me semblaient un excès de franchise. La sympathie fut réciproque ; il me traita tout de suite en camarade, et sa prédilection pour moi fut reconnue sans conteste par tout l'atelier.

« Un jour, il y eut une petite altercation entre une élève assez médiocre et moi, au sujet d'une place qu'elle voulait prendre et que je prétendais m'appartenir. J'étais de mauvaise humeur ce matin-là, et je traitai sans douceur notre compagne qui dut enfin céder. A peine étais-je installée à la place conquise que Robert s'approcha de moi et me dit rudement :

« — Vous avez eu tort ! »

« Puis il s'éloigna, me laissant tout interloquée.

« Pendant le repos du modèle, je demandai à Robert :

« — Pourquoi dites-vous que j'ai eu tort ? »

« — Parce que vous n'aviez pas plus de droits sur cette place que Mlle A... »

« — Pardon, Robert... »

« — Non, vous n'aviez pas plus de droits qu'elle, et vous le savez bien. Vous avez abusé de votre supério-

rité sur elle en l'obligeant à vous céder; de plus, vous avez exercé votre esprit contre elle, quand vous savez qu'elle est incapable de vous répondre. Ce n'est pas bien. »

« Jamais un homme ne m'avait parlé ainsi. Je fus ravie de cette courageuse franchise, et je lui tendis la main en disant :

« — Vous avez raison, merci. »

« De ce jour, notre camaraderie devint de l'amitié.

« Il n'avait pas attendu si longtemps pour venir ici où ma mère l'accueillait bien; et je crus vivre le rêve délicieux d'une amitié véritable avec un homme intelligent.

« Si jamais j'entendis de rudes vérités, ce fut bien sa bouche qui les proféra; il faut dire que je lui rendais la pareille, et que nous nous faisions plus souvent des observations et des reproches que des compliments. J'étais très heureuse; il me semblait avoir un frère. Jamais mon sentiment pour lui ne fut troublé par une jalousie ou par une considération sentimentale. Il était fiancé avec une amie d'enfance; loin de me déplaire, cette circonstance me réjouissait en me promettant une sœur dans la future femme de mon ami.

« Ce bonheur dura six à sept mois... »

— Et puis? demanda Régis.

— Et puis tout s'écroula.

« C'était un soir d'été; nous causions tranquillement, ici même. Je lui racontais je ne sais plus quoi. Tout en parlant, je tricotais; je ne le regardais donc pas, mais j'avais l'impression qu'il écoutait mal.

« Il se leva ; je continuai mon récit et mon travail. Il vint auprès de moi, et soudain, sans que j'eusse pu me douter de son intention, il se pencha, prit ma tête entre ses mains, et m'embrassa. Je sens encore sur ma joue la brûlure de son baiser... »

Régis, les yeux fermés, ne semblait pas entendre. Je continuai pourtant :

« Ce fut pour moi comme un coup de tonnerre dans un ciel sans nuages. Ne rêvais-je pas? Mon tricot s'échappa de mes mains et, d'un geste brusque, j'éloignai Robert en disant :

« — Est-ce que vous êtes fou? »

« Lui, toujours prompt à parler, ne répondit pas.

« — Robert, je veux bien que vous me considériez comme votre sœur, cependant je ne vous permets pas de telles familiarités ou de telles plaisanteries. »

« Il dit enfin :

« — Ce n'est pas une plaisanterie. Et puis, Thérèse, pourquoi parler ainsi de frère et de sœur? Jouez-vous la comédie? »

« Moi, je tombais des nues. Sincèrement, je crus toute une minute qu'il avait perdu la raison.

« — La comédie? répétai-je. Quelle comédie? »

« — Voyons, continua-t-il, vous ne pouvez pas croire sérieusement qu'une amitié fraternelle soit possible entre deux êtres jeunes, bien portants, sympathiques l'un à l'autre, comme nous le sommes. »

« A cette minute, — vous ne me croirez peut-être pas, Régis, — mais je ne comprenais pas encore.

« — Que voulez-vous dire? demandai-je. »

« — Seulement ceci : je vous aime, vous me le

permettez, et à moins d'être une abominable coquette, vous ne me refuserez pas la joie de vous le dire et, de temps en temps, la grâce d'un baiser. »

« Ce fut un écroulement de toutes mes illusions, de tout ce qui me faisait la vie heureuse et légère. L'écroulement d'un château de cartes, direz-vous. Peut-être, mais je ne le savais pas.

« — Robert! m'écriai-je, est-ce ainsi que vous traitez notre bonne amitié? Comment osez-vous me parler de la sorte? Si vous ne me respectez pas, pensez au moins à votre fiancée. »

« — Je ne vous manque pas de respect en étant humain, répliqua-t-il. Quant à ma fiancée, elle ne souffre pas et elle n'aura pas à souffrir de mes sentiments pour vous. Et je ne lui ai pas promis un amour éternel. »

« Cet égoïsme brutal me révolta. Je voulus pourtant voir jusqu'où irait son cynisme.

« — Si vous m'aimez, lui dis-je, votre fiancée souffrira, car je suppose que vous voudrez rompre vos fiançailles... »

« Il ne me laissa pas achever, disant :

« — J'y ai pensé, mais c'est trop difficile; nos familles sont liées depuis si longtemps; ce serait un vrai scandale, et cette pauvre Denise, je l'aime bien tout de même. »

« — Vous avez raison, Robert, parce que vous n'êtes pas sûr non plus d'avoir pour moi un amour éternel. Je dois vous dire encore que votre prudence est d'autant plus sage que moi, bien que je sois jeune, bien portante, et que vous m'ayez été sympathique, je

n'ai pas d'amour pour vous. Cela vous étonne peut-être, mais c'est ainsi. Il vous faut donc renoncer à l'espoir de me prendre de temps en temps un baiser, et même de me revoir jamais, car il ne me convient pas d'être exposée une seconde fois aux grossièretés d'un malotru comme vous. »

« Le pauvre garçon, à son tour, croyait à une plaisanterie. Il essaya de me fléchir, il s'excusa, il promit d'être sage, ce fut en vain. Il m'était devenu subitement odieux; le souvenir de son baiser et de ses propos me soulevait le cœur. Notre belle amitié était à jamais gâtée. A quoi bon entretenir un sentiment faux et dangereux?

« Je l'ai vu ce soir-là pour la dernière fois. »

Régis avait ouvert les yeux. Son regard était comme une caresse sur mon cœur endolori.

— Cela vous a fait beaucoup de peine? demanda-t-il.

— Beaucoup. Depuis, j'ai réfléchi; j'ai compris que ce gros garçon sanguin, matériel, capable d'excellente camaraderie avec un homme de son âge, ne pouvait se contenter, comme moi, d'une amitié idéale. J'ai pris mes désirs pour la réalité. Mon imprudence fut cruellement punie puisque, longtemps après, je ne voulais plus croire à l'amitié.

— Et maintenant?

— Maintenant, vous êtes venu, vous si doux, si différent de Robert. Je sais votre cœur occupé d'une autre, j'ai confiance en vous; alors, j'ai retrouvé ma foi.

— C'est parce que vous savez mon cœur occupé d'une autre que vous croyez à notre amitié?

— Oui. Et aussi parce que mon cœur, à moi, a souffert par vous. Nous sommes tous deux immunisés contre le danger.

— Vous croyez?

Il se leva pour partir, plus tôt ce jour-là que d'habitude. Debout contre la cheminée, il me tendit la main. Ses yeux, plus éloquents que des paroles, exprimaient un tel doute que je me sentis ébranlée à mon tour.

— Vous avez souffert par moi, répéta-t-il lentement.

— Oui, mais je ne crains plus rien, *je suis bien guérie,* maintenant, affirmai-je pour le convaincre et pour me convaincre moi-même.

Il serra très fort ma main qu'il tenait encore, et prononça de sa voix caressante :

— Je ne crois pas.

Puis il s'en alla très vite, sans que j'eusse dit un seul mot ou fait un seul geste de dénégation.

XI

Quand, après une nuit sans sommeil, je le revis lendemain, il me sembla différent de lui-même. Je ne retrouvais pas en lui cet élan qui, — à peine étions-nous ensemble, d'habitude, — lui faisait me dire tout ce que, depuis la veille, il avait vu, entendu et pensé. Il resta sans paroles, très doux et très lointain, avec sa timidité d'autrefois dont il m'avait déshabituée.

Moi, je ne savais que dire, je me sentais à mon tour étrangement timide en sa présence. Les mots qu'il avait prononcés en me quittant retentissaient encore à mes oreilles. J'aurais voulu m'en expliquer avec lui, et je tremblais à la seule pensée d'y faire une allusion. Ce silence me pesa si lourdement que, pour entendre sa voix, pour l'empêcher de penser à ce qui me troublait si fort, je demandai sans préambule :

— Régis, m'ouvrirez-vous aujourd'hui la porte de votre jardin secret?

Il sembla s'éveiller d'un rêve, regarda autour de lui et répondit :

— Pas comme cela. Cette lumière me gêne; laissez-moi rester dans l'ombre. Venez ici, à côté de moi, et

détournez un peu la tête. J'aurais trop honte si je sentais vos yeux sur moi.

Sans discuter, j'obéis. J'éteignis le plafonnier qui versait sur nous sa lumière rose, et je portai la petite lampe électrique derrière un grand vase, sur la cheminée, de manière à laisser dans l'ombre le divan où j'allai m'asseoir docilement auprès de Régis.

Les dernières lueurs du jour s'attardaient aux vitres de la baie... Je n'étais pas bien sûre de la réalité des choses, autour de moi.

— Ce que je vais vous dire, Thérèse, je ne l'ai jamais dit à personne au monde. C'est mon âme que je mets à nu devant vous, et c'est la plus grande preuve de confiance que je puisse vous donner, mon unique amie. Mais en faisant cela, j'ai peur. L'estime et l'amitié que vous m'avez données pourront-elles supporter cette épreuve?

Je répondis :

— Mon sentiment pour Robert avait supporté de bien fortes épreuves. J'ai reçu de lui bien des confidences qui pourraient difficilement être moins graves que les vôtres, et mon amitié n'en a pas été ébranlée.

— Alors, Thérèse, j'ai confiance en votre bonté. Ce qui vous semblera obscur dans mes paroles, je vous l'expliquerai. Ne laissez rien d'incompris ni de douteux, je ne veux pas une ombre entre nous. Vous avez le droit de me poser toutes les questions; mon devoir sera de vous y répondre. Maintenant, ne me regardez plus. Là, c'est bien ainsi.

Pendant deux heures, il parla, mettant, comme il l'avait dit, son âme à nu devant moi. Il m'avait déjà

raconté sa vie ; il me dit ce jour-là ce que personne n'en avait vu, ses premiers instincts, le cortège des désirs tortueux, des ambitions, des mensonges. Il me dit ses fautes cachées, quelques-unes très graves, et l'erreur déplorable dont il devra porter le poids toute sa vie. Je n'en écrirai rien ici.

De tout cela, Régis ne m'a jamais demandé le secret. Son extrême délicatesse n'a pas commis cette faute, mais ses confidences restent toujours enfouies dans mon cœur si profondément que je ne permets jamais à ma mémoire de pénétrer jusque-là, et que je ne suis pas bien sûre que, maintenant, elle saurait les y retrouver. Même dans ces pages écrites pour moi seule, je ne trahirai rien des confidences de mon ami.

Derrière la grande baie, le ciel était devenu tout noir. La voix de Régis n'était plus qu'un murmure. De temps à autre, il s'interrompait pour me demander :

— Comprenez-vous bien, Thérèse?

Ou encore :

— Ce que j'ai à dire est si difficile ! Aidez-moi.

Et pendant son aveu le plus grave, sa main qui tremblait prit doucement la mienne que je ne retirai pas. Chose merveilleuse ! Sa délicatesse était si grande, qu'il sut remuer toute cette boue, sans qu'une seule de ses paroles blessât le respect qu'il me devait. Sa confiance me touchait plus que ses fautes. Tandis qu'il me parlait encore, j'oubliai toutes les laideurs, les misères que j'avais entendues pour voir seulement sa conscience purifiée par l'aveu, son cœur sincère et tout à moi.

Quand il eut achevé, nos deux mains restèrent unies, brûlantes de la même émotion; je sentais sa fièvre monter ainsi jusqu'à mon cœur; et là, soudain, ce fut l'éblouissement. Je fermai les yeux pour mieux voir en moi-même le soleil du grand amour. Je n'essayais plus de reculer ni de me mentir; j'étais vaincue et j'en frémissais de joie.

Rien ne me trahit, pas un mot, pas un geste. Lui-même restait auprès de moi, immobile et muet; nous n'échangeâmes point d'aveux. Il n'en était plus besoin, nous nous cemprenions sans phrases.

Enfin, il se leva et, penché devant moi, ses mains sur mes épaules, il me regarda longtemps. Puis, pour mettre son visage plus près du mien, il s'agenouilla et me dit de sa voix délicieuse :

— Je vous considère comme une part de moi-même... Ce que j'éprouve pour vous, je ne l'ai jamais éprouvé pour personne au monde...

Ma joie excessive devenait une souffrance. Pour la réduire un peu, je voulus y mêler des doutes et des craintes.

— Régis, dis-je plaintivement, arrêtez-vous, il est encore temps. La voie où vous nous engagez est difficile et dangereuse. Je sens que si je vous livre mon cœur je serai exigeante ou jalouse, donnant beaucoup, mais demandant beaucoup, et capable de beaucoup souffrir.

— Vous n'aurez pas à souffrir par moi, Thérèse, et je ne vous rendrai pas jalouse.

— Régis, Régis, si je voyais faiblir ou changer votre sentiment, je pourrais en mourir...

— Mon sentiment ne changera pas, il ne pourra jamais changer, ma chérie...

C'était si merveilleusement beau que je laissai mon front s'appuyer à son épaule, incapable de penser, ou de vouloir autre chose que son amour.

XII

Les jours qui suivirent appartiennent-ils au rêve ou à la réalité? C'était bien le rêve, cette inertie de mes sens pour tout ce qui m'entourait, choses et gens que je regardais sans les voir, que j'écoutais sans les entendre, et dont j'ignorais parfois la présence immédiate. Mais c'était bien la réalité, cette plénitude de vie — jamais ressentie à ce point jusque-là — pour tout ce qui touchait, de près ou de loin, à mon amour.

Quand Régis était avec moi, tout m'émerveillait, les sons, les couleurs, les parfums. Paris dans sa parure d'automne se révélait à moi comme un pays enchanté; je tremblais de plaisir devant une rose épanouie; je trouvais de la beauté dans la morne grisaille d'un ciel sans reflet. La seule présence de mon ami opérait le miracle; son départ m'apportait chaque jour la même douleur, la même sensation de nuit, de froid, de solitude, avec l'attente fiévreuse du lendemain.

Quand il entrait, la chaleur et la lumière entraient avec lui. Il souriait tendrement, s'asseyait en face de moi et prenait mes deux mains entre les siennes... Quelques mots nous montraient que nos cœurs battaient à l'unisson; dans nos regards nous mettions nos deux âmes, et c'était tout.

Nous ne parlions guère... Pourtant, jaloux de mes moindres pensées, il voulait tout savoir de moi. Un jour, pour qu'il vît bien clair dans ma pensée profonde, je lui donnai mon petit livre bleu, ce confident de mon âme depuis des années. C'est auprès de moi, avec moi, qu'il voulut le lire... Oh! la douceur de ces lectures! le livre tremblant entre nos mains unies.

Cette harmonie de nos cœurs suffisait pour m'accabler de bonheur; je n'en demandais pas davantage; jamais un calcul d'avenir ne vint matérialiser mon amour pour Régis. Si j'avais eu quelque confidente, elle s'en serait étonnée sans doute; tout amour n'a-t-il pas son objet dans le mariage? Moi, jamais je n'avais mis le mariage dans mes plans de vie; je n'y songeai pas davantage quand j'eus donné mon cœur, et, cette pensée me fût-elle venue, je l'aurais éloignée comme une tentation. D'abord, je connaissais, dans la vie de Régis, des obstacles matériels et moraux qui, pour le moment du moins, lui interdisaient tout projet d'avenir; et puis, mon bonheur était si beau, si grand ainsi, que tout changement n'aurait fait que l'amoindrir. L'amour idéal qui me ravissait se serait alors transformé en amour vulgaire, avec ses soucis, ses appétits, ses petitesses, et je ne craignais qu'une chose, la diminution de notre amour.

C'est pourquoi, heureuse ainsi, je ne voulais rien d'autre, je ne pensais à rien d'autre, sûre de moi-même pour le présent et pour l'avenir.

Le présent... Oh! que je l'aimais! L'influence que Régis exerçait sur moi me causait un perpétuel étonnement. Moi, si fière de ma liberté, de mon indépen-

dance, j'étais devenue soumise au point de ne rien faire sans son agrément. C'est lui qui me conseillait en tout et qui décidait tout pour moi. Il me dit un jour que je ne devais négliger ni mon travail ni mes ambitions : je remis entre ses mains l'emploi de mes journées.

Il décida que je n'irais plus à l'académie et que je travaillerais chez moi pour le Salon du printemps suivant. Ce fut lui qui choisit le sujet de mon tableau : le portrait de ma mère. Il régla mes heures d'étude et de promenade, organisa le programme de mes lectures et de mes distractions mondaines; mes journées se passaient ainsi qu'il le voulait, et j'adorais la vie.

Un soir, il nous emmena, maman et moi, entendre une pianiste américaine à la salle Pleyel.

L'assistance était élégante et nombreuse, le programme intéressant; j'étais assise à côté de lui. A tout instant, je sentais son regard sur moi, je savais qu'il était occupé de moi, et tout en écoutant le concert, je ne pensais qu'à lui. Jamais la musique de Chopin ne m'avait aussi profondément remuée... Il me sembla que ce serait très bon de mourir là, pendant que pleurait un nocturne et que chantait mon cœur; mourir ainsi, d'extase et de joie.

Je levai les yeux sur mon ami, nos regards se rencontrèrent, le mien défaillant, le sien pénétrant, en caresse, jusqu'à mon âme, ce regard dont j'avais bien souvent rêvé et que, maintenant, je sentais si complètement à moi. Non, je ne voulais plus de la mort, je voulais la vie, toute la vie, avec sa beauté, ses joies et ses douleurs, puisque vivre, c'est aimer.

Comme nous sortions de la salle de concert, une voix derrière nous prononça le nom de Régis. Je me retournai en même temps que lui, et nous vîmes une charmante vieille dame à cheveux blancs qui tendit la main à mon ami.

— Quelle bonne rencontre! exclama-t-elle.

Après quelques phrases échangées, tandis que nous descendions l'escalier, Régis fit les présentations.

Le nom de Mme Dubuis m'était familier, Régis m'ayant souvent parlé d'elle depuis notre retour de Savoie. Vaguement cousine de M. Bertal le père, elle avait accueilli chaleureusement le fils quand, après huit mois de séjour à Paris, il s'était enfin décidé à lui rendre visite. C'était une femme hospitalière, très amateur d'art, de musique et de jeunesse. Aussi, son salon était-il toujours ouvert, le mardi soir, à une société intéressante et gaie.

Nous n'étions pas non plus des étrangers pour elle.

— Je ne connais que vous, mesdames, déclara-t-elle quand Régis nous eut présentées; je ne connais que vous. M. Bertal ne vient pas une fois chez moi sans chanter vos louanges. Vous avez raison, mon petit-cousin, votre amie Thérèse est charmante, et elle me plaît beaucoup. Il paraît que vous peignez à ravir, mademoiselle, et que vous jouez du piano comme un ange.

Je ne pus que rire, devant ces compliments en pleine figure, et je fis des frais pour plaire davantage encore à Mme Dubuis : Régis la trouvait aimable, ils étaient quelque peu cousins, cela suffisait pour qu'elle me fût sympathique.

Les choses allèrent si bien que cinq minutes plus tard, au moment de nous quitter, elle nous fit promettre, à ma mère et à moi, d'aller chez elle, avec Régis, le mardi suivant.

Nous étions aux premiers jours de décembre. Il plut ce mardi-là. Vers cinq heures, Régis vint prendre le thé au coin de mon feu; il fumait, l'odeur de son tabac flottait autour de nous. Il me dit :

— Nous sommes si bien comme cela! Si nous restions ici ce soir, au lieu d'aller chez des étrangers?

Je l'aurais préféré moi-même, mais comment expliquer ce caprice à ma mère? D'ailleurs, puisque je devais être avec mon ami, ici ou là, tout serait bien. Toutefois, ce désir de Régis me fut doux à entendre.

Le soir, il vint nous prendre pour aller chez Mme Dubuis. Quand nous arrivâmes, une douzaine de personnes riaient et causaient dans le salon plein de lumières. Deux seulement, deux femmes, attirèrent et retinrent mon attention : l'une, aux confins de l'âge mûr, qui parlait avec une volubilité extraordinaire; l'autre, toute jeune, de taille moyenne, mince, brnne, très jolie, qui ne disait rien. Elles nous furent présentées comme « Mme Barreau » et « Mlle Lécuyer ».

Mme Barreau s'empara bien vite de moi. En cinq minutes, j'appris qu'elle était veuve, riche, mère d'un phénix et grand'mère de deux chérubins, qu'elle adorait le théâtre et la musique, et qu'elle avait horreur de la solitude. Elle me donna, en outre, tous les renseignements que je pouvais désirer sur moi-même, sur mon caractère, mes goûts, mes occupations.

— Vous voyez, dit-elle, si l'on vous connaît ici! C'est que vous avez en M. Bertal un fervent admirateur; même, ajouta-t-elle avec un sourire en baissant la voix, même nous le soupçonnons d'être un fervent... adorateur. N'est-ce pas, ma petite Gilberte?

Mlle Lécuyer fit un geste indécis, tandis que mes joues brûlantes trahissaient ma confusion. Mais Mme Barreau ne s'en aperçut pas.

— Cette petite Gilberte est si fine! et si instruite! Croiriez-vous que cette jolie tête est remplie de choses pratiques et scientifiques?... Gilberte fait sa médecine, chère mademoiselle; elle en est à sa deuxième année. Cela vous étonne!...

En effet, cela m'étonnait; mais je n'en convins pas.

Mme Barreau continua à me parler de la jolie étudiante qui, depuis trois ans orpheline, habitait Paris, seule, dans un petit appartement meublé. L'amour de ses études lui faisait accepter sans peine cette vie anormale. Et, pour la distraire, ces dames l'invitaient souvent.

Je n'écoutais plus; ma pensée, amusée un moment, voulait retourner à Régis. Le bavardage de l'aimable dame ne fut bientôt pour moi qu'un bourdonnement importun. Une puissance mystérieuse attirait ailleurs mon attention et m'obligeait à tourner la tête. Mon ami me regardait. Une seconde, je ne vis plus que lui; il me semblait que nous étions seuls dans ce salon rempli d'indifférents; je lisais dans ses yeux un oubli pareil au mien... je voyais mon nom trembler sur ses lèvres.

Le contact d'une main sur la mienne me fit tres-

saillir et me ramena dans le salon de Mme Dubuis. Mlle Lécuyer me regardait entre ses paupières mi-closes, mais ses prunelles sombres se détournèrent avec indifférence, tandis que Mme Barreau continuait à parler :

— Vous étiez dans les nuages, mademoiselle Thérèse, je comprends bien cela, une artiste!... Je voulais seulement vous demander...

Que me demanda-t-elle? Je l'ai oublié. Il me resta seulement l'impression pénible de deux prunelles sombres fixées sur moi entre leurs paupières mi-closes.

— Pourquoi aviez-vous tant parlé de moi à toute cette société? demandai-je à Régis le lendemain. Mme Barreau me connaît comme si elle m'avait élevée.

— Lui ai-je parlé de vous? C'est bien possible, répondit-il gaiement. Quand vous connaîtrez mieux Mme Barreau, vous me pardonnerez mon intempérance de langage. Cette femme est un questionnaire vivant; elle ferait parler un mur.

— En tout cas, elle ne réussit guère à faire parler la petite étudiante.

— La petite étudiante? répéta-t-il.

— Oui, cette jolie muette qui s'appelle Mlle Lécuyer. Va-t-elle souvent chez Mme Dubuis?

— Il me semble l'y avoir vue plusieurs fois, répondit Régis en tirant une grosse bouffée de sa cigarette.

— Régis, comment la trouvez-vous?

— Qui?

— La petite étudiante.

— Je ne l'ai pas remarquée, Thérèse.

— Elle est cependant très jolie.

— Cela se peut. Mais quand vous n'êtes pas avec moi, je ne vois personne; et quand vous êtes là, je ne vois que vous!

Une rose qu'il m'avait donnée s'épanouissait dans un vase de cuivre; son parfum, mêlé à l'odeur ambrée des cigarettes orientales, remplissait la pièce d'une atmosphère de rêve, d'un rêve moins doux et moins beau que la réalité.

XIII

La joie que j'éprouvais de mon amour partagé n'allait pas sans une certaine exaltation d'orgueil : un sentiment idéal était possible, « entre deux êtres jeunes, bien portants, et sympathiques l'un à l'autre », selon l'expression de Robert Cressy. Mais un tel sentiment était rare, si rare que bien peu de gens y croyaient. Or, ce bonheur exceptionnel remplissait toute ma vie... De là, j'en arrivais à prendre en pitié les pauvres humains attachés à la terre par les liens d'un amour inférieur.

Une amie, jeune mariée ou nouvellement fiancée, me vantait-elle sa vie heureuse, je pensais en moi-même :

« Pauvre petite! Comment peut-elle se contenter de cette misère! »

Il me semblait que personne au monde n'avait jamais aimé jusque-là, et que le grand amour était un merveilleux secret auquel Régis et moi nous étions seuls initiés. Ce secret, je le gardais si jalousement en mon cœur que, longtemps, je craignis même d'en parler à mon ami.

Ce fut dans le courant de décembre que je lui dévoilai toute ma pensée sur la nature supérieure de

notre sentiment. Je m'attendais à quelque réponse éthérée; il me dit seulement en hochant la tête :

— Vous êtes beaucoup trop sentimentale.

— Sentimentale, moi! Je ne l'ai jamais été, Régis. Mes amies m'appelaient « la Raison même ».

— C'est que vos amies ne vous connaissaient pas.

— Régis, Régis, dites-moi que vous plaisantez... Dites-moi que j'ai raison et que vous pensez comme moi. J'ai tant besoin d'être sûre que vous ne m'aimez pas comme vous avez aimé les autres!... J'ai tant besoin d'être sûre que vous m'aimez vraiment.

— Vous êtes trop sentimentale, ma chérie, répéta-t-il, et vous ne devez pas douter de moi. Ce que j'éprouve pour vous est unique; cela ne suffit-il pas?

Je fis signe que oui, mais pour la première fois, je gardai la douleur de n'avoir pas trouvé sa pensée en conformité absolue avec la mienne. Ma sensibilité exaspérée en souffrit tellement que, le soir, je pleurai avant de m'endormir. J'avais perdu ma paix.

Je continuais à être heureuse; cependant, ce n'était plus ce bonheur idéal qui me donnait des ailes; je n'avais plus la certitude que notre sentiment fût unique et invulnérable; je m'ingéniais souvent à me tourmenter. Ainsi, j'épiais en Régis la moindre distraction, le plus léger signe d'indifférence, pour l'interpréter comme une lassitude. Je désirais maintenant des paroles enflammées, des protestations d'amour, des preuves de sa fidélité, tandis que, jusque-là, je m'étais contentée de laisser parler nos cœurs. Il lisait si bien en moi qu'il comprit tout. Il souffrit de ma souffrance,

m'accusa encore de sentimentalité, et me gronda tendrement.

Son influence sur moi fit que je lui dis un jour :

— Vous avez raison. J'étais sentimentale, sans le savoir, ou bien je le suis devenue depuis qu'un sentiment nouveau a bouleversé ma vie. Vous avez raison. Aidez-moi à combattre cette faiblesse indigne de nous. J'ai enfin compris, Régis, que le sentimentalisme n'est pas l'amour, qu'il est une illusion de l'amour, bonne à nous égarer. C'est une fleur inutile, riche et parfumée qui ne porte pas de fruit. Les fleurs les plus éclatantes se fanent et meurent sans laisser de souvenir. Celles qui donnent les meilleurs fruits sont souvent sans éclat et sans parfum. Régis, je ne vous demanderai plus de fleurs empoisonnées. J'aime votre amour, simple et fort. Ne me permettez pas d'en douter jamais.

De ce jour, je ne désirai plus ce que je n'avais pas; toutefois, ma paix ailée ne fut jamais reconquise : mon amour me rendait heureuse, mais je recommençais à souffrir de cette étrange inquiétude éprouvée déjà en Savoie. Il y avait en moi quelque chose d'inapaisé qui m'empêchait de jouir pleinement du bonheur présent; l'art ne me donnait plus de joies complètes; tout ce que je voyais ou entendais me semblait imparfait.

Un jour vint, — jour douloureux, — où je doutai, non pas de notre amour, mais de sa perfection.

— Il m'aime, me disais-je, mais il pourrait peut-être m'aimer mieux ou davantage...

Ceci fut moins pénible, cependant, que l'affreuse pensée qui, un soir, s'insinua dans mon esprit.

Régis était là, et je n'éprouvais pas le ravissement que m'apportait toujours sa présence.

— Commencerais-je à moins l'aimer? me demandai-je, inquiète.

Cette pensée me tortura... Mais je fus bientôt rassurée. Jamais je ne sentis aussi profondément mon amour qu'au lendemain de ce jour douloureux.

Régis, plus sage que moi, restait confiant dans le présent et dans l'avenir; il ne doutait ni de lui ni de moi. Pourtant il avait, lui aussi, des jours de tristesse qu'il n'expliquait pas et, parfois, une sorte de fièvre qui lui laissait le visage pâli, la voix altérée, le regard bouleversé. Quand nous nous disions adieu, c'était chaque jour le même déchirement.

En apparence, notre vie restait la même. Mon travail m'intéressait et j'avais rendu aussi rares que possible mes relations mondaines. Une exception était faite en faveur de Mmes Dubuis et Barreau, Régis m'ayant demandé d'aller à leurs réceptions « pour ne pas le laisser tout seul ». Ma mère aimait ces réunions amicales, et je l'y suivais volontiers puisque je savais y rencontrer mon ami. Nous y retrouvions aussi Mlle Lécuyer.

Dès notre seconde rencontre, cette jeune fille fit des frais d'amabilité pour moi. Je n'avais nulle raison de ne pas y répondre, et bientôt nous nous liâmes d'une espèce d'amitié.

C'est pourquoi je ne fus pas trop surprise lorsqu'elle vint à la maison, une après-midi de janvier. J'étais prête à sortir pour faire des visites, et j'attendais ma mère dans le salon. Gilberte Lécuyer entra,

délicieusement jolie dans un costume de drap tango.

— Je crains de vous déranger, mademoiselle, fit-elle sans franchir le seuil de la porte. Vous allez sortir?

Je l'assurai qu'elle ne me dérangeait pas, et je l'invitai à s'asseoir. Avec une charmante timidité, elle parla :

— Vous allez me trouver bien indiscrète, mademoiselle, de me présenter ainsi chez vous sans y être invitée... Mais je suis si seule à Paris, que j'ai parfois la nostalgie d'une amie. Je suis dans un de ces jours-là, et je passais devant votre porte... Alors, je suis entrée.

Charmée de cette simplicité, je lui tendis la main.

— Vous avez bien fait, mademoiselle.

— Vous ne savez pas combien il est triste de se sentir seule au monde, et de vivre perdue dans une grande ville où l'on n'a pas d'amis, continua-t-elle. Ces dames sont parfaites pour moi, mais elles sont d'une autre génération, et cela ne me suffit pas.

— N'avez-vous donc pas de camarades d'études? demandai-je. Les étudiants en médecine se lient facilement.

— Aucun ne m'attire; je ne sais pourquoi mes camarades me tiennent un peu à l'écart... Je me plaisais d'ailleurs dans ma solitude. C'est seulement depuis que je vous connais que cette solitude me pèse.

— Vous êtes charmante, mademoiselle.

— Vous trouvez? Alors, voulez-vous que je vienne quelquefois vous voir?

— Vous serez toujours la bienvenue, mademoiselle Gilberte.

— Merci, mais... ne vous dérangerai-je pas? Je n'ose venir au hasard.

— De bonne heure dans l'après-midi. à moins qu'il ne fasse très beau temps, vous aurez beaucoup de chances de me trouver à la maison, et vous ne me dérangerez pas. De bonne heure.

J'y insistais, pour me réserver l'heure de Régis que je ne voulais donner à personne. Mlle Lécuyer me remercia chaleureusement et refusa de rester davantage, craignant de retarder notre sortie.

Quand je racontai cette visite à Régis, le soir même, il fit la grimace.

— Je n'aime pas beaucoup vous voir entreprendre de nouvelles relations quand vous avez tant de peine à entretenir les anciennes, dit-il.

— Régis, qui m'a engagée à voir Mmes Dubuis et Barreau?

— Ce n'est pas la même chose : elles laissent vos journées libres, et elles ne vous prennent pas à moi.

— Soyez tranquille, mon ami, personne, — pas même Mlle Lécuyer, — ne me prendra jamais à vous.

Le mardi suivant, chez Mme Dubuis, Gilberte s'installa auprès de moi et ne me quitta pas de la soirée. Et quand Régis, fatigué du bavardage de Mme Barreau, vint se joindre à notre groupe, elle entama avec lui une discussion sur la psychologie des Américains. J'étais toute surprise de voir que la petite muette pouvait à ce point s'animer.

La première fois qu'il plut, elle vint me faire visite, dans l'après-midi, à mon atelier. Mes travaux l'intéressèrent; elle voulut voir mes études et me posa mille

questions qui, à défaut de connaissances artistiques, témoignaient chez elle d'un ardent désir de s'instruire. Puis elle me pria de lui jouer un peu de Schumann ou de Chopin. Le plaisir qu'elle en montra me flatta fort agréablement.

Quelques jours plus tard, elle revint, me fit des confidences, déplora sa situation d'orpheline, me mit au courant de sa très belle fortune et me pria de l'appeler par son prénom. Je ne pouvais moins faire que de lui demander la réciproque.

Régis s'amusa beaucoup de cette intimité à grande vitesse, lorsque je lui en contai les étapes.

Le lendemain, tandis que je revenais avec lui du Luxembourg, Gilberte surgit devant nous, manifestant une grande joie de cette rencontre. Elle savait des nouvelles si intéressantes, que nous nous trouvâmes à ma porte bien avant qu'elle eût fini de les narrer. Je la priai d'entrer, et ce soir-là, nous prîmes avec elle notre thé au coin de mon feu.

Il arriva plusieurs fois encore, lorsque nous sortions ensemble, Régis et moi, de trouver sur notre chemin de retour, Mlle Lécuyer qui passait par là. Nous échangions quelques mots si nous nous trouvions face à face, ou un salut quand trop d'espace nous séparait.

— Je crois que Gilberte Lécuyer nous surveille, dit un soir Régis en arrivant chez moi. Elle était au coin de la rue au moment où j'entrais ici; elle suppose que je ne l'ai pas vue; ne lui dites rien, surtout.

— Soyez tranquille, répondis-je contrariée.

Il était là, plus charmant que jamais... Après tout,

que nous importait Gilberte... et sa surveillance... et le monde entier?...

— Vous avez trop d'imagination, Régis. Qu'est-ce que cela peut faire à Gilberte que vous veniez me voir? Ne nous occupons pas des autres, mon ami.

XIV

— Serez-vous libre demain soir? demandai-je à Régis un matin de février.

— Pourquoi?

— Parce que nous aurons quelques personnes, dont Mme Barreau, Mme Dubuis, et Gilberte Lécuyer.

— Alors, je ne serai pas libre, répondit-il d'un air têtu.

— Cela, ce n'est pas gentil, monsieur Régis.

— Comprenez donc, ma petite Thérèse, que je viens ici pour vous seule. Si vous avez des invités, ce sera comme si vous n'étiez pas là; je ne vous aurai pas même une minute à moi. J'aime mieux rester dans mon trou et achever le lecture d'*André Cornélis* que vous m'avez prêté.

— Eh bien! moi, même si je ne puis pas échanger plus de quatre mots avec vous, cela me fera plaisir de vous voir et de vous savoir là.

— En cela nous différons, Thérèse. J'aime mieux rester loin de vous que de vous voir occupée d'autres personnes que moi.

— Vous allez bien chez Mme Dubuis.

— Oui, parce que vous ne vous y occupez guère des autres; mais ici, vous êtes maîtresse de maison, nous

sommes dans votre cadre, et j'y trouverais ma place prise, cela ne me plairait pas du tout.

— Nous aurons de la musique.

— Je n'y tiens pas.

Nous discutâmes encore longtemps sur ce sujet ; mes moqueries ne l'ébranlèrent pas. Enfin, je lui demandai d'assister à notre soirée, *pour me faire plaisir*. Alors, il céda, quoique d'assez mauvaise grâce.

Jamais Gilberte Lécuyer ne me sembla plus jolie qu'à cette réunion, dans une robe de crêpe de Chine blanc. Ce fut d'ailleurs l'opinion générale.

Connaissant son désir de se faire des amies, je la présentai à la gentille Madeleine d'Œlleray, mais Gilberte était retombée dans son mutisme de nos premières rencontres, et Madeleine découragée la laissa bientôt dans son coin pour retourner vers un groupe plus intéressant.

Régis arriva tard. Évidemment, il accomplissait envers moi un devoir d'obéissance. Je le récompensai d'un grand sourire, et après avoir écouté un bon moment les doléances de Mme Barreau sur les méfaits de sa cuisinière, j'allai au piano pour accompagner Madeleine que l'on priait de chanter.

Nous fîmes de la musique une partie de la soirée. Je jouai seule, je jouai des accompagnements, je tournai des pages, si bien que je n'eus pas le loisir de m'occuper du pauvre Régis. Toute contrite, je le cherchai dès que le piano fut fermé, craignant de lui trouver la mine sombre des jours où il n'était pas content. Je fus bien vite rassurée. Assis auprès de Gilberte Lécuyer, ils causaient comme deux bons camarades. La petite

muette avait retrouvé l'usage de la parole. La musique ne semblait pas les avoir beaucoup intéressés, ce soir-là.

Nos regards, presque toujours, s'attiraient. A ce moment, Régis se tourna vers moi; nous échangeâmes un sourire amical, et, du geste, je l'invitai à continuer la conversation qui me délivrait en même temps du souci de Gilberte et de celui de Régis. Mais, pour le remercier de sa gentillesse, je lui dis un peu plus tard, d'accord avec ma mère :

— Laissez partir les autres, vous pouvez rester encore un peu, nous ne nous sommes pas vus aujourd'hui.

— Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt ! exclama-t-il d'un air contrit. Mlle Lécuyer m'a demandé de la reconduire à sa porte, et comme je n'avais pas de raison pour refuser...

— Vous avez promis de la reconduire, c'est tout naturel. Vous ne pouviez pas faire autrement, mon petit Régis. Alors, nous nous verrons demain.

— ... Eh bien! cette vilaine soirée s'est passée tout de même, — lui dis-je le lendemain quand il entra chez moi à l'heure convenue, — et pas trop mal, il me semble.

— J'aurais eu beaucoup plus de plaisir à lire *André Cornélis*, répliqua-t-il.

— C'est vrai? Pourtant vous aviez avec Gilberte une conversation qui paraissait bien intéressante.

— La malheureuse, seule dans son coin, me faisait pitié.

— C'était son choix.

— On ne l'aurait pas dit... Alors je me suis dévoué.

— Dévouement pas très méritoire, si je ne me trompe.

— Voyons, Thèrèse, vous savez bien que je ne la gobe pas, votre Gilberte.

— Sérieusement, comment la trouvez-vous?

— Très jolie.

— Vous finissez par vous en apercevoir, dis-je en plaisantant, il y a du progrès.

Je n'éprouvais nulle jalousie, j'étais tellement sûre de mon Régis! Pourtant, il faut le répéter, le bonheur que je ressentais de son affection pour moi n'était plus le bonheur sans nuages qui m'avait enivrée. Ses tristesses sans cause et l'inquiétude dont j'ai déjà parlé se renouvelaient plus fréquemment en Régis, et nous n'avions plus au même degré cette parfaite harmonie de pensée qui m'avait comblée de joie. Ainsi, la question religieuse venait maintenant sur le tapis, avec certaines allusions provocantes qui me blessaient. On aurait dit que mes principes religieux contrariaient Régis ou le gênaient, et qu'il essayait de les ébranler en moi. Il exprimait aussi sur la morale des idées qui n'étaient pas les miennes et qu'il n'avait jamais montrées pendant de longs mois de bonne amitié. Plusieurs fois, il me conta, en les approuvant, des anecdotes dont l'héroïne se taillait un bonheur à sa guise, sans se soucier d'autre chose que d'elle-même. Il traitait de préjugés certaines règles établies, et voulait m'entraîner à conclure comme lui. Devant ma résistance, il n'insistait pas, mais après ces petits conflits, il me quittait plus tôt que de coutume, et je devais attendre le lendemain pour retrouver en lui mon ami bien-aimé.

Son influence sur moi était si grande que ma confiance en lui ne fut jamais ébranlée, et que je m'émerveille aujourd'hui d'avoir pu conserver intactes ces idées qui sont le fond même de mon être moral. Tout cela me troublait cependant, et je ne comprenais pas ce qui se passait en lui ni en moi. Vint, un jour, un incident qui m'ouvrit les yeux.

Une après-midi de mars, nous nous étions rencontrés à une petite exposition d'art. Il faisait si beau que nous rentrâmes à pied par les Tuileries. Régis semblait très heureux de me voir, il parla beaucoup, avec entrain, et me dit des choses délicieuses. Le gai soleil, l'odeur de printemps, la joie d'être avec mon ami me transportèrent au point que j'oubliai tout ce qui n'était pas lui, et que je fus tout étonnée de voir que nous arrivions boulevard du Montparnasse, à la hauteur du boulevard Raspail.

— Quel grand tour nous faisons ! m'écriai-je en riant.

— Par ce beau temps, c'est un devoir de marcher, expliqua Régis.

Nous parlions à ce moment de nos travaux pour le Salon de printemps.

— Il faut que vous voyiez mon tableau, Thérèse, continua-t-il, j'ai besoin de votre avis avant de donner la dernière touche.

— Très volontiers, répondis-je ; je vous donnerai ce précieux avis dès que j'aurai décidé ma mère à aller chez vous.

— Pourquoi déranger votre mère ? dit-il en s'arrêtant brusquement en plein croisement des deux boule-

vards. Ne serait-il pas plus simple de venir avec moi jusqu'à mon atelier? Nous en sommes si près, ajouta-t-il en reprenant sa marche.

— Comme cela, sans chaperon? A quoi pensez-vous, Régis?

— Avez-vous besoin d'un chaperon pour venir chez moi, Thérèse? Vous me rendriez service en voyant mon tableau aujourd'hui, Ma meilleure amie a-t-elle raison de s'offusquer, quand je lui demande de me rendre service?

— Vous savez que je serai trop heureuse de vous aider, Régis, mais une jeune fille ne va pas ainsi chez un jeune homme; cela ne se fait pas.

— Cela dépend de quelle jeune fille et quel jeune homme, Thérèse. S'il s'agit d'une petite Française effarouchée et d'un Français entreprenant, vous avez peut-être raison. Mais moi, je suis Canadien, habitué depuis la plus tendre jeunesse à fréquenter et à recevoir des jeunes filles de tout âge, parfaitement comme il faut. Vous-même vous avez adopté les idées et les manières américaines de Daisy, et vous êtes affranchie, — avec le consentement de votre mère, — de bien des préjugés, par votre art, votre caractère, vos vingt-huit ans. Vous vous êtes fait une vie indépendante qui vous plaît; votre mère ne vous demande pas de comptes, et vous ne dépendez que de vous-même. Alors, que craignez-vous?

— Je ne sais pas, j'ai l'impression que j'aurais tort en allant chez vous, et que ma mère ne m'approuverait pas.

— Pourquoi lui en parleriez-vous? Venez chez moi,

ma petite Thérèse, je serais si heureux de vous y recevoir!

Tout en parlant, il marchait dans la direction de son atelier, et je le suivais sans avoir encore consenti.

Une lutte violente se livrait en moi-même : voir Régis chez lui était un de mes plus chers désirs. Que de fois mon imagination me l'avait montré dans ce cadre sur lequel je l'avais si souvent interrogé! J'en connaissais par ses descriptions la topographie, l'ameublement, les détails d'ornementation, et je brûlais de voir par moi-même si, en arrangeant tout cela, mon imagination ne m'avait pas menti. Ma mère avait vaguement promis à Régis de m'y conduire un jour, mais jusqu'alors elle n'avait pas réalisé ce projet; et cette après-midi de mars, je me trouvais devant la porte tentatrice, à côté de mon ami qui me disait tendrement son désir de me voir enfin chez lui.

— Non, Régis, ce n'est pas possible.

— Thérèse, Thérèse, quand donc serez-vous délivrée de ces préjugés qui nous font souffrir. Je hais les caractères timorés...

Ma résolution commençait à fléchir. Un dernier argument me convainquit.

— Vous me recevez bien chez vous; nous avons bien la liberté de sortir ensemble! Ne comprenez-vous pas que la distinction que vous faites aujourd'hui est une petitesse, indigne de votre caractère.

J'étais sans force contre sa volonté et mon secret désir... Sans répondre, je le suivis à son atelier.

En entrant chez Régis, mon émotion était si forte

que je ne vis rien tout d'abord et que je n'entendis pas ce qu'il me disait. Lui, mettait à la hâte de l'ordre autour de nous, et plaçait en pleine lumière le tableau pour lequel il désirait ma critique. Dès que je fus capable de regarder et de voir, cette œuvre charmante — une aïeule contant une histoire à son petit-fils — me ravit. J'y retrouvais la grâce et le charme que j'aimais tant dans mon ami et une puissance d'exécution qui faisait de lui un véritable et délicieux artiste.

Quand j'eus critiqué, et surtout admiré le tableau, Régis me montra son atelier, ses gravures, ses études, ses bibelots d'art; il m'apporta enfin un carton plein de dessins et me dit :

— Regardez cela toute seule. Moi, je vais faire le thé.

— Mais je ne veux pas de thé! répliquai-je.

— Je veux vous en donner, insista-t-il. C'est bien mon tour, il me semble!

— Régis, il faut que je m'en aille.

— Pourquoi?

— Parce que je n'ai pas la conscience tranquille.

— Chère Thérèse, ne dites pas de sottises, cela vous va si mal! Vous êtes chez moi, je suis heureux; ne gâtez pas mon bonheur.

Il sortit, me laissant son carton entre les mains.

Je restai seule, troublée, indécise, ne sachant que faire. Posant sur une chaise le carton qu'il m'avait donné, j'allai m'accouder à la fenêtre d'où l'on voyait, par delà la houle des toits, le lion de Belfort sur la place Denfert-Rochereau. La lumière m'attirait, il me semblait que le grand jour calmerait ma cons-

cience, car j'avais l'impression de faire une chose très coupable en restant là, et je devais me raisonner pour me convaincre qu'il n'y avait rien de mal dans ma présence chez mon ami. Mais bientôt mes craintes furent emportées dans une grande vague d'amour et de joie : derrière moi, j'entendais le pas de mon Régis.

— Voyez comme Paris est beau, et comme le ciel est bleu, lui dis-je en me retournant.

Il posa sur une table la théière et les tasses qu'il tenait, et vint auprès de moi regarder la ville inondée de soleil. L'air que nous respirions était un air de fête, enivrant comme un vin capiteux.

— Ne se croirait-on pas au printemps? remarquai-je.

Il ne répondit rien. Troublée par son silence, je m'éloignais de la fenêtre quand, d'un geste rapide, il me prit dans ses bras et m'attira contre sa poitrine.

— Thérèse, ma petite Thérèse, me dit-il de sa voix altérée.

Je voyais, tout près du mien, son visage pâle et bouleversé, je sentais sur mon front et sur mes paupières, son haleine brûlante, et je n'en éprouvais qu'une douceur délicieuse. Je n'avais plus conscience ni du bien ni du mal, je savourais seulement la joie de me sentir aimée.

Cet oubli dura peu. Elle n'était pas tout à fait morte en moi, celle qu'on avait appelée « la Raison même? »

— Ma petite Thérèse... répétait Régis.

Tandis que ses lèvres cherchaient les miennes, je détournai la tête pour fuir la tentation de ce baiser.

— Régis, Régis, que faites-vous là?

Son regard brûlait d'une ardeur passionnée, de cette même ardeur qui consume la mystérieuse jeunesse de l'*Homme au gant*, et qui m'enveloppait d'un fluide magnétique. J'étais si près de lui que nos cœurs se heurtaient en battant l'un contre l'autre...

Craignant de perdre la raison, je voulus desserrer son étreinte par l'effort de mes deux mains raidies.

— Thérèse! Vous avez peur de moi! Je ne veux que votre bonheur, dit-il d'une voix haletante. Vous n'avez rien à craindre avec votre ami.

— Mon Régis, vous êtes le plus fort et vous connaissez votre pouvoir sur moi, soyez bon... Je suis si faible devant vous.

Mais ses lèvres cherchèrent encore les miennes qui se détournèrent une seconde fois. Avec une sorte de violence, il demanda :

— Ne me donnerez-vous donc jamais rien? Il me faudrait si peu de chose pour être tout à fait heureux.

Pleurant presque, je répondis :

— Ayez pitié de moi. Laissez-moi être heureuse à ma manière, heureuse de votre amitié toute pure... Ne mettez pas de remords dans ma vie.

Il ne résista plus quand je tentai de l'écarter encore; ses bras retombèrent inertes à ses côtés.

— Pourquoi craignez-vous que je mette un remords dans votre vie? demanda-t-il d'une voix sourde. Vous le savez, je ne puis pas fixer mon avenir maintenant, mais je l'espère, un jour vous pourrez être à moi... Ce sont donc vos préjugés seuls qui se placent aujourd'hui devant vous et gênent votre bonheur. Thérèse, je voudrais vous voir libre, désireuse de connaître, de

sentir et d'aimer la vie, au lieu de vous contenter de petites joies incomplètes.

« Je l'espère, un jour vous pourrez être à moi. » Au frisson qui me secoua quand il prononça ces mots, je compris pour la première fois que cette espérance était aussi la mienne, et déjà, tout mon être se portait vers Régis dans un élan de joie, quand une force mystérieuse m'arrêta. Cette force venait-elle du sang que m'ont transmis mes aïeules irréprochables? ou de ma conscience pareille à la leur sous des dehors différents? Était-ce leur bon sens et les longues patiences de leur vie provinciale qui murmuraient à mon oreille : « Cette espérance est aussi une tentation; l'avenir ne nous appartient pas; est-il bien difficile de l'attendre quand le présent est si beau? »

Son cher regard me suppliait; le printemps entrait par la fenêtre; l'atmosphère que nous respirions était si dangereuse que ma conscience elle-même guida mes pas vers la porte de l'atelier.

— Au revoir, Régis; nous ne pouvons pas vivre notre avenir dans le présent, et nous sommes responsables de ce que nous faisons aujourd'hui. Je m'en vais; venez me voir demain, bien vite.

— Je ne veux pas que vous partiez, Thérèse.

Ma main, déjà, tenait le bouton de la porte.

— Pourquoi ne restez-vous pas avec moi? s'écria-t-il... De quoi avez-vous donc peur, ici?

— Régis, j'ai peur de moi.

Son visage exprimait un tel chagrin que, revenant vers lui, je pris ses deux mains dans les miennes, et j'y appuyai ma joue brûlante.

— A demain, Régis, à demain.

Sans écouter sa voix qui me suppliait encore, je descendis l'escalier en courant, de peur de regarder en arrière et d'aller pleurer dans ses bras.

Cette fois, mes yeux étaient ouverts ; je comprenais les tristesses de Régis et ses regards troublés ; je comprenais aussi le tumulte de mon cœur. Une fois de plus, j'avais donc fait le rêve impossible d'un amour idéal? Mais, bien loin d'éprouver la colère que j'avais eue autrefois pour Robert Cressy, je ne sentais pour Régis qu'une douceur attendrie.

C'est que je n'avais pas eu d'amour pour Robert, et que l'amour explique et pardonne tout.

XV

Avec quelle angoisse j'attendis Régis le lendemain! Il arriva un peu plus tôt que de coutume, s'assit en face de moi, à sa place habituelle, et ne fit aucune allusion à ce qui s'était passé chez lui. Il fut doux, tendre, respectueux comme dans les jours sans nuages de l'automne précédent; je crus avoir rêvé la veille et toutes mes craintes s'évanouirent à sa chère voix. Depuis longtemps, je n'avais été aussi complètement heureuse que je le fus cette semaine-là : mes yeux ouverts se refermaient volontairement; je ne considérais que le côté idéal de notre amour; autour de moi, tout me semblait charmant; même les visites de Gilberte ne m'importunaient plus.

Quand j'avais vu s'accroître l'amitié que me témoignait la petite étudiante, je m'en étais peu réjouie, car elle me prenait trop souvent à mon gré de cette solitude qui m'avait été précieuse en tout temps, mais surtout depuis que je la remplissais du souvenir de Régis. Dans la période de joie dont j'ai parlé, rien ne pouvait me déplaire, et les confidences de Gilberte firent naître une sympathie que je n'avais pas éprouvée jusque-là. Plus d'une fois, je m'apitoyai avec elle sur sa situation d'orpheline sans frère ni sœur, et je me

réjouis du plaisir que mettait dans sa vie notre amitié récente. Même, nous trouvâmes un nouveau terrain d'entente dans son goût très vif pour l'art, et dans le désir qu'elle manifesta de corriger son ignorance en cette matière. Elle me pria de l'aider à s'instruire et à réformer son goût, qu'elle jugeait déplorable depuis une grande conversation qu'elle avait eue avec Régis et moi chez Mme Dubuis. Si bien que je lui proposai de m'accompagner au Louvre, certaine après-midi où elle arriva chez moi, quand je me disposais à sortir.

Nous trouvâmes, devant les fresques de Luini, Régis qui m'attendait. Il avait son regard sombre des mauvais jours... Depuis la veille, je sentais de nouveaux nuages à notre ciel : il avait eu des mots acerbes pour blâmer les femmes d'esprit étroit et de conscience timorée, des allusions que je comprenais trop bien, des silences qui m'étaient plus pénibles encore.

Devant les vierges de Luini, le retrouvant tel que la veille, je me félicitai de la présence de Gilberte. Dans la contrainte qu'il s'imposerait à cause d'elle, il arriverait peut-être à chasser l'esprit mauvais et tentateur.

Tout d'abord, il fronça le sourcil, mais Gilberte parut si gaie, si contente de cette excursion dans le pays de la beauté, qu'il se dérida bientôt. Elle l'interrogea fréquemment, comme une petite fille soumise; elle discuta parfois, finissant toujours par se ranger à son avis; elle poussa des cris de joie aux découvertes qu'il lui faisait faire; et lui, grisé par ce succès, devenait de plus en plus loquace, de plus en plus vibrant, de plus en plus satisfait de lui-même.

Nous étions tous si contents que, avant de nous séparer, nous décidâmes une autre visite au Louvre pour la semaine suivante.

Je croyais, cette fois encore, l'orage conjuré. Il n'en était rien. Dès le lendemain, Régis me revenait avec son visage bouleversé, et j'eus à me défendre contre ses baisers. La sagesse me commandait de l'éloigner, au moins pour quelque temps; cette privation était au-dessus de mes forces. La seule pensée de vivre un jour sans le voir me fut si douloureuse que je compris enfin que, bientôt, j'aurais à me défendre non seulement contre lui, mais encore contre moi-même.

Je vécus alors des jours dont le seul souvenir me donne la fièvre, des jours où chaque matin je me disais : « Est-ce aujourd'hui que je succomberai?... » Je perdis l'appétit et le sommeil; quand mon ami n'était pas là, je comptais les minutes qui me séparaient du moment où je devais le voir... Quand il était là, j'éprouvais une âpre joie, et je souffrais mille tortures à garder, sous un calme factice, les mots brûlants qui me venaient aux lèvres. Ce supplice, je ne pouvais le dire à personne. Plusieurs fois, Gilberte m'avait parlé de Régis, mais, d'instinct, je lui cachai encore plus jalousement qu'à tout autre le sentiment qui me dévorait. Je lui avais expliqué notre intimité par une similitude de goûts artistiques et une amitié fraternelle qui nous satisfaisaient l'un et l'autre. Cette explication avait paru lui plaire et, depuis, nous avions évité d'en parler.

J'étais donc seule pour porter mon fardeau; dans ma détresse, je me souvins de Dieu.

C'était un soir, il pleuvait, Régis venait de partir. L'odeur ambrée des cigarettes orientales flottait autour du divan où il s'était assis. Je croyais encore entendre sa voix charmeuse et ses paroles tentatrices; je voyais la prière de ses yeux attristés. Le cœur me faisait mal. Des larmes, sans doute, m'auraient soulagée, mais je ne voulais pas pleurer.

Pour calmer ma fièvre, je sortis, marchant sans but, devant moi, et je me trouvai soudain à la porte ouverte d'une église. La lueur rouge d'une lampe, devant l'autel, palpitait comme mon cœur tourmenté. Voyant là un appel divin, j'entrai et je tombai à genoux. Les mots que je prononçai alors se sont gravés dans ma mémoire en caractères ineffaçables :

« Mon Dieu! ayez pitié de moi, ne m'abandonnez pas. Je suis si faible... Je ne sais que faire et que penser. Rendez-moi la paix et décidez tout pour moi. Mon Dieu, mon Dieu, ne permettez pas que cet amour devienne jamais coupable! Faites plutôt que quelque chose nous sépare, ou même qu'*il* cesse de m'aimer... Moi, je n'ai plus la force de lutter. Aidez-moi, mon Dieu! Ayez pitié de moi. »

Cette prière, criée vers le ciel, produisit un miracle immédiat. Mon trouble s'apaisa. Sûre d'être exaucée, je pouvais aimer sans tourment, puisque Dieu lui-même veillait sur moi.

Malgré les orages de nos rapports quotidiens, ou à cause de cela, peut-être, nous organisâmes, Régis et moi, un programme pour visiter avec Gilberte les musées de Paris.

Très persuadée de la supériorité de Régis dans la

critique d'art, je jouais un rôle presque muet dans les leçons qu'il donnait ainsi à notre néophyte. L'élève témoignait pour la science et le goût de son professeur une admiration sans bornes. Y a-t-il un homme qui sache rester insensible aux louanges d'une jolie femme?... Régis trouvait charmantes les lèvres roses qui prononçaient des paroles si agréables à entendre. Moi, je ne m'inquiétais pas, mais je commençais à regretter d'avoir aussi souvent un tiers entre nous. Maintenant, plus de promenades à deux; c'était seulement entre cinq et six heures que nous retrouvions notre intimité; encore, cette heure n'était-elle pas toujours respectée, car il arriva plusieurs fois à Gilberte de nous emmener prendre le thé chez elle, et de nous garder jusqu'à l'heure du dîner.

Dans ces conditions, nous avions tant de choses à nous dire quand nous étions seuls, Régis et moi, que nos orages devinrent moins fréquents. J'aurais dû me réjouir, pourtant la situation actuelle me trouvait souvent mécontente. Ainsi, un jour qu'une invitation chez une amie m'avait empêchée de sortir avec Régis, je fus contrariée d'apprendre ensuite qu'il avait mis ce temps à profit pour aller avec Gilberte au musée Carnavalet. Je fus maussade quand je le revis, et il ne me demanda pas pourquoi.

Je remarquai ensuite que, chez Mme Dubuis, il s'occupait à l'excès de mon amie. Cette constatation me fut si pénible qu'un soir je m'abstins d'aller à cette réunion. Sûre qu'il avait dû malgré cela s'y rendre, j'eus, toute la soirée, la pensée douloureuse qu'il était satisfait de mon absence.

J'avais trop l'habitude de penser tout haut devant lui pour pouvoir lui cacher longtemps mon inquiétude naissante.

— Thérèse, il y a quelque chose, dit-il un jour en me tenant les deux mains; je vois quelque chose à votre front.

— Quelle idée! m'écriai-je, bien décidée à ne rien lui dire.

— Il y a quelque chose, insista-t-il, et je veux savoir ce que c'est.

La tentation était trop forte, j'ouvris mon cœur devant lui.

— Régis, dis-je plaintivement, depuis que je vous aime, les autres hommes n'existent plus pour moi. Pourquoi n'en est-il pas de même avec vous?

Il réfléchit un moment et sourit.

— C'est cela qui vous tourmente, ma petite Thérèse? Voyez-vous, il faut prendre les hommes comme ils sont, et c'est je crois la grande différence entre les femmes et nous : un homme peut aimer et avoir encore des yeux pour d'autres femmes.

— Régis, vous la connaissiez depuis longtemps! Et elle ne vous intéressait pas.

— C'est vrai, je ne l'avais pas remarquée.

— Et maintenant?

— Maintenant, je la vois, et je la trouve très jolie.

— Régis, vous savez comme je suis peu coquette : je n'ai jamais cherché d'artifices pour vous plaire; mais quand vous parlez ainsi, je voudrais être la plus belle du monde, je voudrais apprendre tous les secrets

des coquettes pour bien savoir vous garder... Mon Régis, j'ai peur de vous perdre.

— Petite folle! Vous me plaisez ainsi, bien mieux que par toutes les coquetteries; et soyez tranquille, vous me tenez trop bien pour me perdre jamais.

Cette conversation me rassura pour quelque temps. Cependant, malgré moi, je commençai à tenir Gilberte à distance. J'allai moins souvent chez elle; je ne l'engageai plus à venir me voir, et quand elle était là, mon accueil n'avait plus sa cordialité passée. Elle eut l'esprit de s'en apercevoir, et se tint à son tour sur la réserve.

Je me crus sauvée. Mes tortures allaient commencer.

XVI

Nous arrivâmes à la fin de mai. Régis était toujours mon cher ami doux et affectueux, heureux de me voir et attentif à me plaire. Pourtant, à des indices que seul mon cœur amoureux pouvait reconnaître, je le sentais qui m'échappait. En ma présence, il avait parfois des yeux vagues et un air absent qui me faisait mal ; ses visites étaient souvent plus courtes, et je ne savais plus, minute par minute, comment il employait son temps. Enfin, il n'y avait plus entre nous de parfaite communauté de pensée : je lui cachais ma peine, et il ne me disait pas tout.

Un matin, il vint avec moi chez un marchand de couleurs pour faire quelques emplettes. Le temps était radieux; au lieu de rentrer à la maison par le plus court, je lui proposai le chemin des écoliers. Il refusa, prétextant un travail urgent à finir.

Nous nous séparâmes vers l'église Notre-Dame-des-Champs, où je m'arrêtai. Ma prière achevée, je ne pus me résoudre à rentrer si vite et je marchai devant moi, sur le boulevard du Montparnasse.

Vers la gare, je crus rêver en apercevant Régis à la station du tramway de Saint-Germain-des-Prés. Que

faisait-il là, lui qui venait de me quitter pour rentrer chez lui ?

Très inquiète, je restai en observation, à moitié cachée par la boutique d'une petite marchande de fleurs, tandis qu'il semblait attendre quelqu'un. Enfin, après un temps qui me semblait ne devoir jamais finir, il s'approcha d'un omnibus d'où Gilberte Lécuyer descendit.

Ce ne fut pas une surprise pour moi, d'avance j'étais sûre que ce serait elle ; mais à cette preuve de ma disgrâce, ma douleur fut atroce, et, pour la première fois, je sentis dans ma poitrine ces élans de mon pauvre cœur dont, maintenant, je ne guérirai jamais. Je trouvai cependant la force de les suivre à distance.

Ils marchaient allégrement au soleil, dans la direction des Invalides. Gilberte riait ; je m'imaginais que c'était de moi, et que Régis lui racontait la ruse qu'il avait employée pour se délivrer de ma présence importune. Je sais maintenant que j'avais tort, et qu'il fut toujours soucieux de ma dignité ; mais ce jour-là, je ne le savais pas. Je les suivis jusqu'aux Invalides. Un moment, j'eus la pensée d'y entrer derrière eux et de les rencontrer, comme par hasard, au tombeau de Napoléon. Je me représentais, avec d'affreuses délices, la confusion de Régis, pris en flagrant délit de trahison et de mensonge ; mais je chassai bien vite cette pensée : je l'aimais trop, je ne voulais pas qu'il fût humilié devant moi ni par moi. Et je retournai tristement à la maison.

Le soir, il vint après dîner nous prendre pour faire une promenade au Luxembourg. Profitant d'un mo-

ment où ma mère et ma tante étaient à quelque distance, derrière nous, je lui dis :

— Avez-vous bien travaillé, ce matin, après m'avoir quittée?

— Je ne travaille pas bien, depuis quelque temps, répondit-il évasivement.

— Vous avez trop de choses dans la tête, Régis, continuai-je d'une voix tremblante.

Il me regarda, inquiet de mes paroles et de mon accent. Je devinai une question sur ses lèvres, mais il ne la formula pas.

De ce jour, ce fut fini de mon bonheur. Je vécus une existence d'angoisse et de misères, misère de cœur et misère d'esprit; l'œil et l'oreille au guet, je me rapetissais à épier dans les actes de Régis, dans ses paroles et dans ses silences, les preuves de ses trahisons; reprenant à mon compte ce que j'avais blâmé chez Gilberte quelques mois plus tôt, c'était moi, maintenant, qui surveillais leurs rendez-vous, et quand je les apercevais de loin, dans les allées du Luxembourg et dans les rues avoisinant la demeure de Gilberte ou celle de Régis, j'avais la force de m'enfuir pour n'être pas vue d'eux.

Quand il me donnait ma part, chaque jour plus petite, je le recevais d'un air sombre, si bien qu'il me dit un soir :

— Si vous continuez ainsi, Thérèse, je n'oserai plus venir chez vous. Est-ce cela que vous désirez?

Par orgueil, je ne voulus pas me plaindre; je ne me défendis pas. Mais sa menace fit un miracle. Craignant de le perdre tout à fait, j'eus désormais pour le rece-

voir un visage souriant et des paroles enjouées, et je faisais bon accueil à Gilberte quand nous nous rencontrions chez nos amis ou quand, de loin en loin, elle venait à la maison.

Ma résignation le toucha-t-elle? Ou plutôt, l'habitude que nous avions eue, de penser ensemble, lui fit-elle enfin comprendre l'état douloureux de mon pauvre cœur?...

Un jour que le temps était beau, il vint chez moi plus tôt que de coutume. La veille, il m'avait dit, dans son égoïsme inconscient, des paroles qui m'avaient meurtrie, et je portais sur mon visage les traces d'une nuit sans sommeil pleine de larmes répandues.

— Allons jusqu'au Luxembourg, voulez-vous? demanda-t-il en souriant.

Depuis plus d'une semaine, il n'avait pas manifesté le désir de sortir avec moi; cette proposition me fut douce; il semblait si bon à cette minute!... J'allais peut-être le retrouver tout à moi, désireux de me faire oublier les peines dont il était cause...

Nous marchâmes sans parler jusqu'au jardin rutilant de lumière et de fleurs. Il me conduisit à ma place favorite, sous les grands arbres qui avoisinent le monument de Watteau, et quand nous fûmes assis, il mit dans mes yeux son cher regard d'autrefois.

— Je suis content de vous voir, dit-il, j'avais besoin de vous voir.

Oh! la douceur de ces mots si souvent entendus autrefois!

Après un court silence, il reprit :

— Ma pauvre petite, si vous saviez comme je suis malheureux de vous faire souffrir!

— Je ne souffre pas, Régis.

Et c'était vrai, je ne souffrais plus : il était là, si doux, si bon!

— Vous ne pouvez pas me tromper, Thérèse, et je ne vous comprends que trop, hélas!

Il rapprocha sa chaise de la mienne. Des oiseaux voletaient sur l'herbe des talus; des roses s'épanouissaient à côté de nous. Il me semblait assister à quelque drame auquel j'étais étrangère et dont, seul, le cadre trop frais et trop riant m'intéressait.

— Soyez bonne, continua la voix de Régis. Soyez comme toujours ma grande amie indulgente. Cette fantaisie passera peut-être, si vous ne la contrariez pas.

— Est-ce une fantaisie, Régis? Je ne crois pas que, pour une fantaisie, vous risqueriez de me briser le cœur.

— Thérèse, rappelez-vous que vous êtes ma meilleure amie, ou plutôt ma seule amie...

Du bout de sa canne, il déchira le sol, à nos pieds. Dans un silence trop lourd, tomba une phrase qui me brûlait les lèvres :

— Régis, l'aimez-vous?

— Je ne sais pas encore.

— Quand vous le saurez, me le direz-vous?

— Oui.

Mais il n'eut pas à chercher les mots pour me le dire. Un soir douloureux entre tous, je lus dans ses yeux, dans ce regard qui m'avait tant troublée et que

j'avais cru à moi pour toujours, je lus la confidence qu'il n'osait pas me faire...

— Gilberte vous aime. En doutiez-vous? demandai-je. A moins d'être un monstre, elle n'eût pas tout fait pour vous prendre si elle n'avait pas eu d'amour pour vous. Mais il n'est pas possible qu'elle vous aime comme moi, ajoutai-je, désespérée.

Il cacha son visage dans ses mains, et quand il releva la tête, je vis des larmes dans ses yeux.

— Je sais que personne au monde ne m'aimera jamais comme vous, dit-il enfin. Thérèse, ma Thérèse, il n'y a pas de sentiment plus pur et plus beau que le vôtre; je n'en suis pas digne. Et pourtant... moi aussi, je vous aime! Ma tendresse n'a jamais été plus forte, ni mon sentiment plus profond qu'aujourd'hui. Vous ne savez pas ce que vous êtes pour moi, ni la place que vous tenez dans ma vie! Je ne vois pas, je n'imagine pas ma vie sans vous. Ma seule amie, quand nous sommes séparés, je pense sans cesse à la joie de vous voir. Quand je viens ici, je voudrais courir pour arriver plus vite, et rien, ni personne — vous entendez, *personne,* — ne pourrait me faire renoncer à cette joie.

— Mais, chaque jour vous abrégez davantage cette joie, comme vous dites, pour aller rejoindre l'autre.

Il se croyait victime de quelque fatalité plus forte que nous, et moi, je finissais par le croire comme lui.

Ma douceur désespérée faisait place parfois à des moments de terrible révolte. Quand, malgré mes supplications, il devançait l'heure de son départ, il me semblait que j'étais seule au monde sur un mon-

ceau de ruines, sans même une espérance. Je restais debout, l'oreille au guet, pour entendre jusqu'au dernier écho de son pas dans l'escalier; puis, quand j'étais bien sûre qu'il ne reviendrait plus, je tombais sans force sur le divan, la poitrine déchirée par une souffrance physique, comme une bête méchante, armée de dents et de griffes, qui m'eût labouré le cœur. Je pouvais seulement gémir et appeler la mort. Je pensais aux moyens de me délivrer de cette vie; oui, plusieurs fois, j'ai eu des tentations de suicide.

Dans ces heures-là, la cruauté de Régis me paraissait monstrueuse, et quand je le revoyais ensuite, je l'accablais de paroles blessantes, dans le fol espoir de le faire souffrir à son tour.

— Maintenant, m'écriais-je, je vous vois tel que vous êtes, méchant, cruel, égoïste, incapable d'un sentiment généreux et d'un effort sur vous-même. Vous n'êtes bon et tendre que dans la mesure où cela vous fait plaisir; vous n'obéissez qu'à l'instinct, comme la brute. Quand vous êtes en face d'une tentation, vous lui cédez sans résistance; vous ne pensez même pas que vous avez le devoir de vous en défendre, et pour votre excuse, vous l'appelez la fatalité. Vous dites-vous quelquefois que j'avais gardé mon cœur intact jusqu'au jour où je vous l'ai donné? Il me semblait si précieux que je ne jugeais personne au monde digne de lui. Qu'en avez-vous fait? Un numéro de plus dans votre collection!

Mes mots les plus durs ne le fâchaient jamais. Il gémissait quelquefois :

— Thérèse, Thérèse, comment pouvez-vous me parler ainsi!

Puis il baissait la tête et laissait passer le flot de ma douleur.

La réaction me venait ensuite par des larmes, ou par de grands élans de tendresse. Je m'accusais de lui faire mal, moi qui l'aimais tant!

— Moi qui pourrais mourir pour vous, Régis!

Il me disait alors des mots charmeurs, de cette voix qui m'avait conquise, des mots délicieux qui berçaient et endormaient ma douleur, me laissant seulement la joie d'être là, près de lui.

— Thérèse aimée, petite Thérèse incomparable, je suis bien ici, avec vous... Ma chérie... Mon unique chérie au grand cœur...

Nous restions longtemps la main dans la main, moi plus éprise, et lui plus tendre que jamais, jusqu'à l'heure qui, chaque fois, m'apportait la même souffrance, où nous devions nous dire adieu.

Toutes ces émotions ébranlèrent ma santé. J'eus plusieurs crises de suffocations et des syncopes qui alarmèrent maman et ma tante. Elles mirent ces alertes sur le compte de mon ardeur au travail et sur mon besoin d'air campagnard. Heureuse de cette conclusion qui me dispensait de leur expliquer ma pâleur et mon abattement, je cachai à Régis mon état déplorable, ne voulant ni de sa pitié, ni de ses remords.

A ce moment, il était tellement occupé de Gilberte qu'il ne remarqua même pas mes yeux de fièvre. Quand je me rappelais son inquiétude à mon égard

quelques mois plus tôt, pour un peu de rhume ou de fatigue, je sentais — bien seule dans ma chambre aux portes closes — un déchirement affreux, et, mes mains crispées à mes joues, j'exhalais ma douleur dans un râle désespéré.

XVII

Pendant les jours heureux de l'hiver précédent, nous avions projeté, Régis et moi, de passer ensemble nos vacances dans le Dauphiné. Dès les premiers jours de juillet, j'eus la certitude intime que nos projets ne se réaliseraient pas.

En effet, une villégiature commune avec Gilberte Lécuyer ne serait possible ni pour elle ni pour moi, et je savais que Régis ne voudrait ni ne pourrait passer deux mois loin d'elle.

De quelle façon s'y prendrait-il pour m'annoncer la ruine de nos plans? J'étais bien décidée à le laisser venir et s'expliquer, sans l'aider d'un seul mot ou d'un seul geste. A son air embarrassé, je vis un jour que l'heure des explications avait sonné. L'émotion que j'en ressentis me fit comprendre que, malgré tout, j'avais gardé une espérance jusque-là.

— Figurez-vous, me dit-il, que j'ai reçu une invitation à aller en Normandie cet été.

— Qui vous invite? demandai-je.

— Ces cousins dont je vous ai parlé, les Renard qui ont une propriété près de Rouen.

— Êtes-vous donc si lié avec eux, Régis?

— Ils aiment beaucoup mon père...

— Naturellement, vous avez refusé.

— C'est que... n'ayant pas de motif de refus, j'ai craint de les fâcher.

— Alors, quand viendrez-vous en Dauphiné ?

Il toussota et dit d'une voix étranglée :

— Je crains bien que l'état de mes finances ne me permette pas de faire deux voyages cette année.

— Et vous avez choisi vos cousins Renard. C'est très logique, mon ami.

— Thérèse !... Croyez que je regrette du fond du cœur les vacances avec vous.

— Vous les regrettez ? Peut-être ; mais il suffit que l'autre n'en soit pas, pour que vous préfériez la suivre où elle vous dira d'aller. Mon pauvre Régis, que vous mentez mal !

Il était si pâle que j'eus pitié de lui :

— Je m'en doutais depuis longtemps, continuai-je, pourtant ce coup m'est aussi rude que si je ne l'avais pas attendu. Croyez-m'en, dites-moi tout, ce sera plus digne de nous et, jusqu'à présent, votre confiance est la seule douceur qui me soit encore restée.

Mais il ne céda pas tout de suite : il essaya de m'assurer qu'il ne mentait pas ; il chercha dans ses poches — sans la trouver, — la lettre d'invitation de ses cousins ; il me jura que la question d'économie lui imposait ce changement de programme, et aussi la raison de famille et le désir de son père. Je le laissai dire sans l'interrompre ; puis, quand il eut achevé ses explications, je répétai :

— Maintenant, Régis, dites-moi tout.

Mon insistance ne l'étonna point : il savait bien qu'il ne pouvait pas me tromper.

Baissant la tête comme un petit garçon pris en faute, il m'avoua que Gilberte passait chaque année deux mois de vacances sur une plage normande, dans une famille de petits rentiers qui lui gardaient toujours la même chambre et qui l'aimaient beaucoup. Elle avait manifesté le désir que Régis vînt s'installer dans un hôtel du même pays, ou d'un pays très voisin. Alors, par peur de moi, il avait écrit à ses cousins Renard, leur demandant la permission d'aller les voir à leur campagne; et comme il s'y attendait, ils avaient répondu par une invitation.

Il avait donc été convenu que Régis irait à Rouen à la fin de juillet, et que huit jours plus tard, Gilberte partirait pour sa villégiature, où Régis la rejoindrait aussitôt.

Pendant ce récit, je passai par toutes les impressions d'amertume et de rancœur. L'indignation m'étouffait.

— Très mal combiné, mon ami, dis-je froidement. Vous auriez dû penser que je ne serais pas dupe de votre ruse, et que vous m'offenseriez deux fois en agissant ainsi.

La colère qui bouillonnait en moi éclata soudain.

— Fallait-il donc vous jouer de moi avec cette comédie? m'écriai-je. « N'était-ce point assez de me faire l'affront de m'abandonner pour l'autre, et de m'imposer la douleur de vous voir passer toutes vos vacances loin de moi, par votre propre choix? Régis, je suis jalouse, jalouse à en mourir... Ne me parlez pas, tout ce que vous pourriez me dire m'est odieux

sans que j'aie besoin de l'entendre. Vous n'avez ni cœur ni conscience; je vous méprise et je vous hais.

Les larmes me suffoquaient. Je retombai comme une masse dans mon fauteuil, en proie à la plus terrible crise cardiaque qui m'eût encore terrassée. Mon cœur se tordait et faisait des bonds comme s'il eût voulu s'enfuir en emportant ma vie. Les deux mains sur ma poitrine, je ne pouvais que gémir, pendant que Régis affolé appelait au secours.

Dieu me fit la grâce que personne ne l'entendît.

Je recouvrai un peu de calme, ou plutôt, de torpeur, et lui, il comprit enfin que la seule chose désirable était le silence. Les yeux clos, — et sans pensée, — je sentais sa présence muette auprès du fauteuil où j'étais étendue; je ne souffrais plus, je désirai seulement mourir.

Quand j'eus la force d'articuler quelques mots, je le priai de s'en aller. Sans m'obéir, il prit mes deux mains qu'il caressa doucement, mais je les dégageai dans un sursaut de colère. Alors, il s'éloigna, sortit, ferma la porte et je n'entendis plus rien.

Bien loin de trouver la paix dans cette solitude complète, j'eus au contraire un accès de désespoir avec l'impression que tout était fini pour moi. J'ouvris les yeux afin de bien m'assurer que Régis n'était plus là. Oubliant qu'il n'était parti que sur mon ordre, je l'accusai de m'avoir abandonnée à l'heure où sa présence m'était le plus nécessaire, et probablement abandonnée sans retour.

— C'est fini, gémissais-je, je ne le verrai plus; je l'ai fatigué par ma douleur, j'ai perdu par ma faute

ce qui me restait encore de son affection. Je l'ai vu aujourd'hui pour la dernière fois.

Le même mal physique me terrassa de nouveau jusqu'au moment où une crise de larmes m'apporta un peu de soulagement. Et je sortis de là, plus éprise que jamais, et repentante comme si la coupable eût été moi.

Au dehors, la journée était radieuse. Mon atelier, que le soleil ne visitait jamais, me sembla si triste et si froid sans mon ami, qu'il me devint soudainement odieux. Je lavai mes yeux rougis de larmes, mon visage gonflé, et je sortis pour aller, où? je n'en savais rien.

Dans les rues pleines de soleil, tout le monde paraissait joyeux; cette gaieté me fit mal. Résolue à la fuir, je traversai un carrefour pour m'engager dans une voie solitaire, sans m'inquiéter d'une auto rapide qui venait sur moi. Je me rappelle qu'à ce moment-là je pensais :

— Si c'est ma destinée que cette voiture m'écrase, tant mieux. Les douleurs de l'avenir me seront ainsi épargnées.

A deux mètres de moi, l'auto s'arrêta brusquement, tandis que le chauffeur m'accablait d'injures. En même temps, Régis pâle comme la mort, surgissait devant moi, me prenait le bras et m'entraînait jusqu'au trottoir.

— Thérèse..., balbutiait-il, Thérèse... êtes-vous folle?

Ah! maintenant je sentais sur moi tous les rayons du soleil éblouissant, sa chaleur bienfaisante pénétrait

jusqu'à mon cœur. Comment avais-je pu désirer mourir? Mon ami était là, son regard tendre me disait son inquiétude, ses chères mains pressaient les miennes.

— Ma petite Thérèse, répétait-il, ne faites pas, de ma vie, une angoisse! J'ai besoin de vous, j'ai besoin de calme, et vous seule pouvez m'en donner. Thérèse, je ne veux pas vous voir souffrir! Je ne veux pas!

J'étais si heureuse de l'avoir retrouvé, que je souris, pour lui ôter le remords de m'avoir torturée.

— Comment vous trouviez-vous là, Régis? demandai-je.

— Je ne pouvais pas m'éloigner, répondit-il. Vous étiez dans une telle détresse, tout à l'heure, que j'ai voulu rester par ici au cas où vous auriez besoin de moi. Je vous ai vue sortir, je vous ai suivie, et j'étais là quand...

Il n'acheva pas, mais au tremblement de sa voix, je compris son émotion.

Nous marchâmes au soleil; je ne savais pas où nous allions et je ne m'en souciais pas. Pourvu qu'il fût auprès de moi, tout était bien.

De quoi avons-nous parlé? Nos silences ne furent-ils pas très longs? Je ne sais plus. Il me semble que j'étais à demi éveillée, et tout endolorie, comme au sortir d'un rêve affreux.

Il voulut me reconduire jusqu'à ma porte; je le laissai faire, docile comme un petit enfant, tant était grande ma peur de le perdre. Son dernier mot fut :

— Ma petite Thérèse, soyez tranquille.

Et parce qu'il m'avait dit cela, je crus avoir retrouvé la paix.

Aujourd'hui seulement, après tant de mois écoulés, je comprends à quel point l'amour m'avait conquise et subjuguée. Dans mon impossibilité de ne plus aimer, je m'attachais à toutes les marques d'affection que me donnait Régis avec autant de joie que, — six mois plus tôt, — j'accueillais ses preuves d'amour. Volontairement aveugle, je ne me disais pas que, m'ayant vue mourant d'un chagrin dont il était la cause, il me devait à moi, et il se devait à lui-même, de me faire la seule promesse qui pût me guérir : celle de me donner un peu de ses vacances. Au lieu de cela, il m'avait bercée de douces paroles, sans songer un instant à sacrifier pour moi une seule journée du plaisir qu'il s'était promis. Emporté par sa passion, comme je l'étais par mon amour, il ne savait plus, il ne comprenait plus, il ne voyait rien en dehors de lui-même. Et moi qui ne redoutais qu'une chose : achever de le perdre, je fermais les yeux et je disais :

— C'est bien ainsi.

XVIII

Nous ne parlâmes plus des vacances prochaines.

Quand ma mère et ma tante jugèrent le moment venu de préparer notre voyage, elles me demandèrent si Régis Bertal serait de la partie. Ma réponse négative leur fut agréable. Sans doute, elles avaient craint que la présence de mon ami ne leur prît trop de ces heures de vacances que, chaque année, je leur consacrais sans en rien garder pour moi.

Dès lors, toutes joyeuses, elles multiplièrent les conciliabules et les démarches : renseignements à prendre, itinéraire à tracer, question des bagages, des hôtels, des acquisitions, elles ne voulaient rien laisser au hasard. Je les laissais faire, sans prendre ma part de la besogne, mon état de santé me dispensant de toute fatigue, — et c'en était une, bien assez grande pour moi, que de vivre !

Chacune de mes journées était un effort qui me laissait, chaque soir, la certitude de ne pas pouvoir recommencer le lendemain. Mais le sentiment qui me tuait était aussi le stimulant qui me poussait à reprendre mon fardeau sans me plaindre. J'agissais sous l'empire d'une idée fixe : ne point me rendre odieuse à Régis ; lui dissimuler ma peine puisqu'il ne voulait pas

de larmes; rester son amie, garder sa confiance et le voir, le voir à tout prix. J'avais peur qu'un front soucieux lui rendît pénibles les visites qu'il me faisait; j'avais peur qu'il ne les espaçât et qu'il allât ensuite s'en délasser auprès de Gilberte dont les beaux yeux devaient sans cesse briller de joie. Alors, pour qu'il fût content auprès de moi, je composais mon visage, j'affermissais ma voix, dès que j'entendais son pas s'approcher de ma porte. Je trouvais la force de lui parler de ce qu'il aimait, d'écouter ses confidences qui me torturaient, de lui donner des conseils. Ma récompense était de l'entendre me dire : « Vous êtes ma seule amie », et de voir ses chers yeux sur les miens pendant qu'il me faisait sa recommandation suprême : « Thérèse, ma petite Thérèse, soyez tranquille. » Il s'en allait en paix, et moi, épuisée de mon effort, je luttais seule avec mon pauvre cœur malade; je tombais, hors de sa présence, dans un désespoir dont la profondeur me donnait le vertige, un désespoir sans paroles et sans pensée qui confondait mon âme et mon corps dans une même souffrance.

Régis, ô mon Régis, comment n'en avez-vous rien vu?

Nous arrivâmes ainsi à la veille de son départ. Ce jour-là, il me dit :

— Je viens de prendre la décision de me fixer définitivement à Paris. Pour cela, j'irai en Amérique après les vacances, je verrai ma famille, je réglerai mes affaires là-bas, ou du moins, je tâcherai de les régler, et je vous reviendrai en décembre, pour toujours, je l'espère.

Cette nouvelle qui m'eût comblée de joie l'hiver pré-

cédent et qui m'eût fait entrevoir la possibilité de nos fiançailles, ne m'apporta qu'un peu plus de douleur. Gilberte n'était-elle pas la seule cause de cette grave décision?

Comme s'il eût deviné ma pensée, Régis ajouta :

— Je ne peux pas vivre sans vous voir.

— Pourtant, Régis, vous avez choisi de partir demain, vous avez choisi de mettre, durant nos vacances, toute la France entre nous. Vous rappelez-vous votre tristesse l'an passé, à la veille de mon départ? Vous n'osiez pas venir avec nous, et moi, je n'osais pas vous le demander; et chacun de notre côté, nous rêvions de ce voyage dont vous ne voulez plus cette année. Est-il possible qu'un an seulement se soit écoulé!

— Oui, dit-il, l'an passé je faisais le même rêve que vous, car je vous aimais déjà, mais bien moins qu'aujourd'hui.

— Régis, Régis, si vous m'aimez, comment pouvez-vous être si cruel! Ce ne sera pas deux mois, maintenant, ce sera quatre ou cinq mois qu'il nous faudra rester sans nous voir. Régis, ne craignez-vous pas que je meure de chagrin?

— Ma petite Thérèse, dit-il, nous ne serons pas si longtemps sans nous voir : avant de partir pour l'Amérique, je reviendrai ici, pour vous, *rien que pour vous* si vous pouvez rentrer à Paris quelques jours avant le départ de mon paquebot. Ces quelques jours-là, nous les passerons ensemble...

— Où sera Gilberte? demandai-je incrédule.

— En Normandie, probablement.

Mon chagrin, qui m'engourdissait pour tout ce qui n'était pas lui, me donnait au contraire une étonnante lucidité d'esprit dans tout ce qui se rapportait à Régis. Avant qu'il eût fini de parler, j'avais déjà vu la conclusion de son projet, et cette conclusion me gâtait la douceur de sa promesse.

— Elle restera là-bas, répliquai-je, et vous la retrouverez au Havre au moment du départ; c'est elle, *naturellement*, qui aura votre dernier adieu.

Ma perspicacité n'étonnait plus Régis. Il se contenta de sourire et répondit :

— Mon dernier adieu... Quel grand mot! Puisque je reviendrai en décembre, pour toujours.

— Peut-être même l'emmènerez-vous en Amérique, poursuivis-je, peut-être allez-vous l'épouser... Ce sera votre voyage de noces...

— Si jamais je l'épouse, ce ne sera pas avant mon voyage en Amérique, vous le savez bien, Thérèse.

— Je comprends! C'est pour *cela* que vous allez si loin.

— Thérèse, Thérèse, pourquoi vous torturer pour des choses qui n'arriveront peut-être jamais! A chaque jour suffit sa peine. Et quoi qu'il arrive, rappelez-vous que vous êtes mon amie... C'est la part que vous avez choisie, vous l'avez tout entière et cette part-là, si vous voulez bien le comprendre, allez! c'est encore la meilleure.

Au moment où il prononça ces paroles, j'étais dans un état de surexcitation qui ne me permit pas d'en savourer la douceur. Ce qu'il avait dit et ce qu'il ne disait pas, mais que je devinais, remuait en moi trop

d'émotions et trop de jalousie. Et puis, toujours présente, cette angoisse de la prochaine séparation!

Avec beaucoup de bonté, il s'inquiéta ensuite de nos plans, des différentes étapes de notre voyage où, disait-il, il voulait me suivre en pensée. Il me fit promettre de lui écrire souvent et longuement, et se leva enfin pour prendre congé.

— Au revoir, ma petite Thérèse, mon amie, pensez à moi et prenez patience, nous nous reverrons bientôt.

Ainsi, le moment était venu, d'une séparation dont je ne prévoyais pas la fin. Deux mois sans lui me semblaient si absurdement impossibles, que sa promesse de revenir en automne, avant son grand départ, ne m'apportait à l'heure présente aucune consolation. Du moins, voulais-je encore gagner quelque chose, si peu que ce fût, sur ces dernières minutes qui, en fuyant, m'emporteraient ce que j'aimais.

— Régis, ne partez pas encore... Que vais-je devenir sans vous?

Hélas! il lui restait tant de choses à faire, il ne pouvait s'attarder davantage.

— Mon Régis, j'ai besoin de vous, restez encore un peu... ou plutôt, revenez ce soir, donnez-moi votre dernière soirée.

Il hésita un peu et répéta :

— Je ne peux pas.

— Régis, j'ai tant souffert à cause de vous! Donnez-moi cette dernière joie qui sera ma force pour toutes les vacances. Régis, j'ai besoin de vous.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi? Existe-t-il une raison qui puisse expli-

quer votre cruauté? Ah! c'est elle, encore elle, j'en suis sûre. Régis, pour une fois, ne pouvez-vous pas me choisir? Songez qu'elle vous verra tous les jours pendant ces vacances que vous m'aviez promises et que nous devions passer ensemble... Et moi, je ne vous verrai plus. Mon ami, vous ne pouvez pas me refuser cette dernière soirée.

Je joignis les mains dans un geste de supplication, toute ma vie était suspendue à la réponse qu'il allait faire.

— Thérèse, vous si sage, si douce, soyez raisonnable jusqu'au bout. J'ai à peine vu Gilberte aujourd'hui et pendant huit jours je ne la verrai pas...

— C'est au-dessus de vos forces, n'est-ce pas? fis-je sarcastique. Mais vous avez jugé que ce n'est pas au-dessus des miennes d'être privée, deux mois, de ce qui m'aide à supporter ma misérable vie. Vous rendez-vous compte de ce qu'il y a de monstrueux en vous, Régis?

— Ma chère petite Thérèse, je ne veux pas que nous nous séparions sur des paroles amères. Je vous aime; et si vous ne pouvez pas avoir de bonheur, je veux au moins que vous ayez la paix.

— Alors, Régis, revenez ce soir.

Jamais je ne lui avais montré une telle obstination. Il crut la réduire en me parlant tendrement, mais sans l'écouter, je répétais :

— J'ai besoin de vous voir, revenez encore.

Et je m'attachais à ce dernier espoir avec une ardeur qui me donnait la fièvre. Il me semblait que si j'obtenais cela, toutes mes peines s'évanouiraient, que je ne

désirerais plus rien ensuite, et qu'une ère de bonheur s'ouvrirait devant moi. Aujourd'hui, je ne sais plus pourquoi je pensais ainsi, et je regrette du fond du cœur cet absurde entêtement. A ce moment-là, je ne raisonnais pas, je voulais. C'était tout.

Mais il ne céda pas.

— Alors, c'est fini, allez-vous-en, m'écriai-je.

— Je reviendrai tout exprès pour vous dans deux mois, dit-il, et vous verrez quelles journées délicieuses nous passerons ensemble !

— Régis, comment pourrai-je supporter ces deux mois de séparation, après votre cruauté d'aujourd'hui? Ne craignez-vous pas que je me dise jour et nuit : « J'ai eu besoin de mon ami, et il n'a pas voulu me secourir? »

— Vous ne direz pas cela, Thérèse, parce que vous savez que je vous aime et, lorsque vous serez de sang-froid, vous comprendrez votre enfantillage. Adieu, ma petite Thérèse, ou plutôt, au revoir.

Il me donna un baiser fraternel et me quitta pour aller saluer ma mère. Quand la porte se referma sur lui, j'eus l'impression qu'il venait de mourir...

... Au dîner, il me fut impossible de prendre la moindre parcelle de nourriture. Depuis plusieurs semaines, j'avais un appétit si capricieux que, tout en s'inquiétant, ma mère et ma tante ne s'en étonnèrent pas trop. Elles se félicitèrent de n'être plus qu'à dix ou douze jours de notre départ pour le Dauphiné, et ma tante me força à avaler une pilule retrouvée dans son coffre de pharmacie.

Le soir, pour échapper à toute société, je descendis

dans la rue, sous le prétexte d'une lettre à mettre à la poste. Notre maison m'était devenue odieuse depuis que j'y souffrais tant, et moi qui, autrefois, ne me plaisais que chez moi, j'éprouvais maintenant le besoin de la rue et du mouvement dans mes heures les plus sombres.

Il avait fait très chaud, ce jour-là. Dans l'air du soir, immobile, je ne trouvai pas la fraîcheur dont j'avais besoin ; je marchai au hasard, très vite, sans souci des passants qui me frôlaient. De temps en temps, à bout de souffle, je m'arrêtais, choisissant de préférence les endroits solitaires, et ainsi, sans savoir comment, je me trouvai devant la porte de Régis.

Inconsciente comme une somnambule, je poussai le vantail entr'ouvert, je franchis le porche, et levant la tête, je vis au dernier étage l'atelier de Régis éclairé. Alors, je traversai la cour et, toujours comme une somnambule, je m'engageai dans l'étroit escalier.

A mi-chemin, une femme et un enfant qui descendaient, se reculèrent pour me laisser le passage. Dans ce mouvement, l'enfant laissa tomber une grosse toupie dont le rebondissement éveillait à chaque marche les échos sonores de la paisible maison. Brusquement ramenée à la conscience de la réalité, je regardais autour de moi en disant :

« Pourquoi suis-je ici? Qu'est-ce que je viens faire ici? »

Tandis que le bruit s'apaisait au-dessous de moi, je comprenais enfin l'énormité de mon action : quelle aurait été la fureur de Régis si j'avais surpris Gilberte

chez lui?... ou qu'aurait-il pensé de moi, si, Gilberte n'étant pas là, il m'avait vue, à la nuit close, franchir le seuil de sa porte?... La rougeur de la honte brûle encore mon front à ce souvenir.

Mon Dieu! vous avez eu pitié de moi.

Pour la seconde fois, je descendis en courant ces marches que je n'aurais jamais dû monter, baissant la tête, de peur d'être vue et reconnue, tremblant à la seule pensée que je pouvais rencontrer Gilberte...

Enfin, je fus de nouveau dans la rue, coudoyée par des passants indifférents ou curieux. La perspective de rentrer à la maison, dans ma chambre autrefois aimée, et d'y retrouver le cauchemar ou l'insomnie, m'inspirait une telle horreur que, sans réfléchir à l'inquiétude de ma mère, je remontai le boulevard Raspail dans la direction du Lion de Belfort. Mon pas, rapide et inconscient, se rythmait sur une phrase incessamment répétée :

« J'avais besoin de mon ami, il n'a pas voulu me secourir. »

Parfois, comme un éclair, une courte pensée déchirait mon obsession :

« Il part demain. »

Mais aussitôt, le rythme reprenait :

« J'ai eu besoin de lui, il n'a pas voulu me secourir. »

Quels détours ai-je faits? Je n'en sais rien. Il me reste le souvenir d'un ciel de plus en plus sombre, de rues désertes où brillaient pauvrement de rares lumières, d'individus ou d'ombres qui, de loin en loin, s'arrêtaient sur mon passage, m'adressant des paroles

que je n'écoutais pas... de places éclairées que je fuyais aussitôt, pour me replonger dans la solitude et dans la nuit.

L'air, chargé d'orage, restait lourd et immobile sous un ciel sans lune et sans étoiles.

Je me retrouvai enfin — Dieu sait comment! — devant la maison qu'habitait Régis. Ma montre marquait onze heures; il y avait plus de deux heures que je marchais sans arrêt.

Qu'attendais-je ainsi, dans l'agonie, appuyée contre la porte close? Espérais-je voir Régis rentrer, après une promenade amoureuse? ou sortir avec Gilberte pour prolonger des adieux si cruels, à la veille d'une séparation de huit ou neuf jours?... J'attendais. De larges gouttes de pluie tombaient sur le trottoir, soulevant la poussière dont l'odeur m'écœurait; la fatigue, que, jusque-là, je n'avais pas sentie, meurtrissait mes membres de coups sourds et douloureux... La porte de la maison ne s'ouvrait pas. Tout à coup, un éclair déchira la nuit. Pour la première fois, je pensai à l'inquiétude de ma mère. Alors, désespérée, je mis sur mes deux mains crispées un long baiser que j'envoyai, avec ma douleur, à mon ami absent, — et je repris le chemin de notre maison.

L'orage se rapprochait. Ses grondements ébranlaient les rues endormies; la pluie tombait à verse sur mes épaules que ne garantissait plus ma robe de toile légère. Mon extrême fatigue arrêtait ma course à chaque pas; mes pieds meurtris butaient au moindre obstacle; mais une seule pensée dominait l'heure présente :

« Je ne le verrai plus! »

Enfin, dans le fracas du tonnerre, j'arrivai à la maison. Au seuil de notre appartement, ma mère et ma tante m'attendaient, affolées. Il me fallut leur dire que, ayant besoin d'air, j'avais fait une promenade dans un quartier où je m'étais perdue.

— Ne pouvais-tu demander ton chemin, malheureuse enfant?

— Je n'y ai pas songé.

— Pourquoi n'as-tu pas pris une voiture?

— Je n'en ai pas vu.

— C'est de la folie! conclurent-elles.

— Ne me grondez pas, je suis si fatiguée!... Oh! comme je vais bien dormir!

Mais je ne dormis pas. Au matin de ce jour, — le premier de ceux que je devais passer loin de mon ami, — ma fièvre s'apaisa, ne me laissant qu'une douleur à demi résignée. Je ne l'accusais plus d'égoïsme ou de cruauté, je pensais seulement que mon dernier regard pour lui avait été chargé d'amertume, et que j'avais reçu son baiser d'adieu avec un cœur révolté. Ce souvenir, pendant deux mois, serait un poids trop lourd pour lui et pour moi, me semblait-il, je ne voulais pas de cette ombre sur notre amitié... Comment dissiper le malentendu? Comment lui montrer un front soumis et des yeux débordants de tendresse, puisque bientôt sa propre volonté l'emporterait loin de moi? Bientôt... mais pas encore! Son train ne partait qu'à sept heures. Peut-être, en me hâtant, arriverais-je à la gare pour le voir encore!... Le revoir!... La chose était possible et, dans ma rancune, je n'y avais pas songé plus tôt!

Mon habitude d'assister plusieurs fois par semaine à une messe matinale me permettait de sortir avant le réveil de ma mère sans qu'elle s'en étonnât. Je m'habillai donc à la hâte, tourmentée par la peur d'arriver trop tard. Cette peur devint une souffrance quand, dans la rue, je ne vis aucun moyen de transport rapide : ni auto, ni voiture à l'horizon, rien que la ressource suprême du Nord-Sud, dont la station était à quelques minutes de chez moi.

Enfin, j'arrivai haletante aux quais de la gare... à la minute précise où s'ébranlait le train qui emportait mon dernier espoir, avec mon bien-aimé. La surexcitation qui m'avait soutenue jusque-là tomba d'un seul coup; les larmes m'aveuglèrent, mes jambes fléchirent, et je dus m'appuyer à la balustrade que je n'avais même pas eue à franchir. Il faut croire que mon visage portait les marques d'une bien grande désolation, car un homme âgé me dit en passant auprès de moi :

— Ne vous désolez pas, ma petite dame, il reviendra.

Ainsi, je me donnais en spectacle ! Ce mot me rendit le courage de rassembler mes forces pour aller cacher mon chagrin chez moi. Bien m'en prit : à peine m'étais-je éloignée de quelques pas, que j'aperçus Gilberte Lécuyer franchissant la barrière de sortie. Elle ! toujours elle !... Régis s'éloignait maintenant, emportant cette dernière image, oublieux sans doute du regard désespéré qu'il avait eu de moi, la veille, en réponse à ses adieux... Oh ! comme je la détestai à cette minute douloureuse !

Je fus de retour à la maison avant que mon absence

eût été remarquée. Bien enfermée dans ma chambre, — la seule vue de mon atelier m'était alors une torture, — je restai immobile, incapable de rien faire, désireuse seulement de le revoir, de lui parler et d'entendre sa voix. J'avais besoin d'exhaler ma douleur et mon amour, et ne sachant que faire pour calmer ma fièvre, j'écrivis ces lignes que je ne voulais pas lui envoyer, mais que je n'ai pas encore eu le courage de détruire :

« Mon ami chéri,

« Vous êtes parti, et moi je reste seule dans cette maison où j'ai eu des heures si profondément heureuses avec vous. Je souffre; j'ai au cœur un grand poids ou un grand vide, quelque chose qui fait mal et que je n'explique pas. Je vous cherche, je vous attends, mais je ne vous trouverai pas, et vous ne viendrez plus...

« Je sens bien, à présent, l'horreur de ce que sera ma vie sans vous... Mon amour, comment avez-vous pu partir! et partir sans une larme, sans un regret!... Moi, je meurs de votre absence.

« Si, parfois, j'ai maudit vos cruautés et mon supplice depuis trois mois, je sens aujourd'hui que je les adore, puisque vous étiez là lorsque j'en souffrais. Vous voir, vous parler, recevoir comme une aumône un peu d'amour, et puis — rayons éblouissants don ma vie était illuminée — ces mots délicieux de confiance et de tendresse... C'était assez de bonheur, je fus folle de me plaindre. J'ai le remords de n'avoir pas su comprendre la douceur que vous me donniez,

d'avoir été exigeante, susceptible, de m'être rendue odieuse à mon ami chéri...

« Je vous aime tant! Il n'y a que vous, dans ma tête et dans mon cœur. Pour vous, j'ai délaissé mes travaux, mes amis, celles que j'aimais uniquement avant de vous avoir rencontré. Je vous aime, je vous aime, d'un amour si profond que moi-même je ne le connais pas tout entier; si pur, si désintéressé que je ne vous demande rien, je ne calcule rien, je ne vois rien que l'heure présente où mon cœur déborde... »

La lettre s'arrête là ; pauvre lettre souillée de larmes, dont les mots infirmes exprimaient si mal le tumulte de mes sentiments... Pour échapper à la tentation de l'envoyer à Régis, je l'enfermai dans un petit coffret de laque dont je jetai la clé, par ma fenêtre, dans les broussailles d'un jardin voisin. Il m'a fallu en briser la serrure pour la relire aujourd'hui.

Tout le jour, je restai seule chez moi, berçant de souvenirs mon pauvre cœur endolori. Je le croyais au bout de ses forces et incapable de souffrir davantage, aussi l'avenir ne m'effrayait-il pas... Il ne pouvait rien contenir d'aussi cruel que le présent et le passé, me semblait-il, et je m'efforçais d'y prévoir l'aurore de la paix et de la consolation.

DEUXIÈME PARTIE

I

Depuis des semaines, je vivais tellement confinée dans mon amour et dans ma souffrance que je ne voyais rien autour de moi, et que je n'entendais pas la rumeur qui montait, annonçant l'effroyable tempête. Personne ne pouvait m'avertir. Je fuyais la société de mes amis dont la plupart, d'ailleurs, n'étaient plus à Paris; Régis, absorbé par sa passion, était aveugle et sourd comme moi; ma mère et ma tante, tout à leurs bonnes œuvres, ne jetaient qu'un coup d'œil distrait sur les journaux, en évitant soigneusement les questions politiques. Les débats d'un procès fameux avaient suffi à satisfaire leur besoin d'actualité. Nous vivions ainsi dans l'ignorance absolue du grand frisson qui agitait l'Europe.

Ce fut plusieurs jours après le départ de Régis que j'eus le premier soupçon de l'affreuse vérité. Nous étions sorties, ma mère et moi, pour faire des em-

plettes au Bon Marché, en vue de notre prochain voyage. En passant vers la rue Saint-Romain, nous fûmes étonnées de voir la foule qui s'y pressait, formant une longue queue maintenue par un cordon d'agents.

— Que se passe-t-il donc ici? demanda ma mère à un de ceux qui « faisaient la queue ».

— C'est pour la Caisse d'épargne, madame.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a, à la Caisse d'épargne?

— Vous comprenez bien qu'on aime mieux avoir son argent tout de suite, si on a la guerre.

— La guerre?...

Notre mine ahurie scandalisa un gavroche qui attendait.

— D'où donc que vous sortez? demanda-t-il. Est-ce que vous ne savez pas qu'on va avoir la guerre? C'est comme qui dirait chose faite.

Il entra dans des explications que nous n'écoutâmes pas. Moi, j'étais incrédule; pourtant, cette foule assiégeant la Caisse d'épargne m'inquiétait.

Le gavroche, hélas! avait raison. Nous rapportâmes à la maison une liasse de journaux qui nous éclairèrent, mais sans nous convaincre encore.

— C'est impossible, disait ma tante, ce doit être un coup monté pour faire baisser la Bourse. Si depuis quarante-quatre ans nous ne nous sommes pas battus pour reprendre l'Alsace-Lorraine, comment voulez-vous que nous nous battions aujourd'hui pour la Serbie qui est bien sympathique, mais qui ne nous est rien?

Forte de la logique de son raisonnement, elle ne voulait pas sortir de là.

Le samedi, à quatre heures, le décret de mobilisation était affiché.

La gravité de la situation ne me faisait pas oublier l'absence de Régis. Le lendemain de son départ, j'avais reçu de lui une courte lettre qui m'en annonçait une autre, plus détaillée, et me recommandait à plusieurs reprises d'être tranquille et raisonnable. Depuis lors, j'attendais à chaque minute la lettre promise. Elle arriva le samedi, brève et angoissée.

« Comment avons-nous pu ignorer de tels événements? écrivait-il. Me voilà pris au dépourvu. Si cette guerre inévitable se prolonge, comment pourrai-je arranger ici mes affaires d'argent? Mes cousins Renard me conseillent de partir pour l'Amérique, sans délai, pendant qu'on peut encore le faire... Ce serait peut-être le plus sage parti à prendre. Je suis bouleversé... »

Il était bien naturel que, dans un tel souci, sa lettre n'eût rien de sentimental. J'aurais dû lui répondre sur le même ton, mais mon cœur m'emporta et je ne pus lui cacher ma douleur et ma crainte de l'avoir perdu pour toujours. Je ne fis pas d'allusion à Gilberte dont, pourtant, le sort me préoccupait. En effet, c'était le lendemain dimanche qu'elle aurait dû partir pour la Normandie, mais la mobilisation rendait tout départ impossible, le nôtre comme le sien; alors que feraitelle? Comment supportait-elle cette déception, et l'angoisse de ces journées de fièvre?... Tous ceux qui les ont vécues en ont le souvenir à jamais gravé dans leur

mémoire; je ne les retracerai pas dans ce livre où je ne veux écrire que l'histoire de mon cœur...

Pendant plusieurs jours, je n'eus pas d'autres nouvelles de Régis. La lecture des journaux dont nous nous arrachions les éditions successives, les commentaires que nous en faisions, entre nous, et avec le premier venu, même dans la rue et les jardins publics, l'angoisse qui nous étreignait le cœur, atténuèrent mon impatience, mais exaltèrent encore ma douleur. Je n'avais plus conscience du temps, ni de ma vie; je me croyais au milieu d'un cauchemar dont je m'éveillerais peut-être, et qui me laisserait brisée.

Enfin, dans l'après-midi du jeudi, j'eus la surprise de voir entrer chez moi Gilberte Lécuyer. Elle n'y venait que très rarement depuis qu'elle m'avait pris Régis. Mon accueil et sa conscience lui rendaient sans doute ma présence trop pénible. Ce jour-là, je fus presque heureuse de la voir entrer : elle n'était pas partie... Elle avait vu Régis après moi; elle en avait sûrement des nouvelles. Tout cela me fit l'accueillir avec un réel empressement.

— Ma pauvre Gilberte! Qui pouvait prévoir cette horreur? m'écriai-je en lui tendant la main.

— Ah! oui, quelle horreur! répéta-t-elle d'un air sombre. Je viens de la part de Régis, continua-t-elle avec un sourire lassé. Il est parti pour l'Amérique.

Sans me laisser l'interrompre, elle acheva son explication, comme une leçon apprise, d'une voix monotone et sans un geste.

— Il m'a télégraphié samedi pour me dire de rester à Paris; dimanche, dans sa lettre, il s'effrayait pour

moi d'un voyage dans la cohue des trains, — d'ailleurs, depuis la mobilisation, tout voyage est impossible. Tout à l'heure, j'ai reçu un second télégramme daté de dimanche. Le voici.

Elle me tendit la feuille bleue que je lus avidement :

« Je pars pour Liverpool où je m'embarquerai mardi. Reviendrai aussitôt que possible. Prévenez Thérèse.

« Régis. »

— Cette dépêche a été envoyée dimanche. Il est donc déjà en route pour l'Amérique, conclut Gilberte.

Oserai-je l'avouer? Mon premier sentiment fut une sorte de joie. Ainsi, le supplice de les savoir ensemble, loin de moi, me serait épargné! J'étais séparée de lui, mais elle ne le verrait pas non plus... J'en éprouvais un soulagement qui me fit respirer mieux, comme si j'étais allégée soudain d'un fardeau trop lourd.

Puis, une sourde jalousie vint se mêler à mon plaisir, la jalousie de n'avoir pas été prévenue directement par lui de son départ pour l'Amérique. J'eus la fierté de n'en rien montrer à Gilberte, et je la remerciai d'être venue si vite m'apporter le message de Régis.

— Je n'ai pas voulu attendre une seule minute, dit-elle, pensant que vous étiez dans l'angoisse comme moi. Ces quatre jours sans nouvelles ont été si horribles!

Son accent pathétique me fit sentir que si un être au monde était capable de comprendre ma douleur, ce serait elle. Nous nous regardâmes, les yeux pleins de

larmes; et seulement alors je constatai le changement qui s'était opéré en elle depuis notre dernière rencontre : son visage pâli s'était creusé, ses yeux brillaient de fièvre, un pli soucieux marquait son beau front; sa grâce même avait disparu, laissant place à un affaissement découragé. De son côté, elle m'examinait avec surprise, et je vis bien que son examen n'étais pas plus favorable que le mien. Avais-je donc tellement changé?

— Êtes-vous souffrante? me demanda-t-elle avec inquiétude.

— Les chaleurs m'ont beaucoup fatiguée cette année, répondis-je. Il m'aurait fallu l'air de la campagne, mais ce n'est plus possible...

Elle ne fut pas dupe de ma réponse et continua à me regarder de son air inquiet. Pour détourner son attention, je l'interrogeai :

— Et vous, qu'est-ce que vous allez faire, maintenant?

— Où pourrais-je aller? répliqua-t-elle d'un ton lassé. Ce qui me reste de famille habite les Ardennes où j'ai des propriétés. Mes cousins ne se soucient guère de moi et, d'ailleurs, à Paris, on est plus en sécurité que dans un département-frontière. Il est donc probable que je resterai ici.

— Alors, votre projet de Normandie?...

— Sans lui! s'écria-t-elle avec douleur, ce serait le supplice des supplices.

— Il reviendra, Gilberte.

— Peut-être, mais quand?... Et combien de temps me faudra-t-il rester sans nouvelles de lui?

Elle avait oublié l'étrange situation dans laquelle nous étions l'une en face de l'autre; je crois même qu'elle avait oublié ma présence, car elle se tordait les mains et, la tête rejetée en arrière, les yeux clos, elle offrait l'image du désespoir.

Au lieu de m'apitoyer, ce spectacle me révolta. Comment osait-elle s'afficher ainsi devant sa victime? Espérait-elle que j'allais la consoler? En quelle estime tenait-elle mon pauvre cœur meurtri? Se croyait-elle plus à plaindre que moi? Ah! cela, c'en était trop!

— Je vous engage à vous plaindre, fis-je ironiquement. Si vous étiez habituée à la souffrance comme moi, vous comprendriez peut-être mieux le prix du silence, Gilberte.

Elle ouvrit les yeux, de pauvres yeux effrayés d'où s'échappèrent des larmes qu'elle ne chercha pas à retenir.

— Maintenant que vous souffrez, continuai-je, vous pouvez savoir ce qu'a été ma vie depuis trois mois; mais non, vous ne pouvez pas le savoir; il n'y a pas de comparaison entre votre souffrance et la mienne! Vous pleurez parce qu'il est parti pour quelques semaines et que vous craignez de rester sans nouvelles de lui, mais vous savez bien que votre pensée ne le quitte pas; vous avez eu son dernier adieu, à son départ; vous avez eu sa dernière lettre dimanche, et c'est à vous qu'il a télégraphié. Si vous pleurez, que me reste-t-il à faire? Il vous a donné les plus grandes preuves d'attachement qu'un homme puisse donner : pour vous, il n'a pas craint de briser le cœur de sa meilleure amie; j'étais tout pour lui, vous avez pris

ma place; j'ai été meurtrie, abandonnée; j'ai cru perdre la raison. Voici trois mois que dure mon agonie, et personne n'en a jamais rien su.

Gilberte fixait sur moi ses grands yeux effrayés; ses lèvres, aussi pâles que ses joues, tremblaient; ses mains s'avancèrent vers moi dans un geste de supplication.

— Vous dites qu'il a brisé votre cœur, dit-elle; ne savez-vous donc pas à quel point il vous aime?... Je le sais, moi, puisqu'il me l'a répété si souvent, et que j'en étais jalouse.

— Vous étiez jalouse, Gilberte? Et vous osez me le dire! Alors, quel sentiment dois-je avoir pour vous qui êtes venue me voler son amour? Vous étiez jalouse! Ne saviez-vous donc pas que nous nous aimions, quand vous êtes entrée dans ma vie? Je ne suis pas allée vous chercher, c'est vous qui êtes venue pour me le prendre. Vous vous êtes adressée à moi parce que vous ne voyiez pas d'autre moyen d'arriver à lui...

— Je l'aimais, dit-elle plaintive.

— Moi, je l'aimais avant vous, et cent fois mieux que vous ne l'aimerez jamais.

— Thérèse, sanglota-t-elle, Thérèse, je ne savais pas que vous l'aimiez ainsi, je croyais seulement à une grande amitié. Vous rappelez-vous me l'avoir dit un jour?

— Supposez-vous que j'allais vous ouvrir mon cœur, Gilberte? Mon amour est un secret précieux que seul au monde, Régis a connu jusqu'ici. Il m'a échappé ce soir, devant vous, sous l'empire d'une émotion trop

forte, et puis, parce que ce secret n'en était pas un pour vous; vous êtes trop intelligente pour ne pas comprendre une chose qui vous touche de si près. D'ailleurs, si vous ne vous étiez pas sentie coupable, vous n'auriez pas eu si peur de me rencontrer depuis quelques semaines...

Elle baissa la tête, sans autre réponse que ses sanglots. Mes yeux restèrent secs, et mon cœur ne s'attendrit pas à cette explosion de chagrin.

— Vous me haïssez ? demanda Gilberte.

— Je ne vous hais plus, répondis-je, je ne puis pas haïr ce que Régis veut que j'aime. Mais mon obéissance n'ira pas jusque-là : je ne vous aimerai jamais, Gilberte, vous m'avez fait trop de mal. Pardonnez-moi de n'avoir pas su me contenir. J'aurais dû me taire aujourd'hui encore; mais après ces cinq journées atroces, — car ce n'est pas quatre jours seulement, comme vous, que je suis restée sans nouvelles; je n'ai pas eu de lettre dimanche, moi, — après ce supplice de cinq jours, j'ai perdu le contrôle de moi-même.

Elle essuya ses yeux, poudra son visage, et se leva pour partir.

— Où faut-il lui écrire? demandai-je.

Elle n'en savait rien... Elle espérait qu'une lettre attardée viendrait, de Dieppe ou de Liverpool, nous donner son adresse nouvelle.

Nous nous séparâmes sans nous tendre la main.

II

Trois jours plus tard — trois siècles — je reçus une lettre de Dieppe, datée du dimanche 2 août.

Régis m'écrivait :

« N'avais-je pas raison, chère Thérèse, de vous dire de ne point gâcher le présent par l'appréhension de l'avenir? Tous nos projets de vacances, faits joyeusement en hiver, détruits par ma faute le mois dernier; l'autre projet qui vous a fait verser tant de larmes; toutes ces espérances, ces craintes et ces angoisses; tout cela devait aboutir au néant. Le présent n'est-il pas assez lourd? Faut-il que nous le chargions encore des soucis d'un futur qui ne nous appartient pas? Je vous répète donc, mon amie, vivons dans le présent; nous n'avons pas trop de toutes nos forces pour le supporter.

« Donc, la guerre a bouleversé tous mes plans. Vous savez que je veux vivre en France et que mon père n'a ni le désir ni les moyens de me continuer la pension qu'il m'a faite jusqu'ici. Je devrai donc aller au Canada, régler mes affaires d'intérêt et essayer de me rendre libre, libre de terminer mes études, d'organiser mon existence à ma guise et de vivre où bon me semble, en attendant la liberté complète et l'indépen-

dance que, je l'espère, mon travail me donnera un jour.

« Mes cousins de Rouen affirment que la guerre durera plusieurs mois. S'ils disent vrai, ma situation pécuniaire ne me permettra pas d'attendre jusqu'à la paix le règlement de mes intérêts ; et d'ici quelque temps, en pleine guerre, le voyage d'Amérique sera peut-être impossible... Bref, sur le conseil de mes cousins, je pars sans délai pour le Canada. Une circonstance imprévue a triomphé de mes dernières hésitations : j'ai rencontré hier, à Rouen, par hasard, un Anglais qui devait s'embarquer dans quelques jours à Liverpool pour Québec. La guerre l'oblige à renoncer à ce voyage. Il m'a proposé sa place retenue d'avance sur le paquebot. Cette proposition qui lève le grand obstacle à mon départ, qui arrange tout pour moi, m'a semblé une indication que je devais suivre. Je suis donc venu aujourd'hui à Dieppe, après avoir télégraphié à Gilberte qui a dû vous en prévenir ; et je m'embarquerai dans une heure pour Newhaven, sans vous avoir revue, chère petite amie, malgré la promesse que je vous avais faite.

« Je reviendrai, mais au moment de quitter la France, mon cœur se serre ; je laisse à Paris tout ce que j'aime et tout ce qui m'aime... Que de fois j'ai pensé à vous, chère Thérèse, à votre atelier où vous m'avez si souvent attendu, toujours contente de me voir !... Je souffre... Ma seule consolation est dans mes pensées, et dans mes lettres à Gilberte et à vous. Je n'ai rien reçu de vous cette semaine, je suis très inquiet. Devrai-je faire mon grand voyage sans le

réconfort de votre affection? Si vous m'aimez vraiment, écrivez tout de suite... Je suis toujours avec vous et avec Gilberte. Ne soyez pas jalouse, chère Thérèse, j'aime beaucoup Gilberte, mais vous savez combien je vous aime aussi...

« Maintenant, au moment de partir, je m'adresse à votre cœur que je connais si bien, je m'adresse à vous, Thérèse, comme à ma seule amie, pour me soulager dans la détresse où je suis. A côté de la peine que j'éprouve à être séparé de vous, j'ai l'angoisse de laisser à Paris la pauvre Gilberte orpheline, sans amis, seule au monde, dans un pays en guerre... Les familles qui la recevaient sont absentes pour longtemps; elle reste seule, après avoir eu l'espérance de passer ses vacances avec moi. Je suis sûr qu'elle a beaucoup de chagrin, et elle n'a pas votre force morale. Thérèse, je vous la confie, ne l'abandonnez pas. Il n'y a que vous qui puissiez me comprendre et savoir comme je souffre... Aidez-la, aidez-moi, autrement je mourrai de chagrin. Pour l'amour de moi, soyez bonne pour elle. Je veux qu'elle soit pour vous comme ma sœur... Je n'ai plus personne; vous deux, vous êtes tout ce que j'aime.

« Écrivez-moi, et pensez à

« Votre méchant,

« Régis. »

En *post-scriptum* il avait ajouté :

« Soyez tranquille, Thérèse. »

Après avoir relu plusieurs fois cette longue lettre, je m'aperçus que les feuilles légères étaient inondées de mes larmes. Sa tristesse, sa douceur me touchaient,

mais sa préoccupation de Gilberte, dont le nom revenait si souvent, me faisait mal. Je sentais que le meilleur de ses pensées était pour elle, et je l'accusais de m'avoir écrit seulement parce qu'il avait besoin de moi. Toute la journée — enfermée dans ma chambre aux rideaux tirés — je refusai de sortir, de manger, de parler, sauf pour avoir des nouvelles de la guerre. Il me croyait forte!... Ah! s'il m'avait vue ce jour-là, il n'aurait plus songé à me confier son trésor!

Le soir, ma mère entra auprès de moi, radieuse : les Français étaient à Mulhouse, tout allait bien. A quoi pensais-je donc, d'avoir la migraine un jour si glorieux!

Ces nouvelles étaient le seul remède qui pût me guérir. J'eus honte de ma douleur égoïste quand un intérêt si puissant faisait battre le cœur de la France. Je sortis donc pour m'associer à la joie générale, et, redevenue vaillante, je pris une grande résolution : puisque Régis me demandait, au nom de mon amour pour lui, de veiller sur Gilberte, je lui obéirais sans délai. Mon sentiment, capable d'héroïsme, me ferait voir en ma rivale une sœur qu'il m'aurait confiée.

Dès le lendemain, j'allai chez elle, très convaincue de ma grandeur d'âme et de ma beauté morale. En chemin, je préparai le petit discours que j'allais lui faire :

— « Gilberte, lui dirais-je, c'est le vœu de Régis que nous nous rapprochions dans ces jours pénibles; nous ne pouvons lui refuser cette satisfaction qui lui donnera la paix. Pour lui, je tâcherai d'oublier tout ce que j'ai souffert par vous; pour lui, rappelez-vous le

chemin de notre maison où vous serez toujours bien accueillie. »

J'étais sûre qu'après cela elle tomberait dans mes bras en pleurant de reconnaissance. Mais une déception m'attendait : Gilberte n'était pas chez elle. Sa vieille bonne qui m'ouvrit la porte me répondit que le vendredi précédent, mademoiselle était sortie, disant qu'elle serait absente plusieurs jours. Depuis, elle n'avait pas donné signe de vie.

— Savez-vous où elle est allée? demandai-je.

— Mademoiselle n'a rien dit. C'est bien ennuyeux, allez! Je n'ose pas seulement sortir. Il y a là des lettres et je ne sais quoi en faire... Ah! quelle vie!

— Des lettres? répétai-je. Y en a-t-il beaucoup?

— Tenez, les voilà, répliqua Léontine en me montrant quelques enveloppes sur la table du vestibule.

Sans réfléchir à ce que pourrait penser le témoin de mon indiscrétion, je m'approchai de la table et pris les lettres entre mes mains. J'en reconnus deux, plus une carte postale de l'écriture de Régis. L'une venait de Dieppe, l'autre de Newhaven ; la carte postale portait le timbre de Liverpool.

— Quand ces lettres sont-elles arrivées? demandai-je.

— Celles-ci?... Eh bien! il y en a eu une hier, le reste est venu ce matin... Qu'est-ce que je dois en faire, mademoiselle Thérèse?

— Rien, ma bonne Léontine, Mlle Gilberte les trouvera à son retour, ne vous en préoccupez pas.

Avant de reposer la carte sur la table, je ne

pus résister à la tentation de la retourner, dans l'espoir coupable d'en déchiffrer quelques mots. Ce fut très simple : il n'y avait à lire que deux petites phrases en anglais, tracées en caractères nets et faciles : « Ma chérie, je suis avec vous, je vous aime, Régis ».

— Au revoir, Léontine, bon courage, ne perdez pas patience, dis-je en m'en allant.

Toute ma belle vaillance venait de s'écrouler. Une fois de plus, la bête méchante, armée de griffes et de dents, me déchirait la poitrine. Ainsi, à chaque étape de son voyage, Régis avait envoyé à Gilberte la preuve de son souvenir et de son amour ! Il lui avait écrit ces mots de tendresse que je désirais éperdument, et il n'avait pas eu la générosité de m'en envoyer ma part. Connaissant mon extrême sensibilité, ce douloureux privilège d'être attentive aux plus petites marques d'indifférence ou d'affection, il avait à sa portée le moyen d'adoucir la souffrance dont il était cause et, dans son égoïsme, il ne s'en souciait pas. La veille de son départ, il m'avait laissée dans une agonie de chagrin, et depuis lors, la seule lettre où je devinais son cœur était pleine de son angoisse pour Gilberte.

— Sans cette angoisse, l'aurait-il écrite ? me demandai-je.

Puis, dans l'orage de mes pensées, une lueur passa : le courrier se faisait si mal depuis le décret de mobilisation, que mes lettres, à moi, avaient pu subir un retard plus considérable encore que celles de Gilberte. Elles arriveraient demain, ou ce soir, peut-être même

m'attendaient-elles à la maison, car il était impossible qu'il ne m'eût pas écrit aussi de Newhaven et de Liverpool...

Cette espérance me rendit toutes mes forces. Je me hâtai pour arriver plus vite auprès des chères missives qui, sans doute, avaient été apportées chez moi pendant ma courte absence. Hélas! rien ne m'attendait, rien n'arriva le soir ni le lendemain...

Cette déception m'exaspéra contre Régis. Je résolus de ne plus penser à lui; je me fis honte de tant souffrir quand les mères et les épouses françaises offraient, sans se plaindre, les sacrifices suprêmes sur l'autel de la patrie; je m'interdis de regarder en moi-même; je me promis d'oublier l'ingrat, et... le soir du jour où j'avais pris ces grandes résolutions, je m'enfermai dans ma chambre pour penser à lui, pour pleurer, pour souffrir et pour lui écrire une lettre dont j'ai oublié les termes, mais qui, je m'en souviens, était une longue plainte déchirante, se prolongeant sur huit ou dix pages toutes souillées de mes larmes. En l'écrivant, je dus m'arrêter plusieurs fois, sécouée par les grands soubresauts douloureux de mon cœur, et, avant de reprendre la plume, je me couchai à demi sur ma table, en sanglotant tout haut, comme un petit enfant. Je terminai ma lettre par le récit de ma démarche inutile à l'appartement de Gilberte :

« Vous verrez ainsi que j'ai voulu vous obéir. Je ne pourrai jamais vous refuser ce que vous me demanderez de faire pour l'amour de vous. Si j'en ai la force, je retournerai chez Gilberte, quoique je sache d'avance que je ne puis rien pour elle. »

Enfin, comme une mendiante, je le suppliais de m'écrire souvent.

Selon ma promesse, je tentai une seconde fois d'aller voir Gilberte. Léontine me dit que mademoiselle ne restait pas pour le moment chez elle, et qu'elle venait seulement y prendre son courrier.

— Elle n'habite plus ici? remarquai-je étonnée. Alors, où demeure-t-elle?

— Je ne sais pas. Mademoiselle ne m'a pas donné son adresse. C'est bien triste pour moi, tout ça.

J'avais fait mon devoir envers Gilberte. Il était évident qu'elle ne voulait plus me rencontrer; sa retraite mystérieuse avait peut-être pour principale cause la peur de mes visites; il ne me restait donc qu'à respecter sa volonté. Puisque les choses tournaient ainsi, tant mieux! N'attendant rien de Régis en route pour le Canada, ignorant tout de ma rivale, emportée par le tourbillon des espérances patriotiques, je vécus alors deux semaines relativement calmes au point de vue des souffrances du cœur. Et pourtant, je ne vivais que par Régis; je lui écrivais d'énormes lettres, sa pensée ne me quittait pas; il peuplait mes heures solitaires, il était entre ma mère et moi, je le retrouvais au milieu de la foule, je le voyais et je l'entendais partout.

Apercevais-je un homme de taille ou d'allure semblable à la sienne, je me sentais pâlir... Passais-je aux endroits qui nous avaient vus ensemble, je m'arrêtais pour le chercher ou pour l'attendre... Son nom, prononcé par hasard, me faisait trembler... Je n'étais pas une seule minute sans lui, et je ne souffrais presque plus.

Un jour, je retrouvai dans une coupe, sur la cheminée de mon atelier, quelques cigarettes qu'il y avait oubliées. Que de souvenirs s'éveillèrent en moi à cette rencontre !

Pour faire revivre les jours disparus, je m'assis sur le divan à sa place favorite et, allumant une cigarette, je la fumai.

L'odeur de ce tabac d'Orient, senteur d'ambre et de miel que j'aimais entre toutes, cette odeur qui avait parfumé les heures les plus douces de ma vie, fit surgir le passé avec une telle violence que ce fut presque une hallucination.

Régis était auprès de moi, son cher regard caressait mes yeux, sa voix au charme incomparable murmurait à mon oreille des paroles de tendresse; il n'y avait rien d'amer entre nous; je le sentais à moi jusqu'au fond de l'âme. Tout mon fardeau de douleurs me fit l'effet d'un rêve affreux dont je m'éveillais enfin.

L'impression fut si vive que je prononçai avec ferveur : « Oh ! Régis, si vous saviez !... »

Le son de ma voix fit évanouir le songe : je me retrouvai seule, bien seule, à la place qu'il aimait... Mais ces souvenirs remués me laissèrent une extrême douceur; mon cœur attendri, sans rancune et sans colère, se fondait de tendresse.

— Mon amour, murmurai-je, oh ! mon amour !...

C'était tout ce que je pouvais dire et penser, et je le répétai indéfiniment.

III

Vers le 25 août, je commençai à attendre des nouvelles du Canada. Toute mon organisation de vie fut alors subordonnée aux heures de passage des facteurs. Ma mère et ma tante, qui ne pouvaient calmer leur fièvre patriotique que par des marches exagérées ou le contact de la foule, voulaient m'entraîner à la promenade, au sermon, à l'ouvroir; je refusais quand il n'était pas sûr d'avance que nous serions de retour à l'heure de tel ou tel courrier, et les deux femmes qui m'aimaient se disaient avec consternation :

— La voilà qui redevient sauvage!

Enfin, je reçus un matin la lettre désirée; mes mains tremblaient si fort que, toute une minute, je la tins devant moi sans pouvoir l'ouvrir. Il me fallut attendre que le tumulte de mon cœur s'apaisât. Avant de la lire, je baisai dévotement la chère écriture qui couvrait quatre pages et qui représentait pour moi toute la douleur ou toute la joie.

Régis répondait à ma première lettre écrite au reçu de la sienne, alors qu'il venait d'arriver à Rouen.

« C'est aujourd'hui seulement que votre première lettre me parvient, écrivait-il, après m'avoir suivi dans le long voyage que j'ai fait sans rien savoir de

vous. Chère Thérèse, je ne puis vous dire comme j'ai souffert en lisant cette lettre... Est-il possible que je vous fasse tant de chagrin! Avez-vous vraiment pensé un seul moment que vous m'aviez perdu, que je ne savais plus vous comprendre? Maintenant, sentez-vous que je suis avec vous, dans votre atelier? que je veux vous calmer, et vous montrer que votre ami peut être très méchant, très cruel, mais qu'il vous aime si sincèrement que vous ne pouvez pas le perdre? Ma petite Thérèse, rappelez-vous que je retournerai bientôt à Paris et que je ne veux pas vous voir morte de chagrin. Soyez forte et tranquille, je pense beaucoup à vous, je vous aime et je ne vous oublierai jamais.

« Vous avez dû recevoir ma carte de Montréal, envoyée dès mon arrivée, et depuis longtemps, ma lettre de Dieppe. La pensée que vous aviez cette lettre m'a rendu tout mon courage. Je suis maintenant très calme, je sais que vous avez accueilli mon désir, que Gilberte a trouvé en vous l'appui dont elle a besoin; je sais que vous êtes et que vous serez bonne pour elle, parce que je vous l'ai demandé; sans cette certitude, je n'aurais pas la force de vivre. Vous voyez, amie chérie, ce que vous êtes pour moi!

« Ah! quel chagrin que cette séparation!... Je n'ai eu jusqu'ici que deux cartes de Gilberte. Si vous m'aimez, écrivez-moi souvent, l'une et l'autre... »

La joie que je ressentis à cette lecture fut troublée par le remords d'avoir si mal répondu à la confiance que Régis avait mise en moi. Comment oserais-je lui écrire que je ne savais rien de Gilberte, et que j'acceptais tranquillement cette ignorance? A cette heure

même, il avait compris par mes lettres muettes sur ce sujet, et sans doute par celles de Gilberte, que la rupture était complète entre nous. Jusqu'ici, j'en avais décliné toute la responsabilité, mais un examen consciencieux ne me montrait-il pas, tout au fond de moi-même, une sorte de satisfaction inavouée que les choses eussent tourné ainsi? Lassée de souffrir, n'avais-je pas trouvé du repos dans cette disparition de ma rivale, qui me permettait d'oublier un peu les souffrances dont elle était cause, et de me bercer du souvenir des jours heureux où je ne la connaissais pas?... Et puis, Gilberte avait-elle eu tout à fait tort de se replier sur elle-même, après l'accueil que je lui avais fait lors de sa dernière visite? Je jugeais sa susceptibilité excessive. Certes, un esprit plus large eût compris et pardonné l'amertume de mes paroles; mais elle-même, à ce moment-là, n'était-elle pas déprimée, et incapable de réagir contre mon animosité?

Non, je n'étais pas entièrement innocente de cette rupture; pour l'amour de Régis, je tâcherais de réparer ma faute et de mieux justifier sa confiance en moi.

Cette résolution prise, je décidai de retourner chez Gilberte. Depuis trois semaines que je n'avais entendu parler d'elle, sa retraite mystérieuse avait dû s'expliquer. Que devenait-elle, la pauvre petite, toute seule dans la grande ville, aux heures les plus sombres de cette terrible guerre?

En effet, nos armées battaient alors en retraite, la rafale s'approchait de Paris; le gouvernement s'était transporté à Bordeaux; la tribu des « froussards » avait pris son vol, ou essayait de le prendre. On ra-

contait des histoires invraisemblables de départs dans des wagons à bestiaux, d'arrivées en province dans des villes encombrées, de nuits passées à la belle étoile, de bagages perdus, — qui me faisaient trouver exquises notre maison tranquille et les grandes rues presque vides de la capitale recueillie.

Ma tante, un moment effrayée, avait proposé un départ pour n'importe où. Il n'y avait pas à parler de notre famille de province encore plus exposée que nous à l'invasion, mais en Savoie, où nous avons des amis... ou en Auvergne.

— Oh! non, ma tante, restons chez nous! Les Allemands ne viendront pas ici. D'ailleurs, y viendraient-ils que je ne les crains pas, et toi non plus, j'espère. Consentirais-tu donc à leur abandonner tes jolis meubles, tes souvenirs de famille, tout ce que tu devrais laisser ici?

Cet argument fut tout-puissant, et nous restâmes à Paris.

Mais Gilberte y était-elle encore? Ses cousins habitaient les régions envahies ou la zone des armées, ce n'était donc pas chez eux qu'elle pouvait trouver un asile. Sauf Régis, personne au monde ne se souciait vraiment d'elle. Je comprenais enfin l'importance de la mission que mon ami m'avait confiée.

Sous l'empire de mon émotion, je me rendis sans délai à son appartement. Ce fut elle qui m'ouvrit la porte.

— Je vous trouve donc enfin, Gilberte!

— Que désirez-vous, Thérèse, me demanda-t-elle en rougissant.

— Vous voir, si vous le voulez bien.

— Entrez.

Je la suivis à son petit salon, si net autrefois, et maintenant négligé.

— Excusez-moi, dit-elle, je faisais le ménage...

— N'avez-vous plus Léontine?

— Elle est partie dans son pays, en Bretagne. Ici, elle avait peur, et comme je vais partir moi-même, je n'ai pas voulu l'obliger à rester pour la laisser seule ensuite.

— Vous allez partir?

— Oui, Thérèse.

Son air était si froid, si absent, sa voix si lointaine que je me contentai de cette brève réponse sans oser l'interroger davantage.

— Je suis venue deux fois, repris-je. Léontine vous l'a-t-elle dit?

— Oui; pourquoi étiez-vous venue?

— Parce que Régis m'avait envoyée. Je ne sais plus ce que je vous aurais dit à ce moment-là, Gilberte, mais je sais qu'aujourd'hui je viens vous tendre la main. Régis souffre de votre solitude. Nous le soulagerions en réunissant nos misères. La mienne est plus dure que la vôtre, Gilberte. Il ne vous a jamais fait de peine, et vous avez des consolations que je n'ai pas; mais je regrette de vous avoir parlé durement quand vous êtes venue chez moi. Rappelons-nous seulement que nous l'aimons toutes deux, et qu'il dépend de nous, de lui rendre la paix.

Tandis qu'elle m'écoutait, le regard au loin, sans faire un mouvement, je remarquai la maigreur de ses

bras, nus jusqu'aux coudes, la pâleur de ses joues, et le cerne profond de ses yeux.

— Thérèse, dit-elle enfin, j'ai assez souffert depuis trois semaines pour comprendre ce que vous avez pu souffrir vous-même à cause de moi. Quand il était là, je ne voyais que lui, et j'étais si heureuse de son amour qu'il n'y avait place dans mes pensées que pour de la joie. D'ailleurs, ne m'aviez-vous pas dit que vous n'aviez pour lui qu'une amitié tranquille et fraternelle? S'il m'arrivait parfois de voir clair et d'éprouver quelque chose comme du remords, Régis était là, et me rassurait bien vite. Maintenant, il est parti; je suis restée seule avec le chagrin de la séparation, dans un moment où l'angoisse est autour de nous comme l'air que l'on respire. Ma solitude, dans de telles circonstances, m'a d'autant plus accablée que je n'y étais pas préparée, et j'ai accueilli, comme une bénédiction, l'occasion qui m'était offerte d'aller chez vous. Vous êtes son amie, il vous aime, c'était encore un peu de lui que j'allais retrouver en vous... Vous savez le reste, Thérèse. J'ai appris ce jour-là le mal que je vous ai fait et j'ai compris que votre cœur m'était à jamais fermé.

— Gilberte, je vous répète mon regret d'avoir parlé ainsi.

— Les paroles que vous m'avez dites ce jour-là, Thérèse, vous ne pourrez jamais les reprendre, parce que ce sont les paroles de la vérité; et ce ne sont pas vos paroles qui m'ont fait souffrir, c'est la vérité. Je l'ai emportée chez moi où je l'ai revue à chaque minute, en me rappelant votre pauvre visage amaigri

et vos yeux désespérés, vos yeux d'agonie qui m'avaient fait tout comprendre avant que vous eussiez parlé. J'ai senti sur mon cœur toutes les larmes que vous avez versées; je me suis rappelé votre amitié que j'ai trahie, et, souffrant moi-même de n'avoir plus auprès de moi l'affection qui me fait vivre, j'ai compris combien ce dut vous être atroce de voir aller vers une autre une si grande part de ce cœur qui était tout pour vous.

Elle cacha son visage dans ses mains, et moi, rappelée au souvenir de mes heures les plus sombres, je n'essayais pas de retenir les larmes qui tombaient, lourdes et rapides, de mes pauvres yeux désespérés.

— Gilberte, dis-je enfin, nous ne pouvons pas changer le passé, mais nous pouvons adoucir le présent. Il n'y a que vous au monde avec qui je puisse parler de lui; il désire que je sois pour vous comme une sœur; avec moi, vous ne serez plus seule. Gilberte, venez auprès de nous; je vous donnerai ma chambre et j'habiterai mon atelier. Il ne sert plus à rien maintenant... Je n'ai pas la force de toucher à un pinceau.

Elle me prit les deux mains et les serra doucement.

— Ceci, plus que tout, me prouve à quel point vous aimez Régis, dit-elle ; merci, Thérèse, mais n'insistez pas. Nous ne pouvons que nous faire du mal l'une à l'autre; toute votre énergie ne vous empêchera pas de souffrir; ma présence renouvellerait sans cesse votre chagrin, comme la vôtre raviverait sans cesse mes remords. Je l'ai si bien compris que, après ma dernière visite chez vous, j'avais pris la résolution de ne

plus jamais vous revoir, et si je n'avais pas ouvert ma porte moi-même, tout à l'heure, ne craignant plus que vous veniez, j'aurais tenu cette résolution jusqu'au bout.

— Est-ce pour cela que vous aviez quitté votre appartement, Gilberte?

— Oui, c'était pour vous fuir, et vous décourager de venir ici.

— Où donc étiez-vous allée?

Elle laissa retomber mes mains qu'elle tenait encore et, la tête appuyée au dossier de son fauteuil, elle expliqua d'une voix lointaine :

— Le lendemain de notre dernière entrevue, j'étais sortie pour me cacher n'importe où, et je suis arrivée, sans savoir comment, à la porte de Régis. Avant de partir, il m'avait laissé la clé que je garde toujours sur moi. Je suis montée, je suis entrée, et jusqu'au soir, je suis restée là...

Ce dernier mot se perdit dans un long sanglot.

Je m'approchai d'elle, j'appuyai ma tête à son épaule et, mêlant mes larmes aux siennes, je lui dis :

— Gilberte, Gilberte, connaissez-vous bien votre bonheur? Savez-vous le prix des consolations qui vous ont été données!... Quelle douceur n'avez-vous pas dû goûter dans ces pièces remplies du souvenir de Régis, où tout vous parlait de lui, où tout vous disait que vous étiez aimée! Pour une telle joie, et la certitude d'être aimée, je donnerais volontiers ce qu'il me reste à vivre.

— Les heures que j'ai passées là m'ont tellement bouleversée, continua-t-elle, que je pus à grand'peine

aller le soir jusqu'à un hôtel voisin où je suis restée malade pendant plusieurs jours.

— Et ensuite?

— Ensuite, à mon retour chez moi, ayant appris que vous étiez venue, j'ai repris le chemin de l'hôtel, sans en donner l'adresse à Léontine. Tous les jours, j'entrais quelques minutes chez Régis; c'est ce qui m'a donné le courage de vivre.

— Ma petite Gilberte, ce courage-là n'est pas difficile à acquérir quand on est aimée de l'homme que l'on aime et qu'on doit le revoir après quelques mois d'absence. Je ne parle pas de mon chagrin à moi, je n'en ai que trop parlé! Mais regardez la somme de douleurs qui se dépense en ce moment dans notre pays. Nous n'avons pas le droit de nous plaindre, vous moins que personne. Ah! si vous saviez comme je vous trouve heureuse!

— C'est justement parce que, moi, je vous trouve très malheureuse, que je souffre tant, répliqua-t-elle. Mais gardez tout votre espoir. Qui sait ce que nous réserve l'avenir? Après sa longue absence, il vous reviendra peut-être tout entier, vous lui êtes si précieuse! En ne me voyant plus, il comprendra mieux, peut-être, la peine qu'il vous a faite, et par cette peine même, il s'attachera davantage à vous. Alors, ce sera mon tour d'être très malheureuse.

— Gilberte, c'est cette pensée-là qui vous torture, n'est-ce pas? Mais je ne demande pas cela, je ne souhaite à personne de souffrir comme moi; vous ne le supporteriez pas, pauvre petite Gilberte fragile!

— Vous le voyez, Thérèse, j'avais raison, nous ne

pouvons pas vivre ensemble, nous nous ferions trop de mal. Quand je vous verrais heureuse d'une preuve de sa tendresse, je souffrirais pour moi; quand je serais heureuse moi-même, je souffrirais pour vous. Laissons faire le temps. Il peut se passer tant de choses que nous ne soupçonnons pas aujourd'hui!

— Gilberte, ne savez-vous pas que Régis vous a confiée à moi?

— C'est trop tard, Thérèse, ma décision est prise. Je vais partir pour le front comme infirmière.

— Gilberte!

— Oui, j'ai deux ans de médecine. Depuis trois semaines je me suis initiée au fonctionnement de la Croix-Rouge, je suis acceptée, inscrite, et j'attends mon ordre de départ.

— Gilberte, si vous faites cela, Régis sera fou d'inquiétude.

— Si je reste ici, dans l'inaction, c'est moi qui deviendrai folle, Thérèse. La pensée de faire quelque chose d'utile pendant cette guerre parvient seule à chasser mon obsession. Peut-être me guérira-t-elle de mon amour, et lui devrez-vous votre paix reconquise.

— Gilberte, je ne veux pas que vous partiez à cause de cela. Songez à ce que serait ma vie s'il vous arrivait malheur! Je vous ai beaucoup aimée; je vous aime encore, quoi que j'aie pu dire. Restez avec moi, nous nous rendrons utiles ensemble, et je serai moins malheureuse avec vous.

— Vous vous trompez, Thérèse, nous souffririons ensemble. Mais ne vous tourmentez pas pour moi, tout ira bien, là-bas, j'en suis sûre. Cependant, s'il m'arri-

vait malheur, ne vous faites pas le moindre reproche; je pars, avant tout, parce que c'est mon devoir; beaucoup d'autres étudiantes qui ont des parents, des frères et sœurs, un fiancé, ont déjà rempli ce devoir; moi qui suis seule au monde, je n'ai pas le droit d'hésiter.

— Vous n'êtes pas seule, Gilberte, vous avez Régis.

Son regard se voila, tandis qu'elle répondait :

— Oui, j'ai Régis. Malgré le grand obstacle, il aurait pu être mon fiancé, il le sera peut-être un jour... Hélas! quand reviendra-t-il? Car je ne crois pas à son retour dans deux mois, ni vous non plus, n'est-ce pas, Thérèse?

— Il avait promis de revenir avant l'hiver, répondis-je, le cœur serré.

— Je ne l'ai jamais cru, reprit-elle avec véhémence, et si les jours passent interminables, sans le ramener, je ne veux pas rester à l'attendre derrière ma fenêtre, en mourant de chagrin. Je ferai mon devoir auprès des blessés, au poste le plus dangereux, pour ne plus sentir ma vie, jusqu'au jour où il reviendra.

— Vous n'avez pas le droit de chercher le danger, Gilberte.

— Aussi, me contenterai-je de ne pas le fuir.

J'eus beau la supplier, elle fut inébranlable, me faisant simplement la promesse d'être prudente.

— Avez-vous écrit vos projets à Régis? demandai-je.

— Hélas! oui. Je le regrette aujourd'hui. J'ai fait cela à une heure où ma solitude m'accablait tellement que je n'ai pu résister au besoin d'épancher mon cœur dans une grande lettre qui lui est peut-être déjà par-

venue. J'ai eu tort. Espérons que cette lettre sera perdue comme les autres, puisqu'il m'écrit aujourd'hui qu'il n'a encore rien reçu de moi. En revanche, je reçois toutes les siennes, grâce à Dieu !

— Toutes ?

— Oui, toutes.

Toutes !... Combien donc y en avait-il ? Aux coups sourds que j'entendis alors dans ma poitrine, je reconnus que Gilberte avait raison en pensant que nous ne pouvions pas vivre ensemble. Un seul mot faisait saigner toutes les blessures de mon cœur.

Ma douleur se refléta sans doute sur mon visage, car Gilberte me regarda d'un air inquiet.

— Êtes-vous souffrante ? me demanda-t-elle.

Je la rassurai de mon mieux ; mais, mal convaincue, elle m'obligea à m'étendre dans un fauteuil, me fit prendre un cordial et, assise auprès de moi, eut cette trouvaille dont la délicatesse me toucha :

— Thérèse, me dit-elle, je voudrais, avant de partir pour mon ambulance, aller dire adieu à l'atelier de Régis. Voulez-vous venir avec moi ?

Mes yeux pleins de larmes lui répondirent. Nous nous embrassâmes, et elle se prépara pour sortir. Par la porte ouverte de sa chambre, je la vis brosser ses cheveux, laver ses mains et mettre son chapeau. Je voyais aussi les rideaux roses de la fenêtre, un coin de la cheminée et, sur un panneau voisin, le portrait de sa mère au pastel ; au-dessous de ce portrait, une gravure exquise, représentant l'*Homme au gant,* du Titien. Sans réfléchir à la bizarrerie de mon acte, je m'élançai dans la chambre à coucher.

— Me voilà prête, dit Gilberte en mettant ses gants.

Moi, sans la suivre, je considérais la gravure toute semblable à la mienne.

— Venez-vous? demanda-t-elle, surprise.

— C'était son tableau préféré, murmurai-je.

— Oui, et à cause de cela, c'est aussi le mien, répliqua-t-elle. Je ne possède rien ici de plus précieux que cette gravure, c'est Régis qui me l'a donnée. Mon Dieu! Thérèse, qu'avez-vous?

Je me rappelle seulement avoir souri; qu'y avait-il dans mon sourire pour effrayer Gilberte à ce point? Je balbutiai je ne sais quoi sur l'état de mes nerfs, et, sans mot dire, je sortis de la chambre.

Pendant le trajet, nous parlâmes très peu; je me sentais incapable de penser. Toute mon attention se portait sur le jeu des ombres et de la lumière, le long des maisons ensoleillées. Comme nous traversions le boulevard Raspail, la voix de Gilberte me fit tressaillir.

— On dit que les Allemands seront à Paris avant huit jours; qu'en pensez-vous, Thérèse?

— Je suis convaincue qu'ils n'entreront pas, répondis-je.

Et nous retombâmes l'une et l'autre dans notre mutisme.

Au bas de l'escalier qui conduisait chez Régis, elle me dit encore :

— Je passe la première, pour vous montrer le chemin.

Pour me montrer le chemin!... Ainsi, elle croyait

que je venais là pour la première fois! Régis, mon cher Régis ne lui avait rien dit; il y avait ce secret entre nous! Il ne disait pas tout à Gilberte comme il disait tout à moi quand j'étais seule aimée... Il ne mentait donc pas quand il m'appelait sa meilleure amie!

Mais j'étais devenue si ingénieuse dans la science de me faire souffrir que, tout en gravissant les étages, derrière ma rivale, la question se présenta en mon esprit sous une tout autre face : peut-être avait-il été si discret pour laisser croire à Gilberte qu'il n'avait jamais eu pour moi qu'une amitié tranquille; il craignait sans doute, en ne lui cachant rien, d'exciter sa jalousie ou ses remords. Gilberte me l'avait dit : quand, parfois, elle avait vu clair dans mes sentiments, Régis, attentif, la rassurait bien vite. Il avait donc tout intérêt à ce qu'elle ne sût pas qu'il m'avait amenée chez lui.

Ah! comme la douleur me possédait bien! Les consolations elles-mêmes se changeaient en amertumes; rien ne pouvait me rendre la paix.

Et c'est pourquoi, trop secouée d'émotion depuis une heure, je ne pus supporter le choc de me retrouver dans cet atelier où, — à cette place même, — mon bien-aimé m'avait tenue dans ses bras. Je revoyais ses yeux de désir, ses lèvres qui cherchaient les miennes; je sentais son cœur qui battait tout près du mien. A la pensée que tout cela était perdu, que tout cela était à une autre dont je voyais, sur le mur, un portrait inachevé, je me laissai tomber sur le sofa, en proie à une crise de sanglots.

Que fit Gilberte à ce moment? Je n'en sais rien. Il

me semble avoir senti sa présence autour de moi; je crois me rappeler sa voix et le contact de ses mains sur mon front; puis ce fut le silence et la sensation aiguë de mon irrémédiable douleur.

O Régis, mon amour, il n'est pas possible que, même de l'autre côté de la terre, vous n'ayez pas senti à cette heure-là mon agonie de souffrance!

Quand mes larmes furent épuisées, je restai encore étendue, dans mon incapacité de remuer ma pauvre tête fatiguée; j'avais l'impression d'être morte, d'une mort incomplète qui laissait auprès de mon corps immobile mon âme tourmentée; toute une longue minute, je ne pensai pas à Régis, puis la conscience me revint de l'endroit où j'étais, et j'ouvris les yeux.

Une lueur douce venait par la grande baie voilée de toile bise, idéalisant les couleurs des tableaux et des études, accrochés partout. Je reconnus la petite table où il avait un jour servi pour moi un thé que je n'avais pas bu; je reconnus le grand carton à dessins, et le bol de cristal qu'il avait reproduit, plein de roses, dans une aquarelle qu'il m'avait donnée; je sentais, pénétrant et subtil, le parfum de ses cigarettes orientales dont les meubles étaient imprégnés; je retrouvais son goût dans la note dominante de sa couleur préférée, un rouge somptueux aux profondeurs fauves, mais je cherchai en vain le portrait de Gilberte, il n'était plus là. Je devinai ce qui s'était passé. La chère petite croyant que, dans mon émotion, je ne l'avais pas vu, venait de l'enlever sans bruit, pour me cacher cette nouvelle preuve de la place qu'elle tenait chez Régis, pour m'épargner cette nouvelle douleur.

Sa délicatesse me toucha. Et pour ne pas lui céder en générosité, je résolus sur-le-champ de lui laisser toutes ses illusions sur la gravure du Titien. Non, je ne lui dirais pas que ce cadeau qui lui semblait si précieux avait illustré toutes les amourettes de Régis, et que ce témoignage d'inconstance courait le monde... Je ne lui dirais rien; je laisserais à ce souvenir toute sa valeur et sa puissance de consolation.

Aujourd'hui, quand je regarde ma gravure de l'*Homme au gant,* toutes portes closes, je sens, comme autrefois Gilberte, qu'elle est mon trésor le plus précieux; c'est que la mienne possède une valeur incomparable que lui ont donnée les larmes de Régis... Et puis, j'ai cette richesse que *les autres* n'ont pas eue; *je sais*, et je n'ai rien révélé.

Au bruit que je fis en me levant, la porte d'une pièce voisine s'ouvrit, et Gilberte parut, l'air anxieux.

— Pardonnez-moi, ma petite Gilberte, je suis devenue si nerveuse, lui dis-je.

— J'ai bien compris votre émotion, Thérèse, puisque la mienne a été tout aussi forte quand je suis venue ici après son départ... Peut-être ai-je eu tort de vous amener avec moi, reprit-elle, vous n'aviez pas besoin de cette secousse, ma pauvre Thérèse!

— Vous avez bien fait, au contraire, Gilberte. Vous êtes très bonne; et, dans cette chambre où Régis a vécu, je vous le dis du fond du cœur : je vous aime, je ne ressens plus aucune amertume contre vous. Hélas! je sais trop combien il est difficile de se défendre d'aimer Régis; ce n'est pas votre faute et ce n'est pas la mienne, si nous l'aimons ainsi.

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues de Gilberte, tandis qu'elle me serrait les mains sans répondre.

Nous convînmes qu'elle me tiendrait au courant de ses changements de résidence, et nous nous embrassâmes pour la dernière fois.

IV

Paris vivait dans le recueillement sa période d'attente. Il ne s'y passait rien, sauf la visite des avions allemands. Les églises ne désemplissaient pas. Pendant le triduum à Saint-Étienne du Mont, la place avoisinante pouvait à peine contenir la foule de ceux qui n'avaient pu pénétrer dans l'église.

C'est au dernier jour de ce triduum que les communiqués nous apprirent le mouvement de recul de l'armée ennemie. L'étau se desserra; Paris reprit son souffle et respira enfin!

L'angoisse patriotique apaisée, j'osai me dire que j'attendais de Régis des nouvelles qui n'arrivaient pas. Chaque jour, l'arrivée du courrier me trouvait dans la fièvre. Et la déception, chaque jour renouvelée, me prenait miette par miette mon énergie un moment reconquise. Pour me donner l'illusion du travail, je suivais des cours de la Croix-Rouge avec une dame de nos amies; mais mon esprit était ailleurs, rien ne me plaisait, rien ne m'intéressait. Deux jours après la lettre de Montréal, j'avais écrit à Régis :

« Cette horrible guerre nous fait vivre dans l'angoisse. A toute heure, chaque jour, j'ai eu besoin de

vous sentir de cœur auprès de moi, et vous n'êtes pas venu à mon appel. C'est trop, je suis à bout de forces, je n'en puis plus. »

Et pour résister à la tentation de lui écrire encore, je déchargeai ma peine dans mon livre bleu, oublié au temps où mon ami était devenu mon confident. J'y retrouve ces lignes à la date du 12 septembre :

« Régis était l'âme de mon existence. Sans lui, je ne suis capable de rien, je resterais volontiers inactive tout le jour. La peinture? Il était mon guide et mon maître; lorsque je peignais sans lui, je m'appliquais à mon travail pour qu'il me dît ensuite : « C'est bien. » La musique? C'était pour lui que je jouais... Je n'aime que les airs qu'il aimait. La lecture? A quoi bon! puisqu'il n'est plus là pour m'indiquer ce que je devais lire et pour en causer ensuite avec moi.

« J'ai perdu ce qui me faisait vivre, et je ne meurs pas!

« J'ai honte, pendant cette guerre, de tant penser à moi. »

C'est à cette époque-là que Gilberte m'annonça par un billet, court mais affectueux, qu'elle était envoyée en Champagne, en attendant un départ ultérieur pour le front. Ma mère se formalisa de ce qu'elle n'était pas venue nous dire adieu; je l'excusai de mon mieux, tout en déplorant ce départ qui me prenait encore quelque chose de Régis. Cent fois, j'avais été tentée d'aller auprès d'elle, mendier des nouvelles de l'ingrat; mon orgueil me retint toujours à temps, et jusqu'au milieu de septembre, je subis ce supplice de

traîner mes heures, d'un courrier à l'autre, dans l'attente d'une lettre qui n'arrivait pas.

Et voici la nourriture que reçut, enfin ! mon cœur affamé :

« 28 août 1914.

« MA CHÈRE THÉRÈSE,

« Je meurs de chagrin. Depuis mon arrivée au Canada, je n'ai reçu qu'une lettre de Gilberte, et une de vous, qui ne me parle pas d'elle. Je souffre tellement que je ne peux plus pleurer. Qu'est-elle devenue? Je deviens fou quand je pense qu'il a pu lui arriver malheur. O Thérèse, dites-moi qu'elle est avec vous; je ne pourrais pas vivre sans elle ! Je dois savoir la vérité; répondez, répondez, je vous en supplie !... Thérèse, chère Thérèse, vous êtes la seule personne qui puisse me comprendre et savoir ce que je souffre. Aidez-moi ! Autrement je mourrai, je ne peux plus !

« Je vous ai écrit souvent, et je ne sais même pas si vous recevez mes lettres; maintenant, je n'ai plus la force d'écrire. Pourquoi ne me répondez-vous pas? Pourquoi me laissez-vous tout seul? Est-il possible que vous m'ayez oublié? Oh ! pourquoi suis-je parti ! Quand saurai-je où est Gilberte? J'ai aujourd'hui des pressentiments qui m'affolent. S'il m'était humainement possible de retourner en France, je le ferais; mais je me vois ici pour des mois, des siècles. Je ne peux plus écrire...

« Chère Thérèse, je suis, comme toujours, un grand égoïste. J'oublie que vous souffrez aussi, que vous êtes peut-être sans lettres de moi. Je pense à vous tout

le temps, mais je souffre à cause de Gilberte. Oh! que je serais heureux de la savoir avec vous! Thérèse, ma petite Thérèse, si vous m'aimez un peu, faites ce que je vous ai demandé, gardez Gilberte auprès de vous, considérez-la comme ma sœur et soyez bonne pour elle.

« Oh! que je souffre!... »

Voici maintenant ce que j'écrivis le même jour dans mon livre bleu :

« *16 septembre.* — Je viens de recevoir une lettre de lui, après deux semaines d'attente. Je souffre à mourir. Il est fou d'inquiétude parce qu'il n'a pas de nouvelles de Gilberte, mais il ne se tourmente pas d'être sans nouvelles de moi, et s'il m'arrive malheur, à moi, il ne mourra pas de chagrin. Comment a-t-il pu m'écrire ainsi quand il sait combien son infidélité me rend malheureuse! A cause de sa folie, il n'est pas responsable et je lui pardonne. Mais quel supplice que ma vie!

« *17 septembre.* — J'ai tant de chagrin!

« *18 septembre.* — Dans ma grande douleur, j'ai cependant une consolation : il a eu besoin de moi. Malgré sa cruauté incroyable, il m'a traitée en amie; c'est le seul bien que je pouvais désirer. Sans souci de ma peine, il m'a montré son cœur. Si je ne puis avoir davantage, au moins j'aurai eu cela : sa confiance tout entière. »

Je tremblais en pensant à la façon dont il accueillerait le départ de Gilberte. Il me semblait probable qu'il en fût déjà informé; certainement, il avait reçu

des nouvelles depuis qu'il m'avait écrit, et j'imaginais son tourment, d'après l'insistance qu'il mettait à son désir de la voir rester auprès de moi. Aussi, ne vivais-je plus en attendant la lettre qui répondrait à l'annonce de cette nouvelle.

Je recommençai à lui écrire des missives qui furent certainement trop longues et trop sincères, et dans lesquelles j'exprimais mon chagrin de la résolution de Gilberte. Puis, pour occuper cette période d'attente, je continuai à suivre mes cours d'ambulancière. Ma mère et ma tante, qui étaient de toutes les œuvres du soldat et des réfugiés, voulaient m'intéresser à leurs travaux; je les écoutais, je les approuvais, je leur apportais mon obole et le don d'une partie de mon temps, mais mon cœur restait absent et languissait dans l'attente.

Ce fut à la fin de septembre que m'arriva une nouvelle lettre dont chaque mot m'a frappé le cœur, en le brûlant comme un fer rouge.

« Montréal, 16 septembre.

« Est-il possible, ma chère Thérèse, que vous soyez restée sourde à mes supplications et que vous ayez abandonné Gilberte?... Il y a eu tant de lettres perdues que je ne comprends pas bien ce qui s'est passé entre vous; je sais seulement ceci : sa solitude l'a tellement abattue, son chagrin était si grand que, pour y échapper, elle a demandé à partir pour une ambulance du front. Vous n'avez donc pas rempli auprès d'elle la mission que je vous ai confiée. Pourquoi?... Pourquoi l'avez-vous laissée choisir le danger?

Pourquoi ne l'avez-vous pas retenue? Cette énigme me fait mal, je tremble d'y répondre...

« S'il ne lui arrive rien de mal, ce sera grâce au hasard, ou à Dieu si vous voulez, mais vous n'aurez rien fait pour la sauver! Thérèse, priez Dieu pour elle, car je suis sûr que s'il lui arrive malheur, je ne pourrai plus vous voir de ma vie. Suis-je destiné à vous perdre l'une et l'autre, mon amie et ma fiancée?...

« Je suis étonné de mon calme et effrayé de la profondeur de mon désespoir. Je ne pourrai rien vous écrire de plus, tant que je ne saurai pas le mot de l'énigme. Plus tard, peut-être... Aujourd'hui, je ne peux pas.

« RÉGIS. »

En lisant ces lignes, je me crus en proie à un affreux cauchemar. Ce n'était pas possible que Régis — mon Régis — fût capable de cette froide cruauté. Que voulait-il dire par ces menaces de rupture? Quelle était cette énigme dont il voulait savoir le mot? Qui, de lui ou de moi, était atteint de folie? Ne trouverais-je donc jamais de calme et de douceur dans les lettres si ardemment désirées?...

A force de lire et de relire l'étrange missive, je compris enfin, et je poussai un cri d'horreur : Régis me soupçonnait et même m'accusait de désirer la mort de Gilberte.

En effet, quel autre sens donner à cette phrase :

« Pourquoi l'avez-vous laissée choisir le danger?... Cette énigme me fait mal, je tremble d'y répondre. »

Sa réponse, il l'avait déjà faite; il avait osé conclure

que le choix de Gilberte ne me déplaisait pas parce qu'il me débarrasserait peut-être de la seule cause de mes souffrances. Il me jugeait capable de cette noirceur, moi qu'il connaissait jusqu'au fond de l'âme! Et si le malheur voulait que Gilberte ne revînt pas, il m'en rendrait responsable; d'avance j'étais condamnée.

Sous la morsure de sa menace qui, comme du vitriol, me rongeait le cœur, je me tordais les mains et je prononçais à haute voix, dans la solitude de ma chambre :

« Mon ami pense que je suis capable d'un crime, alors, il n'est pas mon ami. c'est fini, je veux mourir, je n'ai plus d'ami. »

Et sous l'empire d'une idée fixe, je répétais sans cesse :

« Je n'ai plus d'ami, je n'ai plus d'ami. »

Cela, c'était pire que tout, c'était le coup de massue qui m'achevait. En voyant son amour s'en aller vers une autre, j'avais cru épuiser toute la coupe d'amertume, mais en voyant notre amitié sombrer à son tour, je comprenais, à mon horrible souffrance, que son estime et son amitié m'étaient encore plus chères que son amour.

Pour rester son amie, j'avais supporté ses infidélités sans me plaindre, je l'avais accueilli en souriant quand je me mourais de chagrin, j'avais écouté ses confidences les plus cruelles, j'avais perdu ma santé à force d'émotions. Et jamais je ne lui avais menti. Il me connaissait si bien, qu'il pouvait m'expliquer ce qui se passait en moi avant que je l'eusse compris moi-même, et que jamais je n'avais pu lui cacher une pen-

sée qu'il désirait savoir... Il n'ignorait rien de mes goûts, de mes idées profondes, de mon être moral, de mon extrême sensibilité, cette sensibilité, cause de souffrance et de joie, qui, plus que tout, l'avait attaché à moi. Et, sachant tout cela, il m'attribuait un désir criminel, lui qui n'aurait jamais dû douter de moi, le monde entier m'accusât-il! Il me faisait des menaces brutales :

« S'il arrive malheur à Gilberte, je ne pourrai plus vous voir de ma vie », et, reniant tout notre beau passé, il avait pu faire cette supposition monstrueuse, la fin de notre amitié, et quelle fin! « Suis-je destiné à vous perdre l'une et l'autre, mon amie et ma fiancée?... »

Moi, j'avais prévu de nouvelles douleurs, je savais qu'il me ferait encore souffrir, mais toujours dans l'ombre de mon avenir, je voyais au-dessus de nous briller l'étoile de notre amitié intacte. Je me disais :

« Si tout me manque, j'aurai encore cela qui me remplacera tout. Quand j'aurai perdu celles qui m'aiment, je ne serai pas seule dans la vie, il me restera *cela.* »

Cela, mon espoir et, à mon insu, mon trésor le plus précieux ! Jamais, jamais, je n'avais admis un seul instant que *cela* pût me manquer un jour.

Au sentiment de stupeur qui m'avait d'abord accablée, succéda bientôt un sentiment de révolte. Régis était trop injuste, trop cruel; pour avoir pu écrire une telle lettre, il fallait qu'il ne m'aimât pas, qu'il ne m'eût jamais aimée. Il avait donc menti en m'assurant qu'il m'aimait. Il n'avait eu pour moi, comme pour les

autres, qu'un caprice, un peu de désir; son orgueil avait été flatté de conquérir un cœur qui ne s'était encore jamais donné, c'était tout.

A cette minute, il ne m'inspira que de l'horreur et du dégoût. J'eus honte des larmes que j'avais versées à cause de lui, et je résolus de laisser tomber l'outrage sans me défendre.

« C'est fini, dis-je encore, je n'ai plus d'ami. Alors, à quoi bon lui écrire? D'ailleurs, si je l'assurais de mon innocence, me croirait-il? S'il me suppose capable d'une pensée criminelle, il peut plus facilement encore me croire capable d'un mensonge. A ses yeux, ma parole n'est que la parole d'un assassin. Je ne lui pardonnerai jamais; mieux vaut donc me détourner de lui pour toujours. »

Puis, mes pensées se brouillèrent, ma tête me fit mal à éclater, et pendant deux jours une fièvre violente m'arracha à la réalité plus douloureuse encore.

Ma fièvre calmée, je dus faire un effort pour sortir de la torpeur qui me paralysait. Alors je relus l'affreuse lettre dont, pourtant, je savais chaque mot par cœur, et je m'interrogeai.

« Quelle est la valeur de mon amitié? pensai-je, cette amitié qui capitule à la première épreuve, — car si Régis m'a fait souffrir en amour, il ne m'avait pas encore trahie en amitié. Mon sentiment n'est-il pas assez fort pour résister à une injustice? Se résigne-t-on si facilement à perdre ce que l'on juge plus précieux que tout? Ne puis-je donc accorder un peu d'indulgence à mon ami quand je le sais fou d'inquié-

tude et de chagrin? Est-il donc si difficile de pardonner, quand on aime? »

Pour mieux voir en moi, je fermai les yeux, et mon angoisse fit place à une grande douceur : je sentis que je pouvais pardonner *tout* à Régis, et que le seul bonheur que j'ambitionnais était de le revoir un jour. L'extrême souffrance est comme le feu qui détruit ou purifie. Mon sentiment, que rien ne pouvait détruire, sortait purifié de l'épreuve... J'étais enfin l'amie qu'il me fallait être, aimant l'ami pour lui-même, sans égoïsme et sans exigence.

Et je lui écrivis sur-le-champ, expliquant mes actions, mes paroles et mes pensées, puisqu'il ne les comprenait plus. Je lui montrai la blessure qu'il m'avait faite, et je le suppliai de croire en moi. Je terminais en lui disant que je n'aurais pas une minute de repos tant que sa réponse ne me serait pas parvenue, — sa réponse qui, seule, pouvait me rendre la paix.

V

Je ne croyais pas si bien dire, en assurant à Régis que, sans une nouvelle lettre de lui, je ne pourrais trouver aucun repos !

Nous étions justement aux premiers jours d'octobre et ces dates étaient autant d'anniversaires des jours les plus heureux de ma vie. La comparaison du présent et du passé était trop cruelle... J'avais des crises de désespoir d'où je sortais brisée, corps et âme, — et dans mon besoin de confidences, ou j'écrivais à Régis, ou, le plus souvent, je m'épanchais dans mon livre bleu. J'y retrouve si bien l'histoire de mon cœur dans ces heures sombres, que je le laisse parler sans commentaires.

« *8 octobre.* — Depuis dimanche, j'ai été vraiment malade, avec des palpitations, et des douleurs affreuses dans tout le corps. Je suis restée allongée sans pouvoir marcher. Maman se désole parce que je refuse de voir le médecin.

« Cet après-midi, nous sommes allées à petits pas jusqu'au Luxembourg ; à mon retour, j'ai eu une crise de larmes qui me laisse sans aucune force.

« Comment peut-il attendre si froidement ma réponse

à sa lettre du 16 septembre, sans me donner signe de vie jusque-là? Ne savait-il donc pas quelle torture cette lettre m'apporterait? Chaque soir, je reprends courage, pensant : « Demain matin, il y aura quelque chose pour moi »; chaque matin, la déception nouvelle me laisse en larmes, et brisée de chagrin. Régis, mon cher amour, je ne peux pas vivre sans vous, sans rien savoir de vous, écrasée par votre silence. Régis, Régis, ne sentez-vous pas que je vous appelle? Laisserez-vous votre Thérèse agoniser de chagrin?

« *9 octobre, matin.* — Puisque je ne meurs pas, il me faudra apprendre à vivre dans son indifférence, il me faudra tuer en moi ce sentiment qui était devenu ma vie. Pourrai-je le tuer? Chez d'autres, l'amour entretient l'amour, il se nourrit d'attentions et de caresses; chez moi, il veut tellement vivre que, faute d'aliments de son choix, il se nourrit de ma douleur et de mes larmes. Je crois que plus je souffre, plus j'aime. Faut-il qu'un tel sentiment soit ainsi dédaigné?...

« Régis, pour que vous m'en punissiez si férocement, est-ce donc un crime, de vous aimer?

« *Le soir.* — Reçu une carte de Gilberte, sans adresse. Quelques mots me disant qu'elle va bien; c'est tout.

« Aujourd'hui, j'avais beaucoup pensé à elle. Souffre-t-elle, là-bas, à son poste de devoir? Elle aime Régis, je n'en doute pas : pourrait-elle ne pas aimer celui qui lui a donné tant de preuves d'amour et tant de joies? Il n'est pas difficile d'aimer quand on est adorée; mais son sentiment serait-il assez fort pour supporter les épreuves qui m'accablent? Souvent,

bien souvent, cette phrase d'Henry Bordeaux me revient à la mémoire :

« Aimer quand on vous aime, qu'on vous évite tout « effort, toute peine, qu'on aplanit votre vie comme « une grande route où rien ne heurte la marche, la « belle affaire! Par quoi prouve-t-on son amour? Aimer « quand on est délaissée, oubliée, quand on vous « laisse seule avec les difficultés, ou même quand on « vous marche sur le cœur, cela, oui, c'est aimer. »

« Moi, je connais la mesure de mon amour, Gilberte ne sait pas ce que vaut le sien.

« *10 octobre.* — Je ne pourrai pas recevoir avant une dizaine de jours la réponse à ma lettre d'explications. Me faudra-il rester jusque-là sans nouvelles de lui ?

« Ce matin, ma tante m'a prêté les notes qu'elle a prises à quelques sermons entendus depuis que nous sommes en guerre. Ces paroles du cardinal Amette m'ont particulièrement frappée :

« La victoire s'achète par la prière et par la souf- « france. Tous, nous devons prier et souffrir : soldats, « parents, épouses, souffrent dans le sang versé pour « la patrie; souffrances de cœur, souffrances de l'an- « goisse, souffrances matérielles, misère, privations, « c'est le cortège de la guerre, c'est le tribut que nous « devons offrir à Dieu. »

Tous nous avons le devoir de souffrir! Pourquoi n'avais-je pas encore compris que, outre la souffrance patriotique et la souffrance matérielle, chacun de nous doit supporter encore son épreuve personnelle, du fait de la guerre? Sans mari et sans frère aux armées, la

mienne est la douleur de rester sans nouvelles après l'horrible lettre que j'ai reçue voilà onze jours. En effet, la difficulté de correspondre, d'abord, la décision de Gilberte, ensuite, sont des conséquences de la guerre. Mon devoir est d'accepter l'épreuve, et de joindre mon sacrifice à celui de tant de femmes et de mères, pour fléchir la sévérité de Dieu. Ce sera mon grain de sable apporté à l'œuvre de victoire; peut-être ainsi ne serai-je pas tout à fait inutile, puisque aucune de nos souffrances n'est jamais perdue...

« *12 octobre.* — Il me semble que j'ai déjà une sorte de récompense : depuis que je considère ma douleur comme une expiation pour la patrie, je souffre sans révolte. Je m'efforce maintenant de ne plus penser à *lui*. C'est là le plus grand sacrifice. Sa pensée fait tellement partie de moi-même, qu'il me faudrait renaître pour vivre sans elle.

« *14 octobre.* — Que c'est difficile de penser à autre chose! Et toujours ce silence implacable, ce manque de cœur qui me révolte enfin. Quoi qu'il arrive, plus tard, même si je retrouve son sentiment pour moi aussi fort qu'il a jamais pu l'être, je n'oublierai jamais sa cruauté pendant cette guerre. Son égoïsme, cette preuve qu'il n'y a chez lui que de la chair et des nerfs, cette petitesse qui le rend incapable du moindre effort, tout cela, quoi qu'il arrive, restera toujours entre nous.

« *15 octobre.* — Je souffre... je souffre.

« *16 octobre.* — Je ne pleurerai pas. Je ne veux pas pleurer.

« *17 octobre..* — La dernière force qui me restait,

celle de souffrir, disparaît aussi; en ce moment, je ne souffre presque pas. Il me semble que je suis, tout engourdie, au milieu d'un nuage; ce n'est ni la vie, ni la mort.

« Il fait gris et froid, ce temps me convient. Il est moins désolé que le fond de mon cœur.

« *19 octobre.* — Il y a aujourd'hui trois semaines que j'ai reçu sa dernière lettre. Cent fois par jour j'offre mon sacrifice à Dieu; je ne puis donner plus : « Ce sont les fruits de mon jardin. »

« *20 octobre.* — Toute la matinée j'ai revécu, en pensée, presque jour par jour, le temps qui s'est écoulé depuis que j'ai vu Régis pour la première fois. J'ai revu avec une netteté extraordinaire cette première rencontre à l'Académie Baratin, et le temps de Daisy; puis, nos confidences, les jours heureux de notre amitié, les jours douloureux du printemps dernier. Ces souvenirs, doux ou pénibles, m'ont fait mal, mais je ne regrette pas ma douleur; se souvenir, c'est revivre, et tout vaut mieux que la mort de l'oubli. »

Le 21 octobre, je reçus enfin, — avec quel battement de cœur! — une carte postale de Régis. Quelques mots seulement, mais porteurs d'espérance :

« Je viens de recevoir votre lettre du 30 septembre, ma chère Thérèse. Je vous écrirai bientôt; aujourd'hui je n'ai pas le temps. En attendant, soyez tranquille. »

J'étais devenue si peu exigeante, il en fallait si peu pour me contenter, que cette carte ambiguë me combla de joie. Je m'attendris sur sa recommandation : « Soyez tranquille », voyant là une sollicitude touchante pour

l'état de tourment où j'étais ; et puis, il m'écrivait : « ma *chère* Thérèse » ; il n'eût pas employé cet adjectif s'il avait conservé son odieux soupçon après ma lettre explicative. Il était donc mon *ami* comme avant, il croyait en moi ! — Enfin, il annonçait une lettre, d'où j'attendais tout le bonheur et toute la paix.

Je ne me disais pas, — peut-être ne voulais-je pas me le dire, — que le cri déchirant qui terminait ma lettre d'explications aurait attendri un tigre, et que, voyant souffrir sa meilleure amie, le premier devoir de Régis eût été de lui écrire la lettre consolante qui pouvait la soulager ; nulle autre occupation ne devait lui paraître assez urgente pour faire remettre à plus tard ce devoir sacré. Je ne me disais pas cela. J'étais le voyageur altéré qui trouve enfin une goutte d'eau dans un désert brûlant et qui la boit sans en chercher la source.

Dès le lendemain, j'attendis dans la fièvre la lettre annoncée. Helas ! cette lettre, — si toutefois elle fut écrite, — ne me parvint jamais !... Et le supplice recommença plus dur encore.

Quand je me reporte à ces mois atroces, je me demande comment je n'ai pas perdu la raison ; j'ai le souvenir d'une douleur complète, du cœur, du corps, de l'intelligence. La bête méchante, armée de dents et de griffes qui me labourait la poitrine, ne me laissait plus de trêve ; ma pensée obsédée ne pouvait se distraire une seule minute de son unique objet. Je ne pensais plus à mon sacrifice pour la patrie. La volonté, l'imagination, la mémoire étaient devenues les esclaves de mon obsession. J'attendais, c'était toute ma vie.

D'abord, j'écrivis à Régis, puis, lassée de son silence, je ne me confiai plus qu'à mon petit livre dont je transcris ici quelques nouveaux extraits.

« *27 octobre.* — Voilà six jours que j'ai reçu sa carte postale. Comme il a sûrement écrit sa lettre le lendemain, je ne comprends pas ce retard. Ma torture recommence. J'ose à peine sortir, de peur que le facteur ne vienne pendant ce temps-là; et je ne suis plus bonne à rien dans la maison.

« *28.* — Je n'ai pas bougé hier, pour attendre ma lettre qui n'est encore pas venue. Quelle journée!

« Aujourd'hui, j'ai des sanglots dans la gorge et des larmes plein les yeux. Je souffre à mourir, je suis malade d'attente et de chagrin. Pourtant, je sais que mon impatience n'est pas raisonnable; en ce moment, une lettre d'Amérique peut avoir de très grands retards. L'important, c'est qu'il ait écrit, et cela, j'en suis sûre, il a écrit.

« *29.* — Rien. Je recommence à désespérer. Si, du moins, je pouvais penser à autre chose! Mais c'est une obsession, même quand je dors. Voilà deux nuits que je rêve de lui.

« *30.* — Il se passe en moi quelque chose d'affreux. Je crois que je deviens folle.

« *31.* — Rien. Ah! qu'il est méchant, qu'il est méchant!

« *2 novembre.* — Dans mes heures calmes, je pense à lui comme à un mort; mais, entre les vivants et les morts qui se sont aimés, il reste des communications mystérieuses d'âme et de pensée. On sent auprès de soi quelque chose des morts aimés; on leur parle, on les

aime encore et on croit à leur amour quand même. Je n'ai même pas cela ! Pour moi, il est plus mort qu'un mort.

« *3.* — Rien. Mon sentiment subit une sorte de transformation, et quand je l'analyse, j'y trouve plus de haine que d'amour. Je ne voudrais pas qu'il le sût, mais aujourd'hui je l'ai détesté avec une sorte de folie. S'il avait été ici, je lui aurais dit des paroles irréparables. Il m'a trop fait souffrir... J'ai peur d'arriver à le haïr autant que je l'ai aimé.

« *4.* — Rien. S'il me voyait souffrir toute seule dans mon atelier qu'il aimait ; s'il voyait mes larmes, mon désespoir, mon agonie, s'il entendait mes cris de détresse, je crois qu'il aurait pitié de moi.

« *7.* — Je viens de faire à Dieu la prière que je crois la plus fervente de toutes mes prières depuis que je suis au monde, et par laquelle je l'ai supplié de me faire mourir. Après tant de souffrance, j'ai bien droit à une petite place en paradis.

« *8.* — J'ai encore rêvé de lui.

« *9.* — Ma mère, très inquiète de ma santé, voudrait m'emmener à la campagne pour me changer d'air. Je n'y consentirai à aucun prix. Je veux être ici pour avoir tout de suite sa lettre quand elle arrivera.

» *10.* — Toujours rien. Oh ! comment peut-on souffrir ainsi !

« *12.* — Vingt-deuxième jour d'agonie.

« Mon Dieu, ne me laisserez-vous pas mourir ?...

« Je n'ai pas une seule minute de répit dans ma douleur, et personne ne doit s'en douter. Cette nuit, je ne m'étais pas couchée, et j'ai eu un accès de déses-

poir voisin de la folie. Alors, j'ai écrit une lettre à Régis; quand je l'ai relue ce matin, j'ai cru que c'était la lettre d'une folle. Dieu soit béni que je n'aie pas eu, dans la nuit, les moyens de mettre cette lettre à la poste!

« Je suis incapable de travail, mes journées passent, stériles, ce qui ajoute encore à ma peine. Comme pensée, comme esprit, j'ai la sensation de ne plus exister.

« *15.* — Rien!... Une phrase du P. Lacordaire :

« Quand on a tout essayé, il reste encore une chose « à tenter : on ne fait plus rien, on se tait et l'on « attend. Si ce dernier effort ne réussit pas encore, on « reprend son cœur à deux mains et on s'en va. »

« *19.* — Trentième jour d'agonie.

« Je suis dans un état d'engourdissement qui ressemble à de l'insensibilité; je ne désire rien, je n'attends rien; je ne vis pas; je suis dans un état de rêve, ou plutôt de cauchemar. *Je n'espère plus rien.*

« *22.* — Ma douleur n'augmente pas, elle ne peut plus augmenter, mais je la sens plus fortement ces jours-ci que je ne l'ai jamais sentie. Le corps et l'âme me font mal; je ne peux plus dormir. Il me reste encore la force d'un désir, celui de la mort.

« *1er décembre.* — Je ne pense qu'à lui.

« *5.* — C'est fini, je ne lui écrirai plus, je n'ai que trop mendié sa pitié. Oh! l'horreur de ce silence!... Si, au moins, je pouvais en comprendre la raison!

« *7.* — Aujourd'hui, je suis calme et je viens de regarder en moi. J'y ai vu que *mon sentiment est plus fort que moi,* plus fort que tout. Je l'aime comme je

respire, je l'aimerais même coupable, même s'il me faisait souffrir par méchanceté; rien ne pourra jamais m'empêcher de l'aimer. Plus il me broie le cœur, plus je l'aime, et, s'il était repoussé du monde entier, il trouverait encore pour l'accueillir mon cœur ardent, vibrant, et tout à lui. C'est ainsi, je n'y peux rien. Je l'aime tant que je suis prête pour lui à tous les sacrifices, et que je veux qu'il soit heureux, même si j'en dois souffrir ou mourir... Lui, il me fait du mal, il me prête des pensées monstrueuses; malgré tout, je l'aime, je l'aime, je l'aime. »

A ce moment-là, j'avais l'impression d'une fatalité contre laquelle je ne pouvais rien, et bien loin de lutter contre mon amour pour tâcher de m'en guérir, je m'y abandonnai avec exaltation.

J'avais retrouvé dans ma bibliothèque les lettres de Mlle de Lespinasse; elles devinrent ma lecture favorite, ou plutôt ma seule lecture; ce cœur ardent et malheureux me semblait moins ardent et moins malheureux que le mien, mais il exprimait sa douleur dans des termes qui s'adaptaient si bien à ma propre pensée, que je croyais me souvenir, lorsque je les lisais pour la première fois. Ces lettres, adressées à M. de Guibert, n'était-ce pas moi qui venais de les écrire à Régis? N'était-ce pas de mon pauvre cœur que s'échappaient des plaintes comme celle-ci :

« Il y a des situations qui n'ont ni mots ni larmes. J'ai passé huit jours dans les convulsions du désespoir; j'ai cru mourir, je voulais mourir, et cela me paraissait plus aisé que de renoncer à vous aimer... »

Ou encore :

« Je n'ai point eu de vos nouvelles hier, mon ami. Mon Dieu! dites-moi, si vous le savez, comment cette torture finira? Sera-ce la haine, l'indifférence ou la mort qui m'en délivrera?... »

Je savais, moi, que la mort seule pourrait me délivrer et que, pour cesser d'aimer et de souffrir, il me faudrait cesser de vivre.

C'était si vrai que, même après cet étrange et long silence, j'attendais toujours des nouvelles de Régis; que, durant des mois et des mois, je devais encore attendre la lettre qui n'arriva jamais. Jusqu'au mois de juin 1915, *pas une fois* je ne suis rentrée à la maison sans m'arrêter à la porte de ma chambre, le cœur battant si fort que mes mains et mes lèvres tremblaient, dans le fol espoir que je trouverais peut-être sur ma table la lettre désirée. Pour prolonger mon espérance, je restais un moment, la main sur le bouton de la porte, sans me décider à entrer, puis, après la déception chaque jour renouvelée, je poussais un soupir, et j'attendais le lendemain.

VI

Il y avait, dans notre maison, une locataire que je connaissais un peu. Au moment du départ de son mari, à la mobilisation, je lui avais adressé des paroles de sympathie, et quand nous nous rencontrions, je lui demandais des nouvelles de l'absent.

La guerre avait sans doute amoindri ses ressources pécuniaires, car elle avait congédié son unique bonne, et faisait elle-même toute la besogne du logis. Sa dignité, son courage me plaisaient, et son amour pour son petit garçon, un bel enfant de cinq ans, me touchait.

Vers le milieu de décembre, un soir que nous nous croisâmes dans l'escalier, son air angoissé me fit peur.

— Avez-vous de mauvaises nouvelles ? demandai-je.

— Ce n'est pas mon mari, dit-elle, c'est mon petit Lucien.

— Eh bien ?

— Il est rouge, fiévreux, je suis inquiète. Excusez-moi, je vais chercher le médecin et je ne voudrais pas le laisser seul trop longtemps.

— Madame, lui dis-je, restez auprès de votre petit garçon, et dites-moi où est votre médecin.

Elle leva sur moi un regard reconnaissant et répondit avec élan :

— Oh! vous seriez si bonne!

J'allai vite à l'adresse indiquée, et, le lendemain matin, je montai prendre des nouvelles de l'enfant.

Il avait passé une mauvaise nuit; la pauvre maman se mourait d'inquiétude. Sur son invitation, j'entrai dans la chambre du petit Lucien qui, prostré et brûlant de fièvre, ne me vit même pas,

J'y retournai le soir même; le médecin avait prononcé son diagnostic : la diphtérie. Notre voisine, déjà épuisée par quatre mois et demi de mortelle angoisse, semblait avoir perdu la tête; elle allait, venait, pleurait, ne faisait rien et ne songeait à rien.

— Nous ne pouvons la laisser ainsi toute seule, dis-je à ma mère, je vais l'aider à soigner son enfant.

Mais ma tante se récria :

— Tu ferais bien mieux de te soigner toi-même! Tu n'as donc pas vu ta mine? Tu es juste comme il faut être pour attraper toutes les maladies qui passent. Et tu parles d'aller soigner un diphtérique!

Ma mère fit chorus, bien entendu, mais je tins bon. Les objections de ma tante, bien loin de me faire renoncer à mon projet, l'avaient changé en décision absolue : puisque je n'attendais ma délivrance que de la mort, ce serait peut-être la délivrance qui me récompenserait de ma charité envers notre voisine. Mourir en me dévouant, je n'avais rien espéré de si beau!

Le soir même, je m'installai auprès du petit Lucien; la joie qu'en manifesta sa mère me donna la seule vraie douceur que j'eusse ressentie depuis le départ de Régis. Pour un moment, j'en oubliai ma peine. La pauvre femme consentit à se reposer, disant que

puisque j'étais là, tout irait bien, que son enfant vivrait; et, le chapelet aux doigts, je commençai ma première nuit de veille.

Mon Dieu! vous n'aviez pas jugé mon épreuve assez complète, ni mon sacrifice assez grand; vous avez voulu me laisser vivre pour boire jusqu'au fond mon calice de douleurs, mais vous m'avez donné la joie de sauver l'enfant malade, et, j'en suis sûre, mon Dieu, vous m'avez pardonné les imprudences voulues et coupables par lesquelles je cherchais la mort.

Bien loin de m'épuiser de fatigue, les soins que je donnais à Lucien semblaient m'avoir rendu de nouvelles forces. Il était clair que, moi aussi, je devais vivre. D'ailleurs, je commençais à comprendre la douceur de se dévouer. Pour la première fois, mon inaction, à cette époque d'oubli de soi-même, me fit honte; je me rappelai que j'avais suivi des cours d'infirmière en septembre, et que je laissais inutilisées mes connaissances acquises, mon temps et mes forces.

Ce fut ce sentiment du devoir qui, seul, me tira de ma torpeur et non l'espoir de trouver, dans la vie active, un dérivatif à mon chagrin, car je ne voulais pas être consolée; je me serais méprisée d'avoir le désir de ne plus souffrir et de ne plus aimer.

Je commençai donc des démarches pour obtenir une place d'infirmière dans une ambulance. La place me fut promise, mais il me fallut attendre plusieurs semaines avant d'entrer en fonctions.

Pendant ce temps, j'avais un nouveau sujet de tourment : le silence inexplicable de Gilberte. Depuis ses quelques mots du mois d'octobre, elle ne m'avait pas

donné signe de vie; et comme sa carte ne portait aucune adresse, je ne pouvais lui écrire notre inquiétude. Naturellement, je rapprochai ce mutisme de celui de Régis; mon imagination voulut y voir une complicité dont je cherchais en vain la raison .. Avaient-ils pu se rejoindre, et fuyaient-ils en moi le plus grand obstacle à leur bonheur égoïste? En brisant tout rapport avec moi, espéraient-ils échapper au remords de m'avoir trahie? C'était possible. Mais comme ils se trompaient! Comme j'aurais voulu le rencontrer ou pouvoir lui écrire : « Je consens à tout, Régis, excepté à vous perdre. Aimez-la, soyez heureux; je ne me plaindrai pas, pourvu que vous restiez mon ami. Je sais maintenant que, pour votre Thérèse, il n'existe pas de pire supplice que celui de vivre loin de vous. »

D'autres fois, je supposais que, toujours séparés, mais entretenant une correspondance régulière, ils n'avaient pour moi que de la haine ou du mépris; que Régis, mal convaincu par mes explications, me jugeait toujours capable d'avoir désiré la mort de Gilberte, et qu'il avait fait passer sa conviction dans le cœur de celle-ci; alors, leur silence n'était que l'expression outrageante du dégoût que je leur inspirais... Oh! l'horreur de mes nuits sans sommeil, mes nuits tourmentées, peuplées d'hallucinations!...

Le peu d'énergie que je recouvrai après la guérison du petit Lucien, m'inspira le désir de tenter quelque chose pour savoir ce qu'était devenue Gilberte. J'allai d'abord chez elle où une nouvelle concierge me dit ne rien savoir de sa locataire du second, qu'elle n'avait jamais vue, et dont elle ignorait l'adresse actuelle.

J'allai ensuite chez Mme Dubuis, absente de Paris depuis le mois de juin, et encore loin de son retour, me fut-il répondu.

Chez Mme Barreau, jè trouvai une femme affolée parce que, depuis trois semaines, elle était sans nouvelles de son fils, lieutenant dans un régiment d'infanterie.

— Trois semaines! et auparavant il écrivait tous les jours à sa femme ou à moi! Nous cherchons partout. Ma belle-fille court les ambulances, pour tâcher de retrouver des hommes du même régiment. Ah! vous êtes bien heureuse de n'avoir ni mari ni fils à la guerre, mademoiselle! Au moins, vous ne savez pas ce que c'est que d'attendre à chaque minute des nouvelles qui n'arrivent pas. On ne peut imaginer un supplice plus grand! Vous ne connaissez pas votre bonheur, mademoiselle Thérèse.

Je ne savais ce que c'était que d'attendre des nouvelles qui n'arrivent pas!

— La petite Gilberte?... fit-elle en réponse à ma question plusieurs fois renouvelée, non, je ne sais pas ce qu'elle est devenue; depuis la guerre, je ne vois personne. D'ailleurs, elle qui n'a rien pour la tourmenter, aurait bien pu se donner la peine de venir jusqu'ici. Elle sait bien que j'ai un fils militaire, mais elle ne pense pas à cela! Oh! Soyez tranquille, il ne lui arrivera rien, elle est débrouillarde, cette gamine. En voilà une qui saura se tirer d'affaire dans la vie!

Ce fut tout ce que j'emportai de ma visite à Mme Barreau.

Je m'adressai alors aux différentes sociétés de la Croix-Rouge, car j'ignorais à laquelle son ambulance était rattachée, et l'on me promit, avec beaucoup de bonté, de s'enquérir de mon amie disparue.

Ce fut ainsi que, vers le milieu de janvier, j'appris l'horrible nouvelle...

Gilberte, pauvre petite Gilberte douloureuse, c'est à l'heure même où j'appris que vous n'étiez plus que j'ai senti quelle place vous teniez dans mon cœur. Vous m'étiez chère par les larmes mêmes que vous m'aviez fait verser, et mon affection pour vous n'était comparable à nulle autre : j'y retrouvais quelque chose de mon Régis; en vous aimant, c'était encore lui que j'aimais, puisque votre cœur était tout à lui.

Sa mort avait été imprévue et rapide : un refroidissement, une pneumonie aiguë qui l'avait emportée en quelques jours, dans une ville de Champagne, en octobre, avant qu'elle eût pu rejoindre son poste de danger. Et maintenant, elle reposait dans un cimetière de province, toute seule, comme elle avait vécu.

Tout d'abord, je ne voulus pas croire à ce malheur : on s'était trompé; il n'était pas possible que si jeune, si belle et si aimée, Gilberte eût cessé de vivre! Non, je la reverrais un jour et je lui dirais : « Soyez heureuse, je ne demande plus rien pour moi. Il me reste assez de bonheur si vous vivez tous deux. » Et j'imaginais notre joie, après le cauchemar de la guerre, de nous retrouver tous trois, en pleine paix, en pleine victoire, sans rien d'amer dans le cœur.

— Je vois que tu as reçu de bonnes nouvelles; depuis longtemps, tu n'avais eu un sourire aussi heureux.

La voix de ma mère, — qui venait d'entrer dans ma chambre, — fit évanouir mon rêve. Je la regardai effarée, je regardai sur la table, devant moi, la lettre messagère de deuil, et, ramenée brutalement à la douloureuse réalité, je m'écriai :

— De bonnes nouvelles ! Tiens, lis, Gilberte est morte.

— Mais... tu souriais, balbutia ma mère qui ne comprenait pas.

— C'est sans doute que je deviens folle.

Ma mère, après avoir lu, reposa la lettre sur la table, en disant :

— Pauvre petite, quel malheur !

Ces deux minutes de silence me rendirent à moi-même, et la pensée de Régis, étourdie par le choc que je venais de recevoir, reparut prépondérante en mon esprit, et absorbant toutes les autres. Je ne voyais plus dans la catastrophe actuelle que le désespoir de mon ami, si la nouvelle lui en était parvenue, et j'entendais résonner à mes oreilles, comme un glas, cette phrase qu'il m'avait écrite quatre mois plus tôt :

« Je suis sûr que s'il arrive malheur à Gilberte, je ne pourrai plus vous voir de ma vie. »

Aussi, cette mort qui m'avait affligée prit-elle soudain les proportions du plus épouvantable malheur, dont j'étais la victime.

Ma mère répétait :

— Pauvre petite !

— Ah ! répliquai-je, ce n'est pas elle qu'il faut plaindre, c'est nous. Elle est délivrée des misères de ce monde, et nous, nous en sommes accablées. Chère petite Gilberte, que je l'envie !

— Es-tu donc si malheureuse? me demanda maman, les yeux pleins de larmes.

Son ton plaintif me fit comprendre ma cruauté. Je répondis en l'embrassant :

— La nouvelle de cette mort me bouleverse. Je ne savais pas encore à quel point j'aimais la chère petite Il faut me pardonner cela, maman, et me laisser pleurer tout mon content.

Le soir même, je décidai d'aller à X..., pour prier sur la tombe de Gilberte, et pour obtenir de ceux qui l'avaient soignée tous les détails de sa maladie et de sa mort. Ma mère consentit à ce voyage avec d'autant plus d'empressement qu'elle désirait depuis longtemps me faire changer d'air et de milieu; mais elle insista pour que ma tante fît le voyage avec moi. Aussi, trois jours plus tard, arrivions-nous toutes deux à l'hôpital où Gilberte avait rendu le dernier soupir.

VII

— Ma sœur, croyez-vous qu'elle regrettait de mourir ?

— Oui, mademoiselle, je le crois.

Nous étions seules, la vieille religieuse et moi, dans un étroit parloir mal chauffé. Au dehors, le vent gémissait lugubrement; les sapins que j'apercevais à travers la fenêtre secouaient leur tête chevelue et tordaient leurs branches en sifflant; une girouette grinçait; très près de nous, une persienne claquait contre un mur. La tranquillité de la chambre où nous étions ne parvenait pas à rendre le calme à mes nerfs ébranlés par les émotions des derniers jours et la fatigue du voyage.

Ma tante m'avait dit en arrivant à X... :

— Repose-toi d'abord. Nous irons à l'hôpital ensuite. Il fait un temps affreux et rien ne presse, hélas! puisque tout est fini pour Gilberte.

Je l'avais laissée dire. Et quand elle fut bien installée dans notre chambre à l'hôtel, quand je vis un bon feu dans la cheminée, quand le thé et les tartines furent posés sur une table, devant elle, je remis mes gants et je lui dis :

— Réchauffe-toi bien, ne te fatigue pas, moi je préfère aller à l'hôpital maintenant.

Je fis mon chemin jusque-là à travers la bourrasque et, non sans peine, j'obtins de voir la garde-malade qui avait assisté mon amie à ses derniers moments.

C'était une religieuse, laissée à son hôpital après la loi de laïcisation, parce qu'elle était trop vieille pour recommencer sa vie ailleurs. Et tout de suite, elle avait eu pitié de ma douloureuse agitation. Sa voix se faisait compatissante pour me répondre et, parfois, d'un geste très doux, elle réchauffait mes mains tremblantes et glacées. Elle m'avait tout d'abord renseignée sur la marche de la maladie :

Gilberte, quelques jours après son arrivée à X..., eut des frissons et un peu de fièvre. Au lieu de se reposer, elle continua son service d'infirmière encore deux ou trois jours. Puis, un matin, elle n'avait pas pu se lever. Le médecin, jugeant son cas très grave, l'avait fait transporter d'urgence à l'hôpital civil où une chambre particulière se trouvait libre; la sœur Gertrude, qui n'allait plus guère dans les grandes salles de malades, avait été chargée de la petite infirmière. Pendant une semaine, elle avait espéré la sauver; le matin du neuvième jour, Gilberte était morte, paisiblement et chrétiennement.

Pour la dixième fois, je répétai :

— Ma sœur, vous croyez qu'elle regrettait de mourir?

Et pour la dixième fois, sœur Gertrude me répondit de sa voix compatissante :

— Oui, mademoiselle, je le crois.

Puis, pour me consoler, elle ajouta doucement :

— Mais elle a fait son sacrifice, et elle est morte en paix.

L'étau qui, depuis deux jours, me comprimait la tête et le cœur, s'était desserré : puisqu'elle avait regretté de mourir, elle n'avait donc ni désiré ni cherché la mort. Je n'aurais donc pas à supporter, toute ma vie, avec ce doute, le poids d'une effrayante responsabilité... Car j'en convenais enfin, depuis deux jours, cette pensée me torturait : « Elle s'est peut-être exposée volontairement à la mort, dans un élan de générosité, pour me laisser à moi toute seule le cœur de Régis! »

Grâce à Dieu! elle n'avait rien fait pour hâter sa fin, et elle était morte, avec regret, parce que son heure était marquée Là-Haut. Sa maladie n'était même pas une conséquence de sa vie d'infirmière; elle eût pu la terrasser chez elle, en Normandie, partout. Je pouvais pleurer Gilberte en paix, ni Régis, ni ma conscience n'avaient le droit de me tourmenter par des reproches.

— Ma sœur, n'a-t-elle jamais parlé de moi? demandai-je.

— A vrai dire, mademoiselle, jusqu'à la veille de sa mort, elle ne se croyait pas en danger; elle faisait des projets pour sa convalescence, et se désolait en pensant que sa maladie retarderait son départ pour le front. Nous la savions sans famille. Un jour, je lui avais demandé si elle ne désirait pas faire donner de ses nouvelles à ses parents, et elle me répondit d'un

accent que je n'oublierai pas : « Je n'ai plus de parents, personne qui s'intéresse à moi, sauf quelqu'un qui est bien loin d'ici. Cela ne servirait à rien de lui écrire que je suis malade; il se tourmenterait beaucoup, et je serais guérie quand la lettre lui parviendrait.

— Oh! pourquoi n'a-t-elle pas pensé à moi! m'écriai-je en pleurant.

Cet oubli, sans doute voulu, me faisait mal. Qui me dira jamais ce que contenait pour moi le cœur de Gilberte quand il cessa de battre!

Sœur Gertrude continua :

— Quand elle fut morte, nous n'avons donc pas recherché sa famille pour savoir ce qu'il fallait faire d'elle. C'est pourquoi on l'a enterrée ici, en attendant les instructions de la seule personne qui s'intéressait à elle.

— Ma sœur, demandai-je, tremblante, cette personne, avez-vous pu lui écrire?

— Oui, mademoiselle. C'était un Canadien. Il lui écrivait souvent, car nous avons trouvé dans ses papiers une liasse de lettres timbrées du Canada et portant l'adresse de l'expéditeur : M. Régis Bertal. Puisque Mlle Gilberte était votre amie, peut-être vous a-t-elle parlé de ce monsieur?

— Oui, ma sœur, je sais... Il lui écrivait souvent?

— La veille de sa mort, elle a encore reçu une lettre de lui. En la lisant, pauvre petite, son visage rayonnait de joie... Elle m'a dit : « Ma sœur, la vie est trop belle, je veux guérir bientôt. » Il est arrivé encore deux autres lettres après sa mort. Ah! mon Dieu, mademoiselle, vous vous trouvez mal!

Une douleur atroce venait de me sauter à la gorge. Je me débattais sous la main de fer qui m'étranglait et qui me pétrissait le cœur.

La sœur, effrayée, dégrafa mon col, mit mon manchon comme un coussin sous ma tête, et sortit pour chercher du secours. Elle revint bientôt, apportant des sels qu'elle approcha de mon visage, — et du vinaigre dont elle me bassina le front et les tempes. La main de fer relâcha son étreinte, je pus enfin respirer et, tout endolorie, je m'efforçai de sourire en regardant sœur Gertrude.

— Il faut me pardonner, ma sœur, je suis si faible, et la mort de Gilberte m'a tellement ébranlée!

La sœur insista pour me faire reconduire en voiture à l'hôtel.

— Nous parlerons encore de votre amie demain, mon enfant, me dit-elle. Aujourd'hui, c'est assez.

Mais je voulais tout savoir le soir même et, sourde à ses conseils de prudence, je l'interrogeai de nouveau.

— Ma sœur, mieux vaut ne pas revenir demain sur ces douloureux détails... Vous me disiez que vous aviez écrit à M. Bertal...

— Oui, son adresse était sur toutes les enveloppes de ses lettres, et c'est la seule que nous ayons trouvée dans les papiers de Mlle Gilberte.

— Et puis... ma sœur... A-t-il répondu?

— Oui, il a répondu, nous demandant de garder en dépôt les effets de la défunte, et d'entretenir sa tombe.

La femme qui me regardait avait reçu une lettre de Régis!... Et elle restait tranquille pour en parler, sa

voix ne tremblait même pas; elle avait vu cette écriture adorée, et ne semblait pas se douter que pour tenir entre mes mains la feuille qu'elle avait peut-être jetée aux quatre vents, j'aurais consenti aux plus dures épreuves. Mais cette lettre, si elle existait encore, ne pourrais-je la lire à mon tour?

— Ma sœur, la lettre, l'avez-vous conservée?

— L'administration de l'hôpital a dû la garder; moi, je ne sais pas...

— Me serait-il possible de la voir?

— Je m'en informerai, mais cette lettre a perdu son importance depuis que M. Bertal est venu ici.

— Il est venu!... Ce n'est pas possible... Ma sœur, vous vous trompez!

Qu'y avait-il, dans mon accent et dans mes yeux, pour que sœur Gertrude posât sur moi ce long regard pénétrant? J'étais si bouleversée que je n'en compris pas tout de suite la signification profonde. Je me disais : « Je rêve, je rêve encore de lui, mais ce rêve est aussi pénible que la réalité, et quand je m'éveillerai, ce sera comme si je rêvais encore... »

— Je ne me trompe pas, disait en même temps sœur Gertrude; il est venu voici trois ou quatre semaines, il a demandé ses lettres, et d'autres papiers qu'il a emportés; il a dit ensuite qu'il préviendrait le notaire de Mlle Lécuyer pour le reste.

— Et après...

— Il m'a demandé les détails de sa mort.

— Ma sœur, ma sœur, comment était-il?

Je comprenais que je ne rêvais pas, et que jamais il n'y avait eu de cauchemar plus horrible que ma réalité

présente. Ma tête se perdait, je devais avoir l'air d'une folle ; je retenais dans ma gorge les cris qui m'auraient soulagée et je m'irritais de sentir que tout mon corps tremblait.

La religieuse m'attira contre elle, et tandis que je sanglotais, la tête sur son épaule, elle me dit :

— Ma chère petite enfant, Dieu voit tout et lit au fond des cœurs; il est notre seul soutien, notre seule force, dans les afflictions que le monde ne doit pas connaître...

— Ma sœur, comment était-il?

— Très pâle, très maigre... très malheureux.

— Ma sœur, vous avez causé avec lui... N'a-t-il jamais prononcé mon nom?

Elle me caressa doucement le front et répondit dans un souffle :

— Non, jamais.

La tempête faisait rage; le vent mugissait dans les sapins; des tuiles arrachées aux toitures environnantes se brisaient avec fracas en tombant sur les pavés; la porte et la fenêtre du parloir frémissaient; on eût dit que là-bas, dans les grands couloirs et sous les cloîtres, des bandes de loups passaient en hurlant; mais toute cette fureur des éléments n'était rien auprès de la tempête de mon cœur.

Jusque-là, j'avais espéré. Quoi? Je n'en savais rien; peut-être une fatalité dans la transmission de courriers si lointains, peut-être une maladie de Régis qui, pour un temps, l'empêchait de m'écrire; peut-être... peut-être... Je ne savais pas, mais j'espérais encore. Maintenant, c'était la fin de tout : ses courriers arri-

vaient puisque Gilberte avait eu souvent des lettres de lui, puisque lui-même avait pu venir en France. Je possédais enfin la preuve que c'était bien par sa seule volonté que notre correspondance avait été rompue. Et, chose plus grave, il avait eu le triste courage de passer à Paris sans voir celle qui se mourait de chagrin loin de lui. Une telle horreur était-elle possible!

Avec des gémissements, je roulai ma pauvre tête douloureuse sur l'épaule de sœur Gertrude.

— Mon enfant, ma pauvre petite enfant, répétait la religieuse.

Le son de sa voix compatissante, plus efficace que de grandes phrases, me berçait et, peu à peu, m'apaisa. Alors, mes sanglots se calmant, je versai des larmes tranquilles, intarissables.

— Ma sœur, dis-je lorsque je pus parler, est-il resté longtemps ici?

— Un jour seulement.

— Et après, où est-il allé?

La religieuse posa une main très douce sur mon front brûlant et répondit :

— A la guerre. Il s'était engagé dans un régiment canadien.

— Il est en France!... Alors, je le verrai.

Je m'étais redressée et, debout devant la sœur, je la suppliai d'encourager mon espoir.

— Ma sœur, dites-moi que je le reverrai! Tous ceux qui vont à la guerre ne meurent pas; et il est si près de moi, maintenant! Il ne voudra pas être si cruel, si méchant. Et s'il ne vient pas à moi, c'est moi qui irai à lui. Ma sœur, quelle adresse vous a-t-il laissée?

— Il ne m'a pas laissé d'adresse, ma pauvre petite enfant. Mais ne vous exaltez pas ainsi, vous avez la fièvre, vous êtes malade.

Sans l'écouter, je repris :

— Par pitié, ma sœur, parlez-moi de lui !

Pressée par mes questions, elle me raconta, minute par minute, son entrevue avec Régis. Je lui fis répéter chacune de ses paroles, dont j'amplifiais le sens et où je voulais voir tout un monde d'intentions. Je me torturais si bien à ce jeu que sœur Gertrude se leva et me dit avec autorité :

— C'est assez pour aujourd'hui. Attendez ici que l'orage se passe, et retournez prendre à votre hôtel un repos dont vous avez bien besoin. Que Dieu vous garde et vous bénisse.

— Ma sœur, où puis-je trouver du repos avec un tel chagrin ? et avec le tourment de le savoir malheureux ! Dans ces conditions, comment supportera-t-il les épreuves de la guerre ?

— C'est vrai, mon enfant, il est très malheureux, mais pas tant que vous... Et vous savez qu'on peut vivre avec son chagrin.

Elle traça sur mon front le signe de la croix, et se retira, me laissant seule avec mes pensées.

Trop surexcitée pour voir clair dans ma douleur, j'écoutais seulement en moi-même la voix si douce qui répétait :

« Il est très malheureux, mais pas tant que vous. »

Je savais bien qu'il n'y avait pas de souffrance comparable à la mienne, je le savais. Cependant il m'était bien doux de me l'entendre dire, bien doux d'être com-

prise, et, pour la première fois, je sentis le soulagement que l'on éprouve à confier une peine trop lourde à un cœur compatissant.

« Il est très malheureux, mais pas tant que vous... »

Au dehors, la tempête s'apaisait, les grands sapins n'avaient plus que des soubresauts intermittents ; une pluie lourde et régulière faisait entendre son grésillement monotone ; sur le toit, la girouette se taisait.

J'allais partir pour rentrer à l'hôtel, quand ma tante fut introduite dans le parloir. Ma longue absence, la violence de la bourrasque, l'avaient inquiétée.

— Tu es si peu forte, ma pauvre petite, que je tremblais de te savoir dehors par ce temps-là. Ah ! c'était bien la peine de venir ici chercher des émotions ! ajouta-t-elle en considérant mes yeux gonflés et ma mine défaite.

Le soir seulement, au coin du feu, je trouvai la force de lui raconter la mort de Gilberte et le retour de Régis.

— Je savais bien qu'il y avait quelque chose entre eux, dit-elle, je m'en doutais depuis longtemps. C'est égal, *il* aurait pu se donner la peine de t'écrire un mot.

VIII

« Régis est en France, à quelques heures d'ici. Le même ciel, nuageux ou limpide, s'étend au-dessus de nos têtes, et la tempête qui, ce soir, tordait les sapins du vieux couvent, a pu emporter mes plaintes jusqu'à lui. »

Cette pensée fut l'obsession de ma nuit sans sommeil : mon imagination créait, dans ses plus petits détails, le voyage de Régis, et l'état de son âme depuis qu'il avait appris la mort de Gilberte. Je voyais ses yeux désespérés, j'entendais sa voix, sa chère voix caressante, devenue rauque et brève, je ressentais dans ma poitrine les battements douloureux de son cœur, et tout l'amas de souffrance devinée chez mon ami s'ajoutait ainsi à mon intolérable souffrance.

Lorsque, la veille, je me désolais d'être sans nouvelles de lui, aurais-je pu croire qu'il me serait possible de souffrir davantage ? Dans le doute où me laissait cette absence de nouvelles, il me restait encore l'espérance que quelque chose viendrait expliquer ce silence et le justifier; maintenant, je savais que rien n'expliquait la conduite de Régis, sinon son mépris pour moi, sa conviction de mon désir criminel, ou, — pis encore, — son oubli complet de notre amitié, son

oubli de mon existence. Comment pouvais-je supporter cela sans mourir ?

Ce m'était un sujet d'étonnement que de pouvoir si bien comprendre les coups qui m'accablaient, de rester lucide, et de me sentir en pleine possession de ma raison et de ma vie. Pour m'expliquer ce miracle, j'en vins à me demander si tant d'épreuves répétées ne finissaient pas par m'endurcir et me rendre moins sensible.

« Un jour viendra peut-être, me disais-je, où, sans recevoir de consolations, je cesserai de souffrir. »

Mais pour me montrer que je n'en étais pas encore là, une grande bouffée de désespoir me pénétra, comme un venin qui glace les membres et obscurcit la pensée, ne laissant vivre en moi que ma douleur et mon angoisse. Je ne raisonnais plus, et je repoussais la réalité un moment acceptée ; je ne voulais pas que tout fût fini entre Régis et moi ; puisqu'il était en France, il fallait que nos vies fussent de nouveau mêlées. Que serait l'avenir? Je n'en savais rien, mais je voulais revoir Régis, cela seul importait. Et, tandis que, dans le lit voisin, ma tante dormait d'un paisible sommeil, moi, la tête enfoncée dans mon oreiller, je répétais désespérément :

« Mon amour, mon amour... Comment pouvez-vous être si cruel ?... »

Le jour me surprit dans cette obsession. Avec le jour, vint un peu de calme, et une pensée consolante :

« Il a tout oublié, dans son chagrin d'avoir perdu Gilberte ; mais quand la première douleur sera apaisée, il se souviendra de moi, il aura pitié ! Peut-être aussi

aura-t-il besoin de sa seule amie, alors, il m'écrira. »

Mon imagination, secondant mon désir, je continuai :

« Il est possible même qu'il ait déjà écrit, que sa lettre soit en route. »

Toute frémissante, je conclus :

« Sa lettre m'attend peut-être à la maison. »

Cette espérance devint aussitôt une conviction absolue. Que faisais-je dans cette ville étrangère, pendant que, chez moi, venait d'arriver ce qui me ferait vivre désormais?...

Ma tante dormait toujours. Sans l'éveiller, je me levai en hâte, je m'habillai et je sortis. Les rues étaient encore désertes, la journée commençait à peine. Après la bourrasque de la veille, le temps était singulièrement doux et beau pour un matin d'hiver.

Une laitière passa.

— Pourriez-vous m'indiquer le plus court chemin allant au cimetière? lui demandai-je.

Elle me donna ce renseignement avec un grand luxe de détails dont je ne retins que le plus immédiat : « Prenez cette rue, et tournez à droite. » Et après m'être perdue et retrouvée deux fois, j'arrivai au champ où Gilberte dormait de son dernier sommeil.

La grille qui le fermait céda sous la pression de ma main; je montai le petit chemin verdoyant encadré de lourdes pierres gravées de noms et de dates, et, arrivée au point central ou s'élève une croix de granit, je regardai autour de moi.

Par delà les tombes, les murs et les cyprès, la campagne étendait ses coteaux aux lignes molles, où pas-

sait et repassait une route blanche et capricieuse, entre les vignes endormies. Un groupe de sapins escaladait une côte, seule verdure parmi les ocres et les rouilles des terres dénudées; une double rangée de peupliers squelettiques marquait au loin la place d'un cours d'eau que je ne voyais pas. Tout près de moi, c'était le vert sombre des ifs et des buis, la blancheur des marbres neufs, la grisaille des pierres moussues, et, sur tout cela, le silence et la paix.

La veille, sœur Gertrude m'avait dit :

— Quand vous serez à la grande croix centrale, prenez le sentier de gauche, allez jusqu'au bout, vous la trouverez par là.

De ce côté, les tombes étaient plus rares : sur quelques tertres alignés vers le mur d'enceinte, des fleurs fanées, liées par des rubans tricolores, disaient que des victimes de la guerre reposaient là, au lieu où elles étaient mortes de leurs blessures, en pleine jeunesse, peut-être en plein bonheur... Un peu à l'écart de cette ligne, je reconnus la tombe de Gilberte; une croix de pierre s'appuyait au mur, portant gravés ces mots en lettres d'or :

Gilberte LÉCUYER, infirmière,
24 ans.
28 octobre 1914.
Vive la France!

Le sol, encadré de buis soigneusement taillé, disparaissait sous des rosiers de Noël et de minuscules fusains; au pied de la croix, dans un vase d'albâtre, des chrysanthèmes blancs se mouraient, maltraités la

veille par le vent et la pluie. Leurs pétales dispersés mettaient des larmes blanches sur les feuilles vernies des fusains. En ce champ du repos, nulle tombe n'était mieux soignée que celle de la petite étrangère, et pourtant, moi, venue de loin pour prier sur ce carré de terre, j'y arrivais les mains vides.

« Gilberte, pauvre petite Gilberte, la douleur qui m'étreignait depuis la veille, fut cause de cet oubli, mais si mes mains étaient vides, mon cœur ne l'était pas, et à défaut de fleurs périssables, je vous apportais mes larmes d'affection et de regret passionné dans la solitude du grand cimetière silencieux. Vous l'avez compris, Gilberte, et le calme était si profond autour de nous que je pus entendre votre voix qui me parlait :

« Thérèse, me disiez-vous, ne pleurez plus, la vie est
« si courte ! Bientôt vous reposerez comme moi à l'abri
« des chagrins de la terre, et nous nous retrouverons
« dans l'éternité. Nous ne saurons plus, alors, que je
« vous ai fait souffrir et que vous m'avez fait souffrir ;
« tous nos désirs seront comblés. Ne regrettez rien pour
« moi, Thérèse, ma vie fut brève, mais j'ai eu toute la
« joie que mon cœur pouvait contenir, sans connaître
« la douleur d'en rien perdre. Si j'avais vécu davan-
« tage, j'aurais peut-être vu se passer la douceur d'être
« aimée, j'aurais peut-être vu comme vous se tourner
« vers une autre les yeux que j'adorais. Mon bonheur
« fut complet. Puisque tout bonheur terrestre est pé-
« rissable, le mien aurait péri un jour. Dieu m'a
« épargné ce supplice... Ne regrettez rien pour moi,
« Thérèse. »

« Vous m'avez dit cela, Gilberte, et la grande douceur du soleil d'hiver qui caressait à ce moment les lettres d'or de votre nom, m'a semblé votre sourire, sorti pour moi de la tombe. J'ai regardé, par delà le mur, la campagne paisible; au-dessus de moi, le ciel pur comme des yeux d'enfant, et j'ai dit :

« Elle est bien ici. »

« Alors, après un baiser à votre croix de pierre, Gilberte, je suis partie en priant Dieu pour vous. »

En rentrant en ville, je vis sur mon chemin, la boutique d'un fleuriste,

— Vous chargeriez-vous, demandai-je, de porter des fleurs sur une tombe que je vous indiquerais ?

La marchande me répondit que cette mission lui était souvent confiée. Ayant choisi quelques pots de bruyère blanche, je lui donnai le nom de Gilberte Lécuyer.

— Je sais, je sais, interrompit la fleuriste. Vers les militaires, au fond. C'est moi qui suis chargée d'entretenir sa tombe. Le monsieur a commandé que je mette chaque semaine des fleurs fraîches dans le vase... En cette saison, ce n'est pas trop facile, et elles ne durent pas longtemps.

Elle disait cela sur un ton d'excuse. Moi, je ne comprenais qu'une chose : Régis était venu là, à la place même où je me trouvais, et chaque semaine, la fleuriste exécutait ses ordres; il y avait ce lien entre eux... Alors, sans doute elle connaissait son adresse... Peut-être voudrait-elle me la donner. Une étrange timidité m'empêchait de lui poser directement la question qui me venait aux lèvres, et pour lui plaire d'abord, je lui dis :

— Vous entretenez très bien cette tombe.

Encouragée par son sourire content, je poursuivis :

— Quand vous écrirez, au monsieur, vous pourrez lui dire cela de ma part.

— Nous ne lui écrivons pas, mademoiselle, il n'a pas laissé son adresse, mais il nous a donné une somme d'argent pour entretenir la tombe pendant un an.

— C'est un original, fis-je en affermissant ma voix. Comment donc était il, ce monsieur?

— Il n'avait rien de remarquable, répondit la fleuriste, sauf qu'il parle avec un accent. Pour moi, c'est un étranger. Il est assez grand, très maigre...

— Triste?

— Très triste. Cela se comprend, quand on vient de perdre quelqu'un!

Je ne me décidais pas à partir.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit? demandai-je encore.

— Il a dit de recouvrir la terre avec des plantes et des fleurs, de tenir tout cela très propre, et de mettre chaque semaine des fleurs blanches dans le vase. Il n'a pas marchandé.

— C'est tout?

— C'est tout.

Pourquoi avais-je eu un moment l'absurde espérance qu'il aurait peut-être parlé de moi à cette femme? Allons, ma tête meurtrie ne savait plus ce qui était raisonnable ou déraisonnable, possible ou impossible. Qu'était devenu ce bel équilibre, ce jugement sain dont j'étais si fière autrefois?

Dans mon désarroi, ce fut à sœur Gertrude que je

courus, avant de rentrer à l'hôtel. Elle m'accueillit avec son sourire compatissant qui me disait si fort que là, du moins, j'étais pleinement comprise.

— Ma sœur, pourquoi suis-je condamnée à tant souffrir? Ne me dites pas que c'est pour mon bien moral ou pour mon éternité! Au contraire, l'épreuve m'a diminuée et me diminue chaque jour davantage. Je lui dois des défauts que je n'avais pas, et que je hais. Quand j'étais heureuse, je ne savais même pas ce qu'étaient l'envie, la jalousie, mille puérilités qui m'avilissent aujourd'hui. Mon esprit, plus étroit maintenant, calcule, compare, attend, au lieu de planer dans les hauteurs où je me plaisais naguère. Gilberte est morte. J'en suis venue à lui jalouser les pensées que Régis donne à sa mémoire, et à réclamer ma part de ses soucis. Au fond, le sentiment, seul, m'importe. Eh bien! je suis devenue si mesquine que j'ai besoin d'une parole de lui, quelle qu'elle soit, même si je sais que cette parole est un mensonge. Quand je regarde en moi, ma sœur, je ne me reconnais plus.

— Ma chère enfant, répondit sœur Gertrude, le papillon qu'une main bienveillante jette dans les ténèbres pour lui épargner la flamme de la bougie où il se brûlerait les ailes, ne se reconnaîtrait pas non plus s'il pouvait se comparer à lui-même. Dans sa quiétude dangereuse, il ne désirait rien, que la lumière qui l'éblouissait, comme vous, autrefois, vous ne désiriez rien, qu'une perfection trompeuse qui vous aveuglait. Ce papillon, dans la chambre tiède, ne connaissait ni le froid, ni la peur; il se croyait bon, inoffensif, d'hu-

meur facile. Maintenant, dans la nuit glacée, il regrette, il envie; il maudit son bienfaiteur, il se heurte à la vitre close, il y meurtrit ses ailes engourdies. Il ne sait pas qu'après son temps d'épreuve, il verra la vraie lumière, qu'il s'enivrera de chaleur, de parfums, de nectar et d'espace; il ne sait pas que la flamme, dans la chambre tiède, est éphémère, perfide et sans éclat, et que c'est pour l'autre, la vraie, celle qui chauffe et ne brûle pas, celle qui donne la vie et non la mort, qu'il a été créé. Vous, mon enfant, vous savez. En ce moment, dans les ténèbres et dans le froid, ne vous heurtez pas à la vitre, attendez le jour. Vous comprendrez alors que le bonheur que vous regrettez était un piège où vous vous seriez brûlé les ailes, et sans vos ailes, mon enfant, vous étiez condamnée à ramper sur la terre. Vous comprendrez aussi que la perfection qui vous attirait était un mirage, une parodie; — qu'il faut passer par l'épreuve pour connaître la perfection véritable; — et quand vous aurez contemplé celle-là, l'autre vous fera pitié. Ne vous troublez pas, mon enfant, vous avez froid, vous avez peur, vous ne voyez en vous et autour de vous que l'obscurité; fermez les yeux, et attendez le jour; ne risquez pas, en vous heurtant contre la vitre, de vous mutiler ou de vous tuer avant que le soleil se lève.

Sa voix inspirée endormait ma douleur; je n'essayais pas de discuter, je la croyais, j'étais heureuse de la croire, je m'abritais à son expérience, et je m'y réchauffais.

— Ma sœur, dis-je enfin, c'est Dieu qui vous a placée sur ma route. Si je pouvais avoir souvent vos

conseils et votre sympathie, il me semble que je souffrirais moins.

— Ma chère petite enfant, Notre-Seigneur lui-même eut besoin de quelqu'un pour l'aider à porter sa croix. Nos peines sont moins lourdes quand nous en faisons la confidence. Je suis heureuse d'avoir été placée sur votre route pour vous faire un peu de bien.

Comme la veille, elle traça sur mon front le signe de la croix, et je retournai à l'hôtel où ma tante m'attendait sans rien comprendre à mon absence.

— Je me demandais si je devais aller à ta recherche... commença-t-elle.

— Ma petite tante, nous avons juste le temps d'arriver à la gare pour le train de dix heures sept, interrompis-je, mets vite ton chapeau pendant que je vais faire notre valise.

— A la gare? Pourquoi? demanda-t-elle abasourdie.

— Pour retourner à Paris.

— Comment! Tu veux rentrer à Paris aujourd'hui?

— Oui, ma tante.

— Il était cependant convenu que nous resterions ici trois ou quatre jours.

— J'en ai déjà assez, répliquai-je d'un ton plaintif. Je voudrais être à la maison.

— Permets-moi de te dire, ma pauvre Thérèse, que tu deviens de plus en plus bizarre. C'est incroyable comme tu as changé depuis quelques mois.

— Est-ce que tout n'a pas changé depuis quelques mois, ma tante?

— Enfin! C'est toi qui as voulu ce voyage, Nous y avons consenti dans l'espérance qu'un changement

d'air te ferait du bien; et, à peine arrivée, tu veux déjà repartir.

— Que ferions-nous ici, ma tante? Nous y sommes venues pour apprendre quelque chose sur la mort de Gilberte et pour prier sur sa tombe. Ces missions remplies, il ne nous reste plus qu'à rentrer chez nous.

— Mais... je ne suis pas allée au cimetière, protesta ma tante avec énergie.

— J'y suis allée, moi, cela suffit. Tu connaissais si peu Gilberte! Et tu ne l'aimais guère! Je suppose que c'est pour moi et non pour elle que tu as quitté Paris en cette saison. Et tu l'as dit toi-même hier soir : à quoi bon venir ici chercher des émotions? Aujourd'hui, j'aime mieux m'en aller. Dépêchons-nous, ma tante, sans quoi nous allons manquer le train.

Un quart d'heure plus tard, nous reprenions, sous un clair soleil tranquille, le chemin parcouru la veille dans le vent et la pluie. Nos pas résonnaient dans la solitude des rues mal pavées; sur notre passage, des rideaux se soulevaient aux fenêtres des maisons, et, derrière les vitres, nous apercevions des visages paisibles ou curieux.

— Comment tous ces gens-là font-ils pour ne pas mourir d'ennui? dit ma tante comme nous arrivions sur la place de la gare.

IX

Rien ne peut exprimer mon émotion lorsque je me retrouvai devant la porte de notre appartement. Tout le temps qu'avait duré notre voyage de retour, je m'étais si bien suggestionnée en pensant à Régis que j'en étais venue à me représenter les termes mêmes de cette lettre qui — je n'en doutais plus — m'attendait à la maison, et ces termes, créés de toutes pièces par mon imagination, exprimaient un tel regret et un tel désir de renouer notre affection interrompue que, pas plus que moi, il ne devait pouvoir supporter davantage cette horrible séparation. Alors... alors il viendrait bientôt; il était venu peut-être pendant que je n'étais pas là, et maintenant, ce serait peut-être lui que je verrais en entrant, quand cette porte s'ouvrirait devant moi...

Ma tante, qui m'avait suivie péniblement dans l'escalier, arrivait à son tour, et je n'avais pas encore osé toucher le bouton de la sonnette.

— Comme tu es pâle! me dit-elle.

— Je suis si fatiguée! Mes jambes ne me portent plus.

Ceci expliquait la faiblesse qui me faisait trembler

devant cette porte fermée. J'entendais mon cœur qui battait à grands coups, et je m'étonnais que ma tante ne l'entendît pas comme moi.

La bonne qui nous ouvrit la porte poussa un cri de surprise en nous apercevant :

— Déjà ces dames! Nous ne les attendions pas si tôt, dit-elle. Madame n'est pas encore rentrée.

Je l'interrompis :

— Rien de nouveau, depuis hier?

— Non, mademoiselle!

— N'est-il venu personne?

— Non, mademoiselle.

— Bien. Y a-t-il des lettres pour moi?

— Oui, mademoiselle, il y en a une dans la chambre de mademoiselle.

A côté de moi, ma tante disait des choses que je ne comprenais point. Sa voix m'était insupportable, et pour y échapper, j'allai me réfugier dans ma chambre et y chercher ma lettre.

Hélas! l'enveloppe blanche qui reposait sur ma table décelait au premier coup d'œil la grande écriture de Daisy!... Au lieu de m'être une douceur dans mon désappointement, la missive de mon amie dont, pourtant, j'avais été trois mois sans nouvelles, me sembla une provocation. Je la jetai sans l'ouvrir dans la corbeille à papiers, où je l'oubliai jusqu'au lendemain.

Et le supplice recommença, plus douloureux encore maintenant que je savais mon Régis si près de moi, et que, s'il l'avait voulu, j'aurais pu recevoir chaque jour les nouvelles qui m'auraient fait vivre de sa vie. Je relus toutes ses lettres, — prenant un âpre plaisir à y

chercher ce qui pouvait me faire mal, — et surtout la dernière où il me disait :

« S'il arrive malheur à Gilberte, je suis sûr que je ne pourrai plus vous voir de ma vie. »

Ah ! comme il tenait bien parole, cette fois, lui qui, jadis, m'avait promis de m'aimer toujours et de ne jamais me faire souffrir !

Quand, épuisée par les larmes, j'essayais de reposer un peu, mes nuits se passaient dans la fièvre et l'insomnie. Les crises cardiaques devenaient plus fréquentes, et aussi le désir de la mort. Je me procurai, par petites quantités, un flacon de laudanum. Dans une heure de lucidité, j'en jetai le contenu avec horreur, de peur de l'absorber, peut-être le jour même, pendant un accès de désespoir...

Dieu qui veillait sur moi m'envoya alors ce qui devait me sauver. Quelques jours après mon pèlerinage au lieu où Gilberte était morte, je reçus la lettre qui m'affectait à une ambulance de la Croix-Rouge, dans le quartier des Champs-Élysées.

— Cela te fatiguera, dit ma tante.

— Oui, mais cela la distraira, dit ma mère.

Dans la tourmente où j'étais, la perspective d'une vie bien réglée, avec ses devoirs et ses responsabilités, n'était pas pour me plaire, mais je n'osais plus refuser ce que j'avais sollicité quelques semaines plus tôt, et je sentais aussi que mon inaction, pendant que nos héros mouraient pour nous, devenait coupable quand j'avais à ma portée le moyen de me rendre utile.

Je commençai donc, avec le dégoût que m'inspirait toute action, mon service d'infirmière. Je m'y appli-

quai de mon mieux, et, tout de suite, je trouvai ma récompense.

Il faut vivre au milieu de ceux qui souffrent, pour nous convaincre que nous ne sommes pas des êtres d'exception quand le malheur nous accable; et la vue du courage d'autrui peut et doit relever notre courage, si tout sentiment n'est pas mort en nous.

Lorsque je voyais ces épaves humaines trouver la force de sourire, quand je les voyais heureux d'une attention, d'un mot affectueux, j'oubliais un moment ma peine, je me sentais grandie et ennoblie : j'avais le pouvoir de donner un peu de joie, moi qui n'en aurais jamais plus pour moi-même! Cette douceur m'émerveilla. Un soir, je tombai à genoux dans une église sombre, et, pour la première fois, j'offris mon sacrifice à Dieu. Ce n'était pas la guérison, hélas! C'était l'espoir de la guérison.

Dès lors, je vécus, pendant quelques mois, la période la plus étrange de ma vie.

A l'ambulance, je soignais mes soldats avec toute ma science, tout mon cœur appliqués à ma tâche. La pensée de Régis, toujours présente, sommeillait en moi, je la sentais là, mais elle ne m'absorbait plus. Hors de l'hôpital, fortifiée par ces heures de repos, elle prenait alors sa revanche, et c'était un envahissement de tout mon être, qui ne me laissait plus ni volonté ni liberté. Je perdais le sens du réel, la notion des êtres et des choses qui m'entouraient. J'étais transportée dans un monde imaginaire d'où je ne revenais jamais complètement. Dans la rue, à la maison, partout, mon esprit continuait son voyage. Quand les gens me cou-

doyaient ou me parlaient, je me demandais tout étonnée : « Où suis-je? » La réalité me semblait un rêve, et je retournais bien vite dans le rêve, croyant y retrouver la réalité. Je ne souffrais presque plus.

Cette existence en plein songe m'a laissé des souvenirs si vivaces que j'essayerai de la faire un peu revivre ici.

Parfois, c'était une circonstance fortuite qui ouvrait les portes de mon domaine enchanté. Ainsi, un jour de lumière, en plein midi, je sortais de l'ambulance pour retourner à pied à la maison. Ces courses, les jours de demi-congé, me faisaient du bien.

Au rond-point des Champs-Élysées, j'aperçus un jeune homme, dont la tournure me rappela celle de Régis. Plus je le regardais, plus mes yeux hallucinés s'exagéraient cette ressemblance, au point que je fis un pas vers lui.

Et tandis que s'éloignait l'inconnu, je voyais toujours mon Régis devant moi. Il se retournait, m'apercevait, venait à ma rencontre avec son sourire d'autrefois :

« — C'est vous, c'est vous !, » lui dis-je.

Il me répondit simplement :

« — Je vous attendais. »

Alors, je sentis son bras qu'il passait sous le mien, et nous fîmes quelques pas sans mot dire ; j'avais peur de mourir de joie, là, sous le beau soleil dont la chaleur précoce faisait éclater les bourgeons pleins de sève.

Ce fut lui qui parla le premier.

« — Ma chérie, je vous revois enfin ! On m'a dit que

vous alliez passer par ici, je n'ai pas eu la patience d'attendre chez vous votre retour.

« — Régis, mon Régis, je savais bien que je vous reverrais, ce n'était pas possible que tout fût fini entre nous... Je savais bien que vous m'aimiez encore. Régis, mon amour, dites-moi que vous m'aimez.

Son bras pressait le mien dans un geste de caresse, il murmurait :

« — Je vous aime, oh ! oui, je vous aime. »

Le juron d'un conducteur d'automobile me rappela brutalement que j'étais seule, toute seule, en pleins Champs-Élysées, et que, depuis plus de quatre mois, je n'avais rien reçu de mon ami.

« Ce n'est pas possible, pensai-je; je suis sûre de l'avoir vu, de l'avoir entendu. Il faut, pour expliquer cela, que, de loin, il ait voulu venir vers moi. On m'a déjà cité de ces phénomènes de télépathie. »

De ce jour, j'imaginai sans cesse que nos âmes, rapprochées malgré la séparation réelle, se cherchaient et se parlaient. J'avais l'impression de la présence aimée autour de moi, et j'étais sûre que mes supplications entendues me ramèneraient, un jour prochain, mon Régis tout entier.

Chaque fois que je sortais de l'ambulance, j'espérais le trouver là, m'attendant. La suggestion que j'avais eue un jour de lumière, je l'eus encore bien souvent, et bien souvent ce fut au bras de mon Régis que je pris le chemin de ma demeure, échangeant avec lui de délicieux propos. J'étais tout étonnée de me retrouver ensuite à notre table, entre ma mère et ma tante

qui m'interrogeaient sur mon travail d'hôpital et se plaignaient de mes distractions.

— On dirait que tu arrives de la lune, disaient-elles qùand, tout effarée, je leur faisais répéter leurs questions.

Alors, presque revenue au sens de la réalité, je quittais à la hâte la table du déjeuner et j'allais en tremblant jusqu'à ma chambre, voir si je n'y trouverais pas, enfin, la lettre éternellement attendue.

La chose était si cruelle que, souvent, je criais de douleur. Je ne sentais plus que mon abandon, l'horrible châtiment d'un crime que je n'avais pas commis; mais, dans ma détresse, il me restait encore la volonté de revoir mon Régis. Je voulais, lorsqu'il lui plairait de revenir, qu'il me trouvât prête à l'accueillir, sans un blâme, le cœur vibrant de tendresse. Toutes mes prières se terminaient ainsi :

« Mon Dieu! j'accepte toutes mes douleurs, toutes mes angoisses, comme l'expression de votre volonté divine, mais en retour, mon Dieu, permettez que je le revoie un jour! »

Le revoir! C'était ma seule raison de vivre; et les seuls projets qu'il m'arrivait de faire ne roulaient que sur ce bienheureux événement. Ma vie de rêve s'écoulait dans les formes diverses de ce retour attendu; je l'imaginais, selon mon humeur, miraculeusement beau, sentimental, joyeux ou douloureux, mais même dans ce dernier mode, il renfermait encore un océan de bonheur.

Un de ces rêves heureux m'a laissé des souvenirs particulièrement vivants :

Je recevais, enfin! une lettre de Régis.

« C'est moi, écrivait-il, ne me demandez rien, je vous raconterai tout, car je vais vous revoir, ma Thérèse! J'ai une permission de quelques jours, et c'est pour vous que je l'ai demandée. Je pars demain; je veux vous revoir seule, dans votre atelier plein de souvenirs heureux. C'est là qu'il faut m'attendre, ma chérie. »

Et je ne disais rien à mes mères; je gardais dans mon cœur ce merveilleux secret.

A l'heure même, j'arrangeais ma journée du lendemain pour que personne ne m'en prît une seule minute. J'obtenais un congé à mon hôpital, et, dès le matin du jour bienheureux, j'attendais.

J'avais mis une robe qu'il aimait, cherchée tout exprès dans le meuble où je l'avais déposée après son départ; dans un grand vase de grès, s'épanouissaient ses fleurs favorites, de belles roses rouges, d'un rouge somptueux et profond; les sièges, les coussins, les études, les bibelots, tout était à sa place comme au jour sombre où il m'avait dit adieu. Huit mois de guerre et d'agonie avaient passé par là, sans laisser de traces...

J'attendais, je ne pouvais rien faire, pas même penser... Les heures se traînaient, il n'arrivait pas... L'oreille au guet, j'écoutais les bruits de la rue et ceux de la maison...

Enfin, c'est son pas, c'est bien son pas sous ma fenêtre. On sonne, c'est sa voix... C'est lui derrière ma porte... je ne bougerai pas; il m'a dit de l'attendre ici; soumise, j'attendrai. Oh! le cœur me fait mal. Pourrai-je supporter une émotion si vive?

La porte s'ouvre, c'est lui! Est-il changé? Je ne sais pas, je ne vois que ses yeux, son cher regard dont j'ai rêvé si souvent, ses yeux retrouvés qui m'appellent et me caressent...

« — Ma chérie! »

C'est tout ce qu'il dit. Il n'avance pas. Et moi, je reste immobile et muette, écrasée par trop de bonheur. Enfin, il ouvre ses bras, et je cours m'y blottir, en sanglotant.

« — Ne pleurez plus, Thérèse, je suis là, vous ne me perdrez plus. »

Il me regarde encore, tandis que ses chers yeux se remplissent de larmes...

« — Chère petite amie, comment ai-je pu vous faire souffrir ainsi? J'étais fou, pardonnez-moi!

« — Mon Régis, cette minute me dédommage de toutes mes souffrances; je vous aime, vous êtes là, je ne demande plus rien, je suis heureuse.

« — Vous m'aimez encore, Thérèse; vous m'aimez comme avant?

« — Régis, si je compare l'amour que j'avais pour vous quand j'étais heureuse, avec celui d'aujourd'hui, je vois qu'avant de souffrir je ne vous aimais pas encore... Je *croyais* aimer, et maintenant je *sais* que j'aime.

« — Ma chérie!... »

Nous parlons encore, longtemps, longtemps. Il m'avoue ses doutes, ses rancunes, ses injustices, et ses remords qui lui ont rendu foi et tendresse. Nous pleurons ensemble la pauvre petite Gilberte... Ses larmes et ses regrets n'éveillent en moi nulle jalousie, et je le lui dis sans détours :

« — Régis, je serai maintenant pour vous l'amie parfaite, indulgente et bonne ; je comprendrai toutes vos faiblesses, je veux que vous ne trouviez en moi que de la douceur et du repos... »

Le jour baisse. Combien d'heures se sont écoulées depuis son retour?... Nous sommes heureux, nous ne désirons rien, que d'être l'un près de l'autre, et sûrs l'un de l'autre. Notre amour purifié nous remplit le cœur et le contente. Je suis sûre que ce bonheur durera ainsi, toute notre vie.

— ... Madame demande mademoiselle au salon.

C'est l'écroulement du rêve.

Je regarde autour de moi sans comprendre. Je n'étais donc pas dans mon atelier, habillée de blanc? Il n'y avait donc pas, auprès de moi, des roses rouges au parfum capiteux? Ce n'était donc pas la voix de Régis qui murmurait à mon oreille ces mots exquis, de confiance et de tendresse?...

Oh! qu'il fait froid et sombre, dans ma chambre solitaire!

Secouée d'un long frisson, et encore tout engourdie de mon rêve, je vais dans le salon plein de lumières où je suis attendue.

— Aide-moi donc à préparer la table à thé, dit maman; tu sais bien que les Rocher vont venir ce soir. On dirait que rien ne t'intéresse plus.

Sans répondre, je fais tout ce qui m'est demandé, une seule chose dans la tête et dans le cœur :

« Je veux le revoir, je veux le revoir. »

X

Je l'ai revu.

Ce jour de juin était si beau qu'il fallait faire effort pour se rappeler que nous étions en guerre. A l'hôpital, nos blessés se disaient tous guéris; les plus tristes souriaient, et moi-même, je me reprenais à croire au bonheur.

J'arrivai en retard à la maison, pour déjeuner; sans doute, mon rêve avait été particulièrement beau et profond, tandis que je parcourais à pied les Champs-Élysées et les rues tranquilles de la rive gauche... je ne me souviens plus de ce qu'avait été mon rêve, ce jour-là.

L'émotion quotidienne me fit trembler à la porte de ma chambre, dans l'espérance de la lettre attendue; j'y trouvai la même déception, chaque jour renouvelée : il n'y avait là qu'une lettre d'une écriture inconnue, que je n'ouvris pas tout de suite. Après le déjeuner seulement, sur une question de ma mère, je retournai dans ma chambre pour savoir qui m'avait écrit.

Cette lettre, je la relus deux fois sans la comprendre. Vivant dans un monde imaginaire, je crus qu'elle appartenait à mon domaine enchanté, et l'émotion que

j'en ressentis fut de la même nature que celle que j'éprouvais dans les aventures idéales où me conduisait mon rêve.

« Mademoiselle, m'écrivait une inconnue, il vient d'arriver à l'hôpital où je suis infirmière, un soldat canadien, nommé Régis Bertal, qui a été blessé par un éclat d'obus. Ce jeune homme me donne aujourd'hui votre adresse, en exprimant le très vif désir de vous voir. Si vous pouviez venir jusqu'ici, ce serait une grande joie pour le pauvre blessé, et vous feriez certainement beaucoup pour son rétablissement. Le plus tôt serait le mieux.

« Recevez, mademoiselle, etc. »

— Qui est-ce qui t'écrit? demanda ma mère au seuil de ma chambre.

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas?

Je lui tendis la lettre dépliée, et ce simple geste me rendit le sens de la réalité.

Cette fois, ce n'était pas un rêve. J'avais enfin des nouvelles de Régis! Il pensait à moi, il me réclamait. Une grande vague de joie me souleva.

— Pauvre garçon! disait maman.

— Comment? Pauvre garçon?...

Le regard étonné de ma mère acheva de dissiper le brouillard de mes pensées. C'est vrai, il était blessé, grièvement peut-être... Dans mon bonheur de l'avoir retrouvé, je n'y songeais pas...

— Que vas-tu faire? demanda ma mère.

— Partir, naturellement, aujourd'hui même si la chose est possible.

— Alors, je vais demander à ta tante de t'accompagner.

— Je n'ai pas besoin de ma tante pour aller voir Régis, m'écriai-je.

— Il faut cependant que quelqu'un t'accompagne.

— Ah! non, cela, non, répétai-je avec force. Je ne suis pas une enfant qui a besoin d'un chaperon. Pendant trois ans de ma vie, j'ai joui de la liberté la plus complète. Ce n'est pas parce que, — depuis que nous sommes en guerre, — je n'ai plus eu le goût d'en user, que j'y ai renoncé. Chère maman, ton sacrifice est déjà fait, ne revenons plus là-dessus. Je suis presque une vieille fille, et une artiste qui n'a rien de plus précieux que sa chère liberté.

Maman fit encore quelques objections. Un argument suprême la convainquit :

— Je suis infirmière. Cent autres, plus jeunes que moi, vont soigner, sur le front, des blessés qu'elles ne connaissent pas. Vois la pauvre Gilberte. N'est-il pas plus naturel encore que j'aille soigner un ami qui m'appelle et qui n'a pas de famille ici? Avec mon brassard, je passerai partout. Dis-moi un peu ce que je ferais de ma tante si mon séjour à D... doit se prolonger?

Car j'étais bien décidée à ne pas quitter Régis avant qu'il fût complètement guéri.

Sur l'heure, j'allai au bureau de poste, envoyer une dépêche à mon hôpital pour qu'on ne m'y attendît pas les jours suivants, et l'idée me vint de télégraphier aussi à Régis pour lui annoncer ma venue prochaine. Mes expériences d'infirmière m'avaient appris com-

bien l'impatience des pauvres blessés peut augmenter leur fièvre et troubler leurs nuits. Régis dormirait mieux quand il saurait que son appel avait été entendu.

Toute mon après-midi se passa en démarches. J'avais à m'informer de l'heure des trains et à me procurer un sauf-conduit. A mon grand désappointement, il n'y avait pas de train pour D... avant le lendemain matin, ce qui me donna le temps de préparer tout un bagage en y faisant une large place aux désirs et aux besoins probables de celui que j'allais revoir.

Le pauvre petit! Pour occuper la longueur des journées d'hôpital, il aimerait à relire ses livres favoris. Je connaissais ses goûts, et je mis dans ma valise, avec quelques volumes de poésies et de romans, les pensées de Pascal dont il ne s'était jamais lassé. Tout cela, nous l'avions lu ensemble dans mes jours heureux; je lui en ferai de nouveau la lecture au chevet de son lit, et les impressions d'autrefois nous reviendront toutes fraîches, embellies encore par le souvenir des épreuves supportées.

Et puis, il sera content de revoir les études que nous avons faites ensemble, au Louvre ou en plein air. J'en glisse quelques-unes sous ma blouse d'infirmière, avec l'*Homme au gant*, du Titien, que je tire du coffre où je le garde bien caché, comme je conserve dans mon cœur le souvenir des larmes que j'ai vues dans les yeux de Régis, le jour où je l'avais si mal compris. Cet *Homme au gant* tant aimé, je suis sûre que, plus d'une fois, il a désiré le revoir, là-bas, en face de l'ennemi!

Il reste encore de la place. J'y mets de beaux fruits rouges, des cerises charnues, des fraises parfumées, les fruits qu'il préférait, que nous préférions tous deux.

Je suis si heureuse que la joie tourbillonne en moi, autour de moi. Ma pensée me fuit; quand je la cherche, elle s'envole, et je ne trouve dans ma tête qu'un chant de cloches répétant en notes graves ou pimpantes : « Je vais le revoir, je vais le revoir. »

Toute la nuit, ce fut le même carillon de fête; c'est à peine si je dormis une heure ou deux, encore ce sommeil fut-il maintes fois coupé de brusques réveils qui me dressaient sans souffle, ne comprenant pas pourquoi mon cœur battait si fort, et je retombais sur mes oreillers en expliquant :

— C'est la joie!

A l'aube, mon exaltation tomba. Je m'assoupis encore et, cette fois, ce fut quelque chose d'atrocement douloureux qui me tira de mon sommeil. La bête méchante, armée de griffes et de dents, me labourait le cœur. Oh! cette angoisse qui étreint, qu'on ne s'explique pas, qu'on ne raisonne pas, ceux qui ne l'ont jamais ressentie ne connaissent pas la douleur.

— Je vais le revoir, me disais-je pour chasser le mal.

Et cette parole de joie, qui ne me suffisait plus, s'accompagnait maintenant de commentaires :

— Je vais le revoir! La plupart des blessés se guérissent, pourquoi Régis ne guérirait-il pas? Je le soignerai si bien! J'en ai sauvé d'autres, plus malades que lui, et je prierai tant! Dieu ne me l'a pas rendu

pour que je le perde encore... J'ai assez souffert, je puis bien avoir un peu de bonheur!

L'impression douloureuse s'effaça pendant que je m'habillais. De très bonne heure je fus prête, et, l'âme rassérénée, je partis.

Ce voyage me parut interminable. Depuis que la réalité m'avait apporté ses joies, le rêve effarouché avait replié ses ailes : je ne pouvais plus imaginer la douceur de la prochaine rencontre; je ne savais ni ce que je dirais, ni ce que je ferais quand je serais en présence de Régis. Je pouvais seulement appeler de tous mes vœux ce moment qui me semblait si proche et si lointain, et la lenteur du train s'augmentait de toute mon impatience.

Nous arrivâmes enfin.

Au sortir de la gare, mon attention fut attirée par une gerbe d'admirables roses rouges à la devanture d'un fleuriste, des roses presque aussi belles que celles dont mon imagination avait paré mon atelier pour le retour de Régis. Je m'en réjouis comme d'un heureux présage et, sûre de faire plaisir à mon ami, j'achetai toute la gerbe pour la lui porter sur-le-champ.

Je ne me rappelle rien, de la petite ville que je traversai, mon bouquet entre les bras. A plusieurs reprises, il me fallut demander mon chemin, et j'arrivai bientôt devant le bâtiment municipal où flottait le drapeau de la Croix-Rouge.

— C'est là.

Je puis à peine pousser la porte entr'ouverte, mon pauvre cœur bat à se rompre. Enfin, me voici dans un grand vestibule sonore et vide que je traverse à tout

hasard. Un escalier se déplie devant moi. Est-ce là qu'il faut aller? L'arrivée d'une petite bonne va me tirer d'affaire... Elle me regarde, surprise, et avant que j'aie pu formuler une question, elle dit d'une voix nette :

— Ce n'est pas l'heure des visites, madame.

— Je suis attendue, mademoiselle.

— Par qui?

— Par un blessé canadien, M. Régis Bertal.

Ses yeux s'ouvrent démesurément; elle s'enfuit en courant sans me répondre un mot. Drôle de maison!

Laissée à moi-même, je m'engage dans un long corridor lumineux aux portes closes. L'odeur forte du chloroforme se mêle à celles de l'éther et de l'acide phénique. Allons, j'ai pris le bon chemin. Toutefois, cette solitude, ce silence m'oppressent.

A quelle porte faut-il frapper?

Un pas se traîne sur les dalles blanches. C'est un blessé, le bras en écharpe, qui vient par ici. Celui-là saura-t-il me renseigner?

— Mon ami... pouvez-vous me dire où est le soldat canadien... Bertal?

Il regarde ma gerbe de roses, et hoche la tête d'un air entendu.

— C'est là, fait-il en indiquant de son bras valide une petite porte au fond du corridor.

Si près du moment attendu depuis des mois, si près d'un bonheur uniquement désiré, mes forces m'abandonnent. C'est à peine si je puis franchir les quelques mètres qui me séparent de mon Régis. La présence de cet homme qui me regarde encore et qui, je le devine,

s'apitoie sur ma faiblesse, me cause une gêne insupportable. Pour y échapper, dans un sursaut de volonté j'ouvre cette porte qui est le dernier obstacle entre mon bonheur et moi.

La chambre est sombre, sombre; je ne distingue en y entrant que deux petites flammes tremblantes et jaunes, et une odeur bizarre d'antiseptiques et de fleurs.

Il n'y a pas d'air dans cette pièce. Pourquoi priver un malade du beau soleil d'été?

Bientôt, j'aperçois près des petites flammes la blancheur d'un lit. Mes yeux s'accoutumant à l'obscurité, je reconnais enfin, sur l'oreiller, le cher visage que j'adore. Mais comme il est pâle, mon Dieu! comme il est pâle! Et comme son sommeil est profond! Il ne m'a pas entendue, il n'ouvre pas les yeux pour me sourire...

Oh! cette odeur de roses et de chimie!...

Pourquoi ce bouquet au pied du lit? Pourquoi cette coupe d'eau où trempe une branche verte? Est-ce donc l'habitude, en ce pays, d'éclairer avec des cierges les chambres de malades?

Dieu! que c'est triste, ici.

Je ne veux pas comprendre, et je regarde autour de moi, comme une bête traquée qui sent le souffle d'une meute et cherche le moyen d'y échapper.

— Régis, c'est moi, c'est votre Thérèse. Je vous revois sans témoins, comme je l'avais rêvé un jour... Régis, mon amour, regardez-moi.

Ce dernier mot s'écrase dans un râle; je défaille. Les roses que je tenais s'éparpillent sur le lit, rouges et sinistres comme du sang et comme l'amour.

J'ai enfin compris l'horrible chose, mon Dieu! et je n'en suis pas morte, je ne me suis même pas évanouie; j'ai gardé toute ma puissance de souffrir, debout devant *lui,* cramponnée au drap noir qui recouvre le mur.

L'odeur des roses me fait mal, un cercle de fer me broie les tempes, je ne vois rien, que *lui,* si pâle, si pâle sur la blancheur de l'oreiller.

Une voix très douce me parle à l'oreille.

— Mademoiselle... comment a-t-on pu vous laisser entrer ici, sans vous avertir! Je suis désolée.

Un bras ferme m'entoure la taille. La voix continue :

— Ne restez pas ici. Venez d'abord vous reposer un peu.

Celle qui parle veut m'entraîner. Je résiste : je n'ai pas fini de regarder mon Régis; voilà si longtemps que je ne l'avais vu!.

La douce voix cherche à me persuader.

— Venez avec moi, je vous parlerai de lui.

Mais je résiste encore.

— Pas maintenant, plus tard, plus tard.

J'aurai tout ce qu'il me reste à vivre, pour entendre parler de lui, et dans quelques heures, ce visage pâle me sera pris pour toujours.

Des mains compatissantes m'obligent à m'asseoir, et je suis de nouveau seule avec mon bien-aimé. Je puis donc à loisir me repaître de ma douleur.

Enfin, je l'ai retrouvé, ce visage dont j'ai rêvé si souvent... Ce n'est pas possible qu'il me soit rendu pour m'être aussitôt repris! Non, je suis folle. Régis

va s'éveiller tout à l'heure, il dort; je vois, sous le drap, sa poitrine qui se soulève et s'abaisse dans le rythme du sommeil... Ses paupières ont bougé... Il va ouvrir les yeux. L'hallucination est si forte que, dans un élan de joie, je m'approche de mon ami pour qu'il me voie là, tout près de lui, quand il se réveillera. Mais ses yeux restent fermés; il ne sait pas que je suis là.

D'un geste irréfléchi, je pose une main sur son front.

Ah! cette fois, c'est bien fini! Ce froid, ce froid de mort m'a pénétrée jusqu'au cœur. Ma tête s'égare; je veux réchauffer ce visage glacé, et, mes deux mains appuyées à ses joues, je veux faire passer en lui ma chaleur et ma vie. Cela ne suffit pas... Régis, voici mes lèvres, mes lèvres que vous avez si souvent désirées et que, toujours, je vous ai refusées. Les voici, brûlantes de fièvre, sur votre front et sur vos paupières closes... Et par elles, sans vous réchauffer, j'aspire à longs traits le froid mortel qui me glace à mon tour.

Épuisée, je tombe à genoux auprès au lit. Mes dents claquent, mon cœur se tord, il me semble que des larmes me soulageraient, mais je ne peux pas pleurer...

Un temps que je ne puis calculer se passe. Des ombres blanches viennent s'agenouiller à côté de moi; avec la branche verte qui trempe dans l'eau bénite, elles tracent au-dessus du lit le signe de la croix. Après un moment de prière ou de recueillement, elles s'en vont.

La voix douce qui m'a déjà parlé se fait encore entendre :

— Mademoiselle, il est déjà si tard! Vous ne pouvez rester ici davantage sans vous reposer un peu.

Et, de nouveau, une main ferme cherche à m'entraîner. Sans forces, je ne résiste plus.

L'infirmière me conduit dans une petite chambre tout illuminée des rayons rouges du soleil couchant.

Elle me fait prendre un cordial et veut me persuader de me reposer là cette nuit. Mais je ne laisserai pas à d'autres que moi le soin de la veillée funèbre auprès de Régis; je ne permettrai même à personne de m'aider dans cette tâche.

— N'aurez-vous pas peur, toute seule? demande l'infirmière.

Peur de lui, moi? Cette femme divague. Je ne lui réponds même pas.

Comme je me lève, pour retourner là-bas, elle me retient, d'un geste et d'un mot :

— Mademoiselle, un moment encore; vous seule pouvez nous renseigner. M. Bertal avait-il quelque famille, ou des amis que nous devions prévenir?

— Sa famille est au Canada. Vous pouvez écrire à son père.

— Et ici, pour la cérémonie?

— Personne.

— Alors... la cérémonie aura lieu demain. Plus tard, sa famille pourra réclamer son corps.

Ces détails me sont odieux. Pourtant, je veux savoir une chose :

— Quand est-il... mort?

Ce mot, j'ai donc pu le prononcer!... Je ne crierai pas, devant cette jeune fille que ma douleur étonne.

— Quand est-il mort?

— Ce matin, à l'aube.

C'est donc pour cela qu'à l'aube j'ai senti la bête méchante qui me mordait le cœur!

L'infirmière continua :

— Votre dépêche est arrivée hier soir, il en a eu beaucoup de joie. Après cela, il a eu le délire. Plusieurs fois, il a prononcé votre nom.

— Que disait-il, mademoiselle?

Cette voix rauque et haletante est-elle bien la mienne?

— Il appelait « Thérèse », et disait des mots anglais que je n'ai pas compris. A deux reprises, il a dit encore : « Pauvre petite Thérèse! » d'un accent si poignant que les larmes me sont venues aux yeux.

Oh! que j'aurais voulu, moi aussi, trouver la source de mes larmes! Que leur poids était lourd et brûlant, sur mon cœur torturé!

— Je l'ai veillé cette nuit, reprit la jeune major, son état m'inquiétait trop pour que je pusse le laisser. Et c'est moi qui ai recueilli son dernier soupir.

En disant cela, elle me prend les mains et les presse doucement. Et moi, je porte pieusement à mes lèvres ces doigts qui ont fermé les yeux de mon bien-aimé.

Je ne veux pas, maintenant, en entendre davantage. Je retourne dans la chambre sombre où les cierges ont été renouvelés. Nous sommes seuls, tous deux. J'ai à moi toute cette longue nuit pour le voir encore.

— « Régis, mon amour, avez-vous compris l'abîme

de douleur où j'étais plongée. Ah! pourquoi n'ai-je entendu aucune réponse à mes paroles de tendresse? Pourquoi votre front pâle a-t-il si bien gardé son secret? Le secret de ce silence qui m'a crucifiée pendant huit mois, et dont je ne saurai jamais la raison?

« Au moment où vos lèvres s'ouvraient, la mort les a fermées pour toujours, mais non sans laisser arriver jusqu'à moi la douceur de votre pitié :

« Pauvre petite Thérèse... »

» Ces trois mots me disent que vous avez compris mon agonie. Si vous saviez que je souffrais tant, c'est que vous ne doutiez pas de mon amour; et si vous aviez pu vivre seulement un jour de plus, nous nous serions retrouvés... »

La pensée de ce qui aurait pu être, le regret d'être arrivée trop tard, me surexcite et me rend folle. Ma douleur est trop forte, je vais en mourir. Mes nerfs ne peuvent plus supporter leur contrainte... Je me tords les mains, et je tombe sur le plancher en poussant des cris déchirants.

Un hôpital n'est jamais tout à fait endormi. Une infirmière qui rôdait par là accourt, s'empresse autour de moi. Elle me relève de force, me fait boire un calmant, insiste pour que je ne reste pas dans la chambre mortuaire, et, vaincue par mon obstination, se retire sur ma promesse d'être calme.

Cette fois, j'ai trouvé la source de mes larmes... Laissée seule, je puis enfin pleurer; et jusqu'au jour appuyée à l'oreiller de mon Régis, je pleure, je pleure, sans rien penser, sans rien regretter, sans rien sentir, qu'une atroce brûlure au cœur.

XI

Je ne reviendrai pas sur les détails matériels dont s'accompagne le grand mystère de la mort.

J'assistai à tout, je fus là partout. Au bras de Mlle Bernard, l'infirmière major, je parcourus à pied le chemin de l'hôpital à l'église, et de l'église au cimetière. Parmi le cortège d'indifférents qui accompagnait la dépouille de Régis, je représentais tous les absents, j'étais la mère, la sœur, la fiancée, l'amie, je portais dans un seul cœur tous les deuils et toutes les douleurs.

Au retour de l'hôpital, Mlle Bernard me fit entrer dans sa chambre. Je me rappelle que, devant une glace accrochée au-dessus de la cheminée, je regardai un moment mon image sans la reconnaître : ce visage pâle, ces yeux creusés, ce chapeau d'emprunt qu'une infirmière m'avait apporté parce que le mien ne convenait pas à une cérémonie funèbre, tout cela faisait de moi un être nouveau que je considérai d'un cœur hostile.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? me dit l'infirmière major. Resterez-vous encore quelque temps à D... ?

— Je ne sais pas.

— S'il en est ainsi, mademoiselle, croyez-moi, mieux vaut partir. Tout, ici, vous rappelle des souvenirs trop pénibles.

Je ne répondis pas. Y a-t-il un endroit sur la terre où je puisse échapper à des souvenirs douloureux? Ne me faut-il pas emporter partout avec moi mon cœur et ma mémoire remplis d'un seul objet? Et Paris, ma maison même, ne sont-ils pas peuplés de tout ce qui peut entretenir mon chagrin? Mais Mlle Bernard avait raison; il valait mieux rentrer chez moi; j'y souffrirais peut-être en paix.

— Dites-moi d'abord, mademoiselle, tout ce que vous savez de M. Bertal... Sa blessure, sa mort... N'oubliez rien, je vous en prie.

Elle me raconta donc comment Régis avait été amené à l'ambulance de D..., six jours plus tôt. Blessé la veille, en pleine poitrine, son état fut tout de suite jugé très grave. Pourtant, les docteurs ne désespéraient pas de le sauver. Le jour où Mlle Bernard écrivit, il paraissait moins souffrir et, pour la première fois, il avait un peu parlé, oh! si peu! Seulement pour donner mon adresse à son infirmière, en la suppliant de m'écrire.

« Dites-lui que je désire la voir, mais peut-être ne voudra-t-elle pas venir. »

Et jusqu'au moment où une dépêche lui parvint, il paraissait inquiet. Quand il apprit mon arrivée prochaine, il sourit et dit :

« Je suis content. »

Et il reposa un peu.

Le soir même, son état s'aggrava. Il reconnut encore

l'aumônier venu pour lui donner une dernière bénédiction, puis ce fut le délire, et la fin.

— Nous avons recueilli et mis sous enveloppe cachetée des lettres et quelques objets qui lui appartenaient, dit Mlle Bernard. Que devons-nous en faire?

Sur ma demande, elle me remit le tout, et s'en alla, en me disant de considérer sa chambre comme la mienne jusqu'au moment de mon départ.

Maintenant, j'avais entre les mains l'enveloppe cachetée contenant les derniers souvenirs de Régis. Fallait-il l'envoyer à son père? Il y avait là, — j'en étais sûre, — des lettres de Gilberte; peut-être aussi, — je n'osais l'espérer, — des miennes. Mais, n'y en aurait-il eu que de Gilberte, il se pouvait que dans ces pages pieusement conservées, il fût question de moi. Le silence de ces deux morts avait un lien que je ne connaissais pas, et dont je ne doutais plus. Quels doutes, quels soupçons, quelles accusations même s'étaient-ils communiqués, qui avaient fermé leurs cœurs à ma douleur?

Il y avait là, peut-être, le secret de ce silence, et aussi celui de mon cœur. Or, je ne voulais pas que ce secret courût le monde, qu'il fût livré à cet étranger que son fils craignait plus qu'il ne l'aimait... Et puisque Régis m'avait appelée à son lit de mort, c'est qu'il voulait me charger, seule, de ses volontés suprêmes. C'était donc à moi qu'appartenait le droit de disposer des reliques que m'avait remises Mlle Bernard.

J'ouvris en tremblant la grande enveloppe cachetée. Elle contenait un porte-monnaie, une montre, celle que je connaissais si bien, — deux ou trois autres bibe-

lots, toutes choses que, depuis, j'ai envoyées au Canada, et deux enveloppes ouvertes. Chacune d'elles portait l'adresse de Régis en Amérique ; l'une était de mon écriture, l'autre de l'écriture de Gilberte.

Je ne sais pas comment je parvins à prendre connaissance du contenu de *mon* enveloppe dans l'état d'émotion où j'étais. Malgré la chaleur estivale que laissait entrer la fenêtre ouverte, j'avais si froid que mes dents claquaient, et les feuilles légères où courait mon écriture serrée frissonnaient entre mes doigts. Pourtant, je les relus d'un bout à l'autre, les trois lettres qui lui avaient été assez précieuses pour qu'il les gardât sur lui jusqu'à son dernier soupir. Certaines phrases, les plus tendres, les plus désespérées, étaient soulignées d'un trait de crayon, mais toutes mes lettres avaient contenu ces mêmes expressions ardentes... Pourquoi avait-il choisi celles-là plutôt que d'autres ! Je ne l'ai pas deviné.

Je tiens maintenant l'enveloppe de Gilberte ; elle est plus épaisse que la mienne ; en l'entr'ouvrant, j'y vois de nombreuses feuilles pliées ; un carton s'en échappe, c'est la photographie de la petite morte, une épreuve de format minuscule que je n'avais jamais vue. C'est bien elle, avec son regard fin, ses traits délicats, sous la masse sombre de ses cheveux. C'est elle... toujours elle... Même à l'heure de la mort, elle a la première place...

Voyons ! serais-je jalouse de la pauvre disparue ? Habile à me faire souffrir, je m'imagine maintenant que si Gilberte avait vécu, ce n'est pas moi, peut-être, que Régis eût appelée à son lit de mort.

Décidément, je deviens folle! Ne sais-je donc pas qu'il m'aimait encore, et que les choses qu'il avait à me dire, c'est à moi seule qu'il pouvait les dire?...

Les mots de son délire me l'ont révélé : « Pauvre petite Thérèse! » C'est toute sa pitié, tout son regret que je sens là. Ayant pris conscience de sa cruauté à mon égard, et la comprenant enfin, il voulait m'en donner la raison, me montrer qu'il n'avait pas été gratuitement cruel, et qu'il avait voulu seulement me punir d'un crime que j'ignorais. C'est cela qu'il m'aurait dit, et dont il a emporté le secret dans la tombe.

Mes doigts caressent l'enveloppe où sont enfouies les lettres de Gilberte.

Ce secret... est-il tout entier dans la tombe? Je ne sais quel instinct me répète que je le trouverais dans ce tout petit paquet que je tiens. Et puisque Régis avait eu la volonté suprême de tout me révéler, ce serait obéir à son dernier vœu que de chercher, là où je suis sûre de le trouver, le mot de la douloureuse énigme. Il me semble qu'ainsi il reposera mieux en paix. Cette ombre entre nous, et dont il ne voulait plus, troublerait son sommeil.

Je suis bien décidée à lire toutes ces lettres, et pourtant, je n'ose pas encore le faire. Ma conscience me tourmente. C'est que j'ai peur de chercher là autre chose que mon secret : je n'ai jamais bien su quels rapports d'affection existaient entre elle et lui; je sais qu'ils s'aimaient, et j'en souffrais, parce qu'en se rapprochant d'elle, il s'éloignait de moi, mais je n'ai jamais entendu leurs aveux ni leurs promesses; et j'ai

devant moi le moyen de tout savoir et de tout comprendre, tout!

Ah! la tentation est trop forte, et mes raisons sont trop bonnes pour que je ne succombe pas. Ma conscience m'importune!

Nerveusement, je tire de l'enveloppe le paquet de lettres. Ma porte est-elle bien fermée?

Je me lève pour m'en assurer. Pourquoi?

J'ai peur que quelqu'un ne me voie.

Alors... je vais donc commettre une mauvaise action? Est-ce pour cela que j'ai l'impression que quelque chose d'irréparable va s'accomplir?

Irréparable?... Mais il est encore temps, je n'ai rien fait de mal jusqu'ici.

Non, décidément, je ne peux pas. Je viens de faire un retour sur moi-même, de m'imaginer que je suis morte, et que Gilberte possède mes lettres à Régis. La seule pensée qu'elle pourrait lire ces cris de mon cœur et en conserver le souvenir, m'indigne et me révolte. Je ne dormirais pas dans ma tombe.

Vous, Gilberte, dormez en paix. J'ai compris à temps que vos lettres, comme les miennes, sont un dépôt sur lequel personne au monde n'a de droits, maintenant que notre ami est mort; et, quel que soit votre secret d'amour, dormez en paix, Gilberte, il ne survivra pas à celui qui, seul, le connaissait.

Il y a sur la cheminée une bougie et des allumettes. A la flamme dorée qui me rappelle celle des cierges funèbres, je brûle lentement ces pages où palpitait un cœur. Je détourne les yeux pour éviter d'en reconnaître un seul mot et de succomber à la tentation d'en

lire davantage. Et quand je n'ai plus devant moi qu'un petit tas de cendres noires, je brûle encore la photographie que des regards indifférents n'avaient sans doute jamais profanée.

Et maintenant, c'est fini. Je ne saurai pas le secret de ma torture, j'aurai toute ma vie ce doute et ce chagrin, et jusqu'à mon dernier jour, il me faudra porter cette seconde croix aussi lourde que l'autre... Mais il me reste l'espoir que ce dernier jour se lève bientôt. Comment pourrais-je vivre quand mon bien-aimé n'est plus?

XII

Sous le poids du chagrin, j'ai failli mourir.

Je me rappelle vaguement que je fis mon voyage de retour dans une sorte de somnambulisme. Les villages, les prés verts, les cours d'eau passaient devant moi dans un brouillard grisâtre; les sons m'arrivaient ouatés, comme venant de très loin, et je n'arrivais pas à comprendre pourquoi les deux dames qui étaient dans mon compartiment s'intéressaient si fort au prix de certaines denrées dont les noms seuls me soulevaient le cœur.

Que se passa-t-il à mon arrivée à la maison? Je n'en ai pas gardé le souvenir. En cherchant bien dans ma mémoire, je n'y retrouve que de petits faits insignifiants sans aucun lien entre eux... Ainsi ma tante avait un col brodé que je ne lui avais jamais vu; ma mère faillit renverser une tasse de tisane sur le tapis de ma chambre; je n'arrivais pas à ouvrir ma valise et je voulais que personne ne m'aidât... Je me rappelle encore que, une fois la valise ouverte, je m'étonnai d'y trouver une blouse d'infirmière souillée par des taches vineuses de fruits écrasés. Mon dernier souvenir est celui de l'*Homme au gant*, du Titien, que j'enfermai, avec mes lettres à Régis, dans une commode que

l'on n'ouvrait jamais, et, le tiroir fermé, j'eus l'impression d'avoir accompli un devoir essentiel qui, maintenant, me laissait libre de mourir. Après cela, je ne me rappelle plus rien, que de l'angoisse physique, de la souffrance, une sensation de brûlure et d'étouffement.

Ma mère m'a dit ensuite que, dès mon retour à la maison, je l'avais effrayée par ma mine défaite et mon air égaré. Sur mon désir fébrile, elle m'avait laissée seule dans ma chambre occupée à ouvrir une valise; mais, inquiète, elle était revenue près de moi une demi-heure plus tard, et m'avait trouvée en proie à une crise de suffocation. Sans me demander mon avis, cette fois, elle avait envoyé chercher un médecin.

Ce qu'il a dit, ma mère ne me l'a pas répété, — on cache d'ordinaire, à ceux qui sont atteints d'une maladie de cœur, que leur vie tient à un fil. Maman insiste trop sur le côté nerveux de ma maladie pour que je ne voie pas qu'elle cherche à me tromper et à se tromper elle-même; et le soin que l'on a mis depuis lors à m'épargner la moindre fatigue et la moindre contrariété, m'a mieux éclairée que tout un discours.

J'ai su par la bonne que, tout le temps qu'ont duré mon délire et ma fièvre, je n'ai pas prononcé de nom et que, pendant un jour, le docteur avait désespéré de me sauver. Mais mon heure n'avait pas sonné, et je ne suis pas encore morte de mon chagrin.

Au jour anniversaire de celui où j'ai vu Régis pour la dernière fois, je suis venue ici, dans cette maison perdue au fond d'une campagne sans beauté, et que n'habite jamais sa propriétaire, une vieille amie de ma

famille. J'ai choisi ce coin à cause de son abandon : les touristes n'y viennent pas, et je n'ai pour voisins que les fermiers du domaine. Ma mère et ma tante, à tour de rôle, habitent avec moi. Cette effrayante solitude les oppresse; quand elles sont à bout de forces, elles se remplacent dans leur sacrifice.

De mes fenêtres, je vois des chaumes, des terres labourées, des champs de trèfle; plus près de moi, c'est le jardin aux allées rectilignes envahies par les mauvaises herbes, et charmant encore avec sa vieille citerne, son banc moussu, sa tonnelle ombreuse et ses fleurs démodées. Quand le soleil brille sur tout cela, je reçois jusqu'ici le parfum des fruits mûrs, des œillets et des verveines.

La fermière ne comprend pas pourquoi je brise tous les boutons de roses sans en laisser épanouir une seule... Ah!... le parfum des roses, jamais plus je ne pourrai le sentir.

Le soir de juillet où je traversai ce jardin pour entrer dans ma solitude, des rosiers chargés de fleurs embaumaient l'air autour de moi. Et le passé douloureux surgit bien vite à cet appel : visions de mon atelier garni, par Régis, des fleurs qu'il aimait; visions de la chambre sombre où brûlaient deux cierges dans le parfum trop lourd des roses éparpillées, rouges et sinistres, sur un lit de mort... Le soir même, sur mon ordre, les femmes qui m'entouraient et ne comprenaient pas, coupèrent, jusqu'à la dernière, les fleurs de tous les rosiers.

... Puisqu'il me fallait vivre, j'ai caché ici mon incurable douleur. J'ai renoncé à tout ce que j'aimais

autrefois, l'art, la musique, mes amis, pour ne garder en moi que le souvenir de mon Régis. Ma seule lecture est celle des livres qu'il préférait; mon seul travail est cette histoire de mon cœur que j'écris pour y retrouver mon amour.

Le bruit des champs de bataille vient à peine jusqu'ici, je ne veux pas l'entendre, car c'est la guerre qui m'a tout pris. En nous séparant brusquement, elle a laissé entre Régis et moi des choses inexpliquées, des ferments de souffrance dont je ne guérirai pas.

Oh! la guerre qui met les familles en deuil, qui détruit et qui ruine, de combien d'horreurs insoupçonnées n'est-elle pas encore la cause? Elle ne fait pas seulement des mutilés du corps, elle fait aussi des mutilés du cœur. Le mien, brisé par elle, n'a gardé qu'une seule force, celle de souffrir.

Voici bientôt l'automne. Je verrai les fleurs se faner et les arbres perdre leurs feuilles, je verrai l'hiver geler la terre nue, et j'entendrai le vent souffler sur la plaine déserte; puis le printemps renaîtra; mais, dans mon cœur, c'est pour toujours l'hiver, la bise et la désolation.

Y a-t-il au monde une douleur comme la mienne?

XIII

Paris, mars 1916. — C'est dans ma chambre tiède et fleurie de violettes que je rouvre ce livre, pour ajouter quelque pages à l'histoire de mon cœur.

Dans ma solitude, Dieu m'a parlé.

Ce fut un soir de neige; j'avais franchi le seuil du domaine pour livrer aux flocons glacés mon front brûlant de fièvre; leur caresse me fut douce, et, pour toute une minute, je ne sentis pas l'angoisse qui jour et nuit me comprimait le cœur. Peut-être que, épuisée de chagrin, je n'avais même plus la force de souffrir. Alors, la douleur se taisant, j'ai entendu la voix de Dieu.

Ce qu'il m'a dit, ce ne sont pas des mots qui peuvent le traduire. Ce fut comme une source fraîche où je baignais mes membres fatigués, une source pure où j'allais apaiser ma soif, ce fut surtout la lumière dans les ténèbres. Je voyais clair, je comprenais enfin!

Toutes les grâces oubliées me revinrent à la mémoire; et surtout ma prière dans l'église sombre, au plus fort de l'amour de Régis pour moi, quand j'avais supplié Dieu de me retenir au bord de l'abîme, même au prix de la plus affreuse douleur. Ah! je ne savais pas alors ce que je demandais au ciel, et peut-être

n'eussé-je pas fait cette prière si j'avais pu prévoir le poids de l'épreuve que son accomplissement me réservait; mais je m'étais adressée à Dieu, et Dieu m'avait répondu. Comme l'a dit sœur Gertrude, il m'a jeté dans le froid et la nuit pour que, demain, je voie le grand soleil qui éclaire, réchauffe et donne la vie...

Dans ma solitude désespérée, je tournais le dos à l'aurore naissante, je frappais mes ailes contre la vitre qui me séparait du dangereux bonheur, ce bonheur dont la privation me faisait mourir. Je ne comprenais pas l'épreuve. Mais quand, vaincue par le chagrin, j'allais tomber, les ailes inertes, sur la terre froide, Dieu me faisait la grâce nouvelle de me montrer à l'horizon les premières lueurs de l'aube.

Je compris enfin que tous, en ces heures tragiques, nous avons la grande mission de souffrir, que ceux qui se dérobent à cette mission sont des lâches, au même titre qu'un déserteur sur le champ de bataille. J'ai donné à la France mon Régis et mon cœur; c'est ma part de l'immense holocauste où chaque Français doit mettre quelque chose de lui-même.

A cette lumière du devoir, ma douleur égoïste me fit honte. Je vis ma pauvre mère et ma tante condamnées à une existence odieuse à cause de moi, et ne s'en plaignant pas. Je vis mes jours inutiles, mon intelligence sans emploi, toutes les forces qui m'ont été confiées, perdues dans le néant....

La tête basse sous les doux flocons qui me frôlaient comme des ailes d'anges, je tombai à genoux devant Celui qui, sur le chemin du calvaire, faiblit et se releva

trois fois, et, de toute mon âme repentante, je lui offris, pour ne plus lui reprendre, le sacrifice de mon bonheur et de mon amour.

Deux jours plus tard, nous étions à Paris. Je consentais à me laisser aimer par mes deux mères ; et je n'ai pas protesté ce matin, quand j'ai vu sur ma table des violettes parfumées.

Je ne me révolte plus, et voici que, déjà, je recueille la douceur de ma résignation : ma vie ne s'écoule plus stérile et vide ; j'ai trouvé dans les sacrements et la prière mes plus puissants consolateurs ; à mon hôpital, j'ai le bonheur de faire du bien : compatissante aux peines de mes malades et à celles de mes amis, j'ai la joie de faire passer en eux ma confiance inébranlable dans les destinées glorieuses de notre pays... L'art lui-même commence à me reprendre, parce que Régis eût blâmé mon inaction. Je mets tout ce que je puis de mon intelligence et de mon cœur dans l'œuvre que je fais en pensant à lui ! Car le souvenir de mon amour est toujours vivant. Dans mon âme agissante, Régis ne mourra pas tout entier ; je suis plus près de lui, maintenant, que je ne l'ai jamais été. Je le sens là, il vit dans mon cœur ; j'entretiens en moi et autour de moi le souvenir de tout ce qu'il a aimé...

Ce n'est plus le sentiment infirme qui me faisait souffrir ; c'est maintenant l'aurore qui monte. J'ai trouvé la paix.

FIN

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière